UTILITÉ DES VOYAGES SUR MER.

UTILITÉ DES VOYAGES SUR MER,

POUR la cure de différentes Maladies, & notamment de la Consomption;

AVEC UN APPENDIX SUR L'USAGE DES BAINS DANS LES FIÉVRES.

Ouvrage traduit de l'Anglois de M. EBENEZER GILCHRIST, M. D. par M. BOURRU, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris.



A LONDRES;

Et se trouve à PARIS,

CHEZ PIERRE-FRANÇ. DIDOT, LE JEUNE, Quai des Augustins, à Saint Augustin.

M. DCC. LXX.



PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

L'OUVRAGE dont j'offre au Public la traduction, a été composé, comme l'annonce M. Gilchrist, dans la vue de faire voir quels sont, dans de certaines maladies, & principalement la pulmonie, les bons effets, & pour ainsi dire, la spécificité d'un reméde mis en usage & recommandé par les Anciens, & par une fatalité qui n'est que trop commune, enseveli depuis dans l'oubli le plus profond. Ce n'est pas que

les premiers Médecins de nos jours aient omis de parler des effets de la navigation dans les mêmes circonſtances où les Anciens l'avoient preſcrite : mais ſon uſage étoit négligé par les Modernes, pendant qu'il paroît que c'étoit particulierement ſur lui que les Anciens fondoient leurs plus grandes eſpérances. Comme c'eſt notamment dans la pulmonie ou conſomption que M. Gilchriſt penſe que la navigation convient le mieux, c'eſt auſſi ſur cette maladie qu'il s'eſt le plus étendu : & il ſemble en effet, par les obſervations qu'il a faites, que c'eſt le ſecours auquel

les perſonnes attaquées ou menacées de cette maladie, doivent recourir de bonne-heure.

Quoique la conſomption paroiſſe être beaucoup plus commune en Angleterre que parmi nous, néanmoins elle l'eſt encore malheureuſement aſſez en France, & particulierement en cette capitale, pour exciter chez les Médecins une nouvelle émulation, afin de pouvoir la guérir ou au moins la pallier a un point qu'elle ſoit moins cruelle. On peut bien dire en effet que de toutes les maladies chroniques, c'eſt a peu-près celle qui annuellement enleve le plus de

monde à Paris. L'air des grandes Villes seroit-il donc préjudiciable aux poumons? Ou la pulmonie n'est-elle que la suite du genre de vie qu'on y mene ordinairement? Je croirois plutôt cette derniere proposition. On ne voit beaucoup de pulmoniques parmi nous, que parce que toutes nos modes tendent à l'affoiblissement de la poitrine, & que peu de personnes ont l'esprit assez fort pour se mettre au-dessus de l'usage. On sent assez la vérité de ce que j'avance pour me dispenser de le prouver. La seule mode de ne point se couvrir la tête, & très-peu la poitrine, donne naiss-

ſance à des rhumes ſans nombre, dont la plûpart ſe terminent par la conſomption, maladie contre laquelle on n'employe même le plus ſouvent que des remédes vains & infructueux. Puiſſe la navigation n'être pas dans ce cas !

Le ſujet de cet Ouvrage m'a donc paru aſſez intéreſſant, curieux & inſtructif, pour mériter d'être connu. Il m'a ſemblé aſſez bien traité ; le Lecteur décidera ſi je me ſuis trompé. Les Médecins & les Malades attaqués du poumon, y trouveront, ſelon moi, de quoi profiter. Il enhardira les uns à preſcrire un remède qui pa-

roît bien adapté à la maladie, & il portera les autres à ſuivre ce conſeil. Je ne parlerai pas de l'*Appendix* qui traite de l'utilité des bains dans les fiévres. Quelques Médecins ont déja tenté ici d'en renouveller l'uſage, & il a été ſuivi de ſuccès.

Je finis par faire remarquer que j'ai cru pouvoir ajouter quelques notes en certains endroits. J'en avertis le Lecteur, moins pour m'en faire honneur, que pour mettre l'Auteur de l'Ouvrage à l'abri de la critique ſi elles ſont trouvées mauvaiſes ou déplacées.



PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

Il y a long-tems que j'avois conçu que de vivre en mer pouvoit être un reméde ſpécifique, & j'avois embraſſé cette opinion, au ſujet d'un événement qui m'a touché de près. Après une réflexion plus mûre, je vis que ce ſentiment, qui dans le tems m'avoit paru plein d'incertitude, étoit ſuſceptible d'une plus grande évidence & pouvoit devenir le ſujet de recherches ſérieuſes. Cette matiere au premier coup d'œil ne paroît pas promettre grande choſe, ou ne ſemble pas aſſez importante pour mériter qu'on l'approfondiſſe; mais lorſqu'on vient à l'examiner plus attentivement, & à en peſer toutes les circonſtances &

les rapports, elle entraîne dans une ſuite de raiſonnemens, & fournit une agréable variété de conjectures & d'obſervations qui, je crois, ne ſont pas tout-à-fait indignes de l'attention.

C'eſt la néceſſité & le hazard, plutôt que le choix, qui ſont cauſes de mon travail ſur ce point. Quelques perſonnes à qui j'avois communiqué mes ſentimens, me demanderent ce qu'il étoit poſſible de dire ſur ce ſujet, & me preſſérent de le traiter méthodiquement. D'un autre côté, comme je recommandois la navigation dans tous les cas où elle paroiſſoit convenir, fondé en cela ſur quelques obſervations que j'avois de ſes ſuccès, je trouvois très-peu de perſonnes portées à ſuivre mes avis. Chacun ne pouvoit pas diſcerner comment la navigation pouvoit agir en maniere de reméde; quelques-uns doutoient de ſa ſûreté en cas de maladie à guérir, & en vérité elle paroiſſoit être ſuſpectée généralement, parce qu'il n'étoit

pas commun aux Médecins de l'ordonner. Pour ces raiſons donc, après avoir recherché quels étoient les ſentimens des Anciens ſur ce remède, je penſai qu'il étoit en quelque ſorte de mon devoir de ſoutenir de cette maniere une pratique que j'avois tâché de faire revivre, en donnant quelques exemples de ſes ſuccès, & en montrant ſur quels principes elle eſt fondée.

Je ne prétends pas offrir ici quelque choſe de parfait en ſon tout ou en ſes parties. On doit conſidérer ce traité comme un eſſai donné dans la vue d'augmenter & d'expliquer une partie d'Hiſtoire Naturelle, qui, quant à ce qui concerne la médecine, n'a été traitée nulle part ni comme matiere de curioſité, ni comme matiere dont on puiſſe faire uſage. Pour traiter ce ſujet ſous ces points de vues, on ſent bien que je ſerai obligé d'avancer des choſes qu'on regardera peut-être comme inutiles, & d'autres dont l'expérience démontrera à l'avenir la vérité ou peut-être la

fausseté. On ne doit donc avoir précisément égard qu'à l'intention générale.

Les observations que j'ai données de cures faites par un séjour en mer, & les autorités que j'ai apportées pour les étayer, autorités des plus respectables, donnent une ample matiere à de nouvelles expériences. Je m'imagine avoir employé tout ce qui a déja été dit, ou que l'on pourra avancer avec raison ou vraisemblance sur ce chapitre, afin que le lecteur ayant toutes les piéces sous les yeux, puisse être en état de juger quelle place mérite en Médecine ce reméde peu usité, & de quelle maniere il est possible d'en perfectionner l'usage dans la pratique. Quant a moi, je puis dire qu'il n'a jamais manqué de répondre aux bons effets que j'avois lieu d'en attendre, & que jamais dans aucun tems il n'a produit d'accidens dangereux.

Dans la pratique journaliere nous avons une ample provision de remédes familiers bien appropriés aux

différentes indications de la plûpart des maladies. Mais dans des occasions plus déplorables, dans des maladies particulieres, où toute la machine est attaquée, ou quelqu'une de ses parties essentielles éminemment affectée, combien n'est-il pas fréquent de manquer d'un reméde d'une vertu supérieure & plus convenable, sans lequel la nature doit succomber dans un combat où elle n'a pas l'avantage? Alors l'art étant à bout, on laisse le Malade dans l'incertitude de quelque hazard, qui seul peut opérer la cure, ou bien en le déclarant incurable, on l'abandonne au chagrin & au désespoir que lui cause une mort à laquelle il est impossible de s'opposer. Et je suis persuadé que pour secourir efficacement la nature, lorsqu'elle est aux derniers abois, il ne faut pas toujours insister sur une méthode universellement reçue, ou sur un systême suivi généralement.

C'est toujours avec peine qu'on vient à bout d'introduire quelque

nouveau remède, ou de faire revivre ceux qui ſont tombés en diſcrédit. C'eſt en partie la ſuite de l'averſion qu'on a pour eux, & en partie parce qu'on met en queſtion le ſçavoir ou la prudence du Médecin qui l'ordonne, & qui d'ailleurs pourroit par-là ſe donner une réputation de ſingularité, ce que chacun cherche à éviter avec ſoin.

Il me paroît évident que la Médecine a ſouffert une grande perte par l'oubli où ont été mis tant de remédes anciens, dont j'ai obſervé que quelques-uns étoient d'une qualité & d'une vertu ſinguliere, quoique redoutés & abhorrés par un grand nombre. Je me rappelle que d'avoir ſeulement fait mention de l'uſage libre du vin dans les fiévres, excita l'étonnement & la ſuſpicion de ceux qui étoient préſens; ce qui ne m'eſt pas arrivé pour une fois. Cependant je ſuis ſi certain de la bonté de cette pratique, que puiſque l'occaſion s'en préſente, je dirai que dans de grandes maladies le vin,

& le vin ſeul, a été d'un grand ſecours, pendant qu'il falloit mettre à part une foule de remédes nauſeabondes qui n'étoient d'aucun avantage. L'uſage du vin n'eſt pas ſeulement propre dans les fiévres nerveuſes, mais il s'étend à toutes les petites fiévres continues, éruptives, ou autres, bien entendu ſous une reſtriction convenable, & dans ces cas j'en ai été pleinement ſatisfait.

J'ai encore trouvé dans les bains de grands ſecours contre les fiévres, & c'eſt pour cette raiſon que j'en ai parlé comme méritant au moins l'attention. La crainte & un faux amour de ma réputation m'a empêché pendant long tems de tenter ce remede. On pourroit dire beaucoup de choſes ſur ce ſujet; mais je me contenterai de rapporter dans un court *Appendix* les effets dont il a été ſuivi dans quelques cas, & j'y joindrai des remarques, dans la vue d'exciter d'autres Praticiens, & de détruire les préjugés de ceux qui rejettent ce ſecours comme incommode ou im-

propre, ce qui eſt une objection de peu de conſéquence, ou enfin comme dangereux, qualité que je ne lui connois point.

Je ne puis actuellement répondre de quelle maniere on recevra cet autre grand remede des Anciens, qui fait le ſujet de ce traité. Tel haut que j'aie élevé ſes avantages, ce en quoi je ne ſuis pas ſeul, & même quoique j'aie un grand nombre de preuves de ſon efficacité, je n'oſe néanmoins préſumer qu'il devienne d'un uſage général avant que des obſervations en plus grand nombre en aient confirmé les avantages. Mais une choſe que je mettrai en avant ſans crainte d'être contredit, c'eſt que ſuppoſé que la navigation, après un mûr examen, ſoit admiſe à faire partie des preſcriptions médicales du jour, la mode, je penſe, ne ſe preſſera pas de ſe déclarer en ſa faveur. C'eſt un remede pour ceux-la ſeuls qui ont beſoin d'un remede; qui ſont attaqués de maladies, qui, comme on ſçait, ne réſiſtent que trop

ſouvent à la force de tous les remédes; & d'ailleurs pour en faire uſage, tel qu'il eſt quelquefois néceſſaire, il faut un dégré de raiſon & de force que de petites incommodités ou une ſimple affectation de faire le malade pour être à la mode, n'inſpireront jamais.

Dans le Chapitre qui traite du véritable uſage des voyages ſur mer, je ne fais qu'indiquer les remédes dont on peut uſer pendant qu'on ſéjourne en mer. J'avois intention d'entrer dans des détails plus particuliers ſur la maniere dont on devoit s'y gouverner dans quelques maladies, mais comme je n'aurois pu rien avancer d'après l'expérience, je ne ſçais ſi cela auroit beaucoup ſervi; d'ailleurs je ne doute pas que d'autres Médecins ne connoiſſent de meilleures méthodes que les miennes, ou bien on verra aiſément quels ſont celles qui doivent être employées. De plus, c'auroit été s'écarter du ſujet, mon but étant de montrer ce que peut produire la ſeule

navigation, & qu'on peut l'employer ſans crainte conjointement avec d'autres remédes, ſi elle ne ſuffit pas ſeule pour la cure de quelques maladies très obſtinées & la plûpart mortelles. J'ai toujours eu principalement en vue la conſomption ; j'ai tâché partout d'y faire rapporter ce que je diſois, & c'eſt ce qui fait la plus grande partie de cet Ouvrage. Je ne penſe pas qu'on regarde cela comme étranger au ſujet, puiſqu'on doit ſe rappeller que je traite d'un reméde qui eſt ſi convenable à la cure de cette maladie. Je n'ai garde de me faire court au point de paſſer ſous ſilence quelques choſes qui puiſſent y avoir rapport.



TABLE
DES CHAPITRES.

Fin de la Table.

UTILITÉ



UTILITÉ DES VOYAGES SUR MER,

Pour la Cure de différentes maladies.

CHAPITRE PREMIER.

De la conſtitution de l'air ſur Mer.

L'OBSERVATION journaliere prouve juſqu'à quel point l'air influe ſur les corps animés, & la Médecine nous inſtruit de la maniere dont il contribue univerſellement à la vie, à la ſanté, & par la même raiſon, à la

cauſe des maladies. On ne peut attendre de ſi grands effets que d'un fluide doué de grandes propriétés, & qui avec beaucoup de gravité, une grande élaſticité, un mouvement inteſtin conſtant, exerce ſur nous une preſſion continuelle en tous ſens. Ajoutez à cela que ce fluide peut être empreint de pluſieurs autres qualités adventices, provenantes du chaud, du froid, de l'humidité, des corpuſcules de différente nature qui peuvent y être ſoutenus, & des fermentations auxquelles ils ſont ſujets.

En effet, du vaſte globe de la terre il s'éleve continuellement en vapeurs plus ou moins ſenſibles, un nombre infini de particules de matiere, qui toutes ſortent des corps renfermés en ſon ſein.

Ces exhalaiſons doivent cepen-

dant être de nature fort différente entre-elles, ſelon le terrein, les minéraux & autres ſubſtances qui abondent en différens endroits; elles doivent auſſi affecter différemment les corps des animaux, ſelon leur plus ou moins de ſalubrité. Delà on peut déduire la cauſe des ſituations plus ou moins ſalubres, des maladies endemiques, auſſi bien que de ces maladies ſingulieres qui tirent leur origine d'une ſituation particuliere & inſalubre pour de certains individus.

On a aſſez de détails exacts ſur la conſtitution de l'air en général; mais il paroît qu'on n'a pas examiné particulierement la conſtitution de celui qu'on reſpire en mer, dans la vue de le faire ſervir à la cure de quelques maladies, ni conſidéré quelles ſont les raiſons qui le rendent, en

plusieurs circonstances, fort différent, du moins à ce que je pense, de celui qu'on respire sur terre. Il est donc nécessaire d'en donner une connoissance plus précise, avant que de parler des avantages que la Médecine peut procurer à certains malades, en leur prescrivant des voyages sur Mer.

1°. Si l'on considere que la Mer s'étend sur la moitié au moins de notre globe, on doit concevoir que de la surface de cette immense étendue d'eau, il s'éleve continuellement une quantité de vapeurs beaucoup plus grande à proportion que celle que peut fournir la terre. La Mer Méditerranée seule, selon les calculs, fournit en un jour d'été 5280 millions de tonneaux de vapeurs; du côté du Sud où les causes de cette évaporation sont plus puissantes, la

quantité de vapeurs doit être en conſéquence plus conſidérable. Mais la chaleur n'eſt pas la ſeule cauſe de cette évaporation, elle a pareillement lieu dans les plus grandes froidures. Les fluides ſont ſujets à l'évaporation pendant l'hiver, comme pendant les chaleurs de l'été ; c'eſt même pendant les froids qu'ils perdent davantage de leurs parties ſpiritueuſes. Il paroit encore que cette évaporation joue un grand rôle dans la nature, puiſque partout & en tout tems, l'air roule avec lui une ſi grande quantité de vapeurs. Ce que nous venons de dire, prouve d'une maniere inconteſtable que l'air en mer eſt beaucoup plus humide que l'air à terre.

2°. Les vapeurs qui s'élevent de la mer, des rivieres, engendrent une quantité d'air plus conſidérable que les exhalaiſons qui ſortent du ſein

de la terre; c'eſt par cette raiſon que les vents ſont beaucoup plus fréquens & plus variables en mer, & que reſpectivement il en vient beaucoup plus du côté de la mer que du côté de terre. Delà, les vents que nous avons ici dans la Grande-Bretagne, viennent les deux tiers de l'année du ſud ou du couchant. La mer étant donc une ſource abondante d'air, il n'eſt pas étonnant que les ouragans durent plus long-tems en mer qu'à terre.

3°. Les exhalaiſons que produit la terre varient infiniment en qualités, & tel petit trajet que l'on faſſe ſur terre, on trouve l'air chargé de ſubſtances bien différentes & d'une température rarement égale. Il en eſt tout autrement en mer; l'air n'y eſt pas empreint de ſubſtances ſi différentes, la vapeur qui s'éleve de la

mer étant toujours de la même espece, & le ſujet qui la fournit étant uniformément & univerſellement le même. Pareillement ces vapeurs qui ſont ſi conſidérables, ne doivent point être ſouillées des exhalaiſons de différente nature qui ſortent du ſein de la terre, du moins ce ne doit être que dans le voiſinage des terres, & encore à un certain degré. Il s'enſuit delà, que l'air eſt plus compact ſur mer, parce qu'il y eſt plus homogene, & conſéquemment il y eſt plus élaſtique.

4°. Sur mer l'air a un mouvement plus grand, plus vif, & plus conſtant, parce que rien ne s'oppoſe à ſon cours; au lieu qu'à terre, il eſt arrêté à chaque inſtant par des montagnes, des côteaux, des forêts, &c. Par cette raiſon il y eſt dans une agitation plus grande, il y eſt auſſi plus

pur, puiſqu'il acquiert une ſorte d'impureté lorſqu'il eſt en ſtagnation. Or ce qui prouve qu'il eſt bien plus ſouvent en ſtagnation ſur terre, c'eſt ce brouillard & cette brume qui couvre toujours la terre, & qui ſert à l'indiquer aux Marins de très-loin. Quand bien même l'air ne ſeroit pas balayé continuellement ſur mer par les vents, il n'en ſeroit pas plus en ſtagnation, puiſque le flux & le reflux conſtant de la mer, & les différens courans ſuffiroient pour lui donner le mouvement qui lui eſt néceſſaire. Puis donc que ſur mer l'air eſt plus humide, plus denſe, & que ſon mouvement eſt plus vif, il s'enſuit que ſon action doit être augmentée. C'eſt auſſi pour cela qu'en mer les vents ſont plus violents que ſur terre, & qu'ils y ont beaucoup plus de force, ſur-tout étant ſou-

vent chargés d'une matiere très-saline : car,

5°. Il s'éleve une grande quantité de ſel marin avec ce brouillard épais que les vents balotent, & c'eſt dans une atmoſphere humide & pleine de matiere ſaline, que les Marins paſſent des ſemaines, des mois; c'eſt dans cette atmoſphere qu'ils vivent, qu'ils reſpirent, & par conſéquent pendant tout ce tems, leur corps eſt conſtamment pour ainſi dire dans un bain de vapeurs.

6°. Sur mer l'air eſt plus chaud. Il eſt rare qu'en mer les Marins ſe plaignent du froid; mais ils s'apperçoivent bientôt du changement de température, lorſqu'ils approchent des côtes. Ils ſont encore plus ſenſibles à ce changement les premiers jours de leur débarquement. La terre

eſt un corps mort, toujours dans l'inertie; la plus grande force du ſoleil ne peut l'échauffer que juſqu'à la profondeur de quelques pieds, & bien-tôt cette chaleur eſt perdue. Ce vaſte corps ſi froid par lui-même, doit rendre dans toute ſon étendue l'atmoſphere participante de ſa froideur, & même rafraîchir la mer à une diſtance conſidérable. Auſſi les Marins ſoupçonnent-ils le voiſinage de la terre à la fraîcheur de la mer qui augmente à meſure qu'ils approchent des côtes. Les vents en paſſant par deſſus des trajets immenſes de terre couverts de neige & de glace, ſe chargent de parties froides; c'eſt pour cette raiſon que les vents qui viennent de l'eſt & du nord, ſont ſi froids, pendant que ceux qui ſouffient du ſud & de l'oueſt, venant du

côté de la mer, ſont pour la plûpart doux, chauds & agréables (1). Si l'air n'étoit pas plus chaud ſur mer, ce ne ſeroit que par le plus grand effet du haſard, que les Marins pourroient ſoutenir l'humidité à laquelle ils ſont ſi ſouvent expoſés (2).

---

(1) J'entens eu égard à notre propre ſituation; car dans la partie de l'Amérique la plus voiſine de l'Angleterre, ce ſont au contraire les vents d'eſt qui ont paſſé ſur un eſpace de mer conſidérable, qui y portent les plus grandes chaleurs. Nos côtes quoique peu éloignées du nord, ſont rarement ſujettes à de fortes gelées ou à la neige. Ceux qui les habitent, jouiſſent de ſaiſons plus riantes, & recueillent d'amples moiſſons.

(2) Dans certaines contrées, les vents ont des effets tout-à-fait oppoſés, quant à la chaleur & au froid; car ils ne ſont pas toujours tels que la ſenſation qu'ils nous

7°. L'air est exposé en mer à un mouvement ondulatoire constant,

---

causent nous le fait croire. Dans les Indes Orientales le vent de terre est sec, chaud & brûlant, de sorte que lorsqu'il souffle, personne ne s'y expose ; on se tient au contraire alors renfermé chez soi, & on a soin de fermer portes & fenêtres. D'un autre côté lorsque le vent de mer souffle, il porte avec lui la fraîcheur & l'agrément. Cela semble contredire ce que nous avons dit des vents ci-dessus. Il y a encore une autre chose à observer, qui est assez curieuse. Dans ces pays, pour rafraîchir le vin, on enveloppe la bouteille d'un linge mouillé, on la suspend & on l'expose au vent de terre, qui quoique brûlant, communique à la liqueur une fraîcheur agréable, & qui la fait boire avec plaisir. Si on expose une pareille bouteille au vent de mer, la liqueur devient d'une chaleur désagréable. Qu'un vent aussi chaud aux sens puisse ainsi rafraîchir & modérer la chaleur de

qui correſpond à celui de la mer; en conſéquence il y eſt ſujet à une

---

l'air, cela eſt un paradoxe; mais il eſt aiſé de donner la ſolution de ce phénomene. La chaleur brûlante du vent de terre provient de ce qu'il a paſſé par-deſſus de vaſtes déſerts de ſables brûlans, ou parce qu'il balaye peut-être une atmoſphere chargée d'une infinité de parties ſulphureuſes, aromatiques, ſeches, exhalées d'une grande étendue de terre, & ſuppoſées potentiellement chaudes. La biſe au contraire amene du côté de la mer une plus grande quantité d'air & d'air frais, doué d'un mouvement plus actif, & chargé d'une humidité qui le rend encore plus agréable. Mais ces différents vents nonobſtant cette contrariété de leurs effets, ſont toujours de la nature qui leur eſt propre, c'eſt-à-dire, le vent à terre eſt certainement froid, pendant qu'en mer il eſt généralement plus chaud.

(L'Auteur auroit dû ajouter que le ra-

plus grande collision ou à une espece de broyement : enfin il s'y trouve mû comme par voie de percussion.

8°. Pour peu que l'on veuille examiner attentivement quelle est la nature des vapeurs qui s'élevent de la mer, on verra encore plus évidemment qu'il y a une véritable différence spécifique entre l'air qui couvre la terre & celui qui s'étend sur la

fraîchissement du vin contenu dans cette bouteille enveloppée d'un linge mouillé, & exposée au vent de terre dans les varangues, provient de l'évaporation du fluide dont le linge est imbibé. Plus cette évaporation est prompte & plus le refroidissement du vin est grand. Or, lorsque l'air est sec & brûlant, cette évaporation est plus subite ; au contraire elle n'a point lieu, ou du moins se fait très-lentement lorsque l'air de la mer souffle, puisqu'il est très-humide : nouvelle preuve de l'humidité de l'air de mer, n°. 1.)

vaste surface de l'océan. Ce seroit trop resserrer nos connoissances, que de croire que cette prodigieuse quantité de vapeurs qui sortent de la mer, ne sert qu'à fournir à l'atmosphere & à la terre, la quantité d'eau nécessaire. Cette quantité est plus que suffisante pour ces usages. Il paroît donc qu'elle est encore de quelqu'autre utilité, & c'est ce qui feroit soupçonner que ces vapeurs doivent contenir autre chose que de l'eau pure.

Il est assez vraisemblable qu'elles peuvent contenir quelque portion de sel marin, puisque l'on sait qu'il ne peut sortir des corps que plus ou moins de la substance formelle dont ils sont composés. La nature a des moyens secrets pour répandre & disperser des sels par tout cet univers, & il y a toute apparence qu'ils doivent s'élever en abondance des en-

droits qui en contiennent une grande quantité, & où il y a moyen d'en tirer partie. Ainsi donc sur mer & dans ces pays où il y a beaucoup de mines de sel, il doit s'élever une aussi grande quantité de corpuscules du sel commun, que des autres substances dont l'air se trouve abondamment chargé. Quoique l'évaporation causée par la chaleur ne puisse peut-être pas enlever beaucoup de sel fossile, il en est tout autrement ici, puisque les vents en léchant la surface de l'eau, en emportent la premiere couche & écument pour ainsi dire la mer. (3) On attribue à l'ex-

(3) C'est dans les tems orageux où il doit s'élever de cette maniere une plus grande quantité de vapeurs impregnées de sel. En effet, pour peu que la mer soit agitée par les vents, ses vagues en se bri-

halaiſon du ſel, le plus foible degré de ſalaiſon qu'on remarque à la ſurface de la mer, ce qui montre que quelque fixe qu'il ſoit, néanmoins il ſouffre une diſſipation par les cauſes communes des exhalaiſons, qui ſont aſſez puiſſantes pour opérer ſur les corps même les plus graves.

L'huile, le bitume, le ſoufre, doivent auſſi ſe trouver mêlés dans ces vapeurs, comme étant plus diſpoſés à s'exalter; c'eſt ce que confirme auſſi l'odeur de l'eau de la mer.

ſant les unes contre les autres, forment une écume qui n'eſt autre choſe qu'un mélange d'air & d'eau beaucoup plus léger que l'eau pure, & par conſéquent plus facile à être emporté dans l'air par les vents en tout ou en partie. Les trombes, les typhons peuvent encore donner lieu à l'air de la mer, de ſe charger d'une grande quantité de particules ſalines.

On ſait que l'odeur prouve quelque choſe de plus que de l'eau, qui par elle-même eſt inodore. Ces ſubſtances incorporées avec l'air ſont le principe de beaucoup de phénomenes remarquables que nous préſente la nature. Les huiles ſulphureuſes étant viſqueuſes à un certain point, doivent envelopper des particules de ſel qui de cette maniere ſont pareillement exaltées en vapeur.

On préſume qu'il s'éleve auſſi de la mer une grande quantité d'une eſpece de ſel d'Epſom, (4) qui eſt plus volatil. Ce ſel diſperſé dans l'atmoſphere, devient le générateur d'autres ſels. Il paſſe auſſi pour en-

(4) Ce ſel ſe fait, comme on ſait, avec l'eau-mere du ſel commun. Cette eau contient différens ſels, & principalement beaucoup de ſel nitreux, [à baſe terreuſe.]

trer dans la composition de ce qui sert à la nourriture des plantes & des animaux. Toute la nature est pleine de sels; il faut donc qu'ils viennent de quelque grande source. La mer est celle qui peut en fournir le plus, & c'est en trop limiter l'usage, que de dire que le sel dissout dans ses eaux, ne sert qu'à l'empêcher de se corrompre ou à des usages méchaniques & alimentaires. Il est plus raisonnable de penser que le grand but de cette immense quantité de vapeurs, est de fournir constamment l'air d'une variété de corpuscules salins, & de répondre par-là à l'intention de la nature, c'est-à-dire à la propagation des sels dans tout l'univers.

Il est aussi probable, & c'est l'analyse qui nous conduit à le croire, qu'il s'exhale continuellement de

l'eau de la mer une quantité plus ou moins grande d'un esprit acide. Ce qui appuye même cette conjecture, c'est que dans les plages méridionales, l'air est si corrosif, qu'il détruit promptement les métaux & les corps pierreux.



CHAPITRE II.

De la Navigation considérée comme exercice, & comparée avec les autres exercices.

LES exercices inventés ou adoptés par la Médecine pour la cure de différentes maladies, ſont de pluſieurs eſpeces. On peut les diviſer en ceux qui ſont le produit d'une action volontaire des muſcles, & ceux dans leſquels le corps eſt paſſif. Tous ces exercices ſont d'une efficacité ſi grande, que la premiere ou ſeconde claſſe devient quelquefois par elle-même un moyen plus ou moins ſûr de guériſon dans certaines maladies; & afin de les rendre d'une utilité plus certaine, on a recherché avec ſoin à déterminer au juſte les mala-

dies particulieres auxquelles chaque eſpece paroît convenir principalement, & cela d'après l'expérience.

C'eſt ainſi que l'on a jugé que la promenade étoit l'exercice qui tendoit le plus au but de la nutrition, à la diſtribution du chyle, & à l'embonpoint. C'eſt-là l'exercice propre des gens de lettres; c'eſt même celui que l'on regarde comme le plus propre à conſerver la ſanté. L'exercice du cheval eſt au contraire un moyen pour la rétablir lorſqu'elle eſt altérée; & lorſqu'il convient, c'eſt un exercice très-agréable pour l'homme, & qui eſt adapté ſpécialement aux hypochondriaques & aux vapeureux. Ceux qui ſont ſujets à la goutte & replets, ne peuvent prendre que l'exercice des voitures ou celui de la voix. Les perſonnes foibles, délicates, & qui ſont mena-

cées d'éthiſie ou de phtiſie, ne pouvant prendre d'autre exercice, ſont obligées d'en prendre de plus modérés; ainſi on leur conſeille de ſe faire porter en litiere, de ſe faire frictionner, &c.

Non-ſeulemeut dans chaque maladie particuliere on a ſoin de preſcrire la ſorte d'exercice qui lui convient, mais encore on la preſcrit ſelon certaines conditions eſſentielles; ainſi on fait prendre cet exercice pendant un tems déterminé, juſqu'à un certain degré & ſelon d'autres circonſtances que l'on obſerve avec le plus grand ſcrupule. Des conſtitutions différentes demandent des eſpeces différentes & des differens degrés d'exercice; les mêmes ne conviennent point dans toutes les maladies & en tout tems. Quand il s'agit donc de faire choix d'un exer-

cice, il faut faire une sérieuse attention pour connoître dans des circonstances particulieres quel est celui qui conviendra le mieux, & qui est parconséquent à préférer.

Soit que l'on considere l'exercice en lui-même, ou comme propre à la cure des différentes maladies, il n'y en a pas, de quelque côté que nous tournions nos vues, qui mérite plus notre attention & nos recherches, que celui de la Navigation. Il est même étonnant que pendant qu'on a mis si fort en usage plusieurs autres exercices, on ait eu si peu d'égard à celui qui seul peut produire les avantages les plus manifestes, ou qu'il ait été si peu en recommandation chez un Peuple aussi attaché à la Marine, que le nôtre.

1°. La premiere chose digne d'être observée chez un homme qui s'embarque,

s'embarque, eſt le mal de mer. Cette maladie n'eſt point produite par une matiere qui irriteroit l'eſtomach ou les inteſtins; mais elle tire ſon origine d'une pure ſympathie, d'un *conſenſus* entre les nerfs affectés à leur origine par la commotion que ſouffrent les parties contenues dans la tête, d'un mouvement inuſité (5).

---

(5) Le mal de mer n'eſt-il pas plûtôt la ſuite de l'eſpece d'agacement que cauſe ſur les nerfs optiques, cette impoſſibilité où l'on eſt de bien fixer les objets, au commencement d'un premier embarquement? En effet, le roulis continuel du Vaiſſeau auquel on n'eſt pas encore accoutumé, & auquel certaines perſonnes ne peuvent jamais ſe faire, préſente les différens objets qui frappent la vue, comme tremblans ou vacillans. A peine eſt-on hors de la vue des Côtes, que le nombre infini de vagues toujours en mouvemens différens & contraires,

2°. Sur mer on chemine fort vîte & en plein air, fort ſouvent auſſi

---

operent le même effet, qui a d'autant plus lieu, que ces objets qui s'offrent aux regards, ſont plus uniformes. Rien n'eſt plus capable de donner ou d'augmenter le mal de mer, que de fixer quelque tems les yeux ſur la vaſte étendue d'eau qui environne le Vaiſſeau. Cè qui prouve ce que j'avance, c'eſt qu'à terre même lorſqu'on ſe trouve à peu près dans les mêmes circonſtances où l'on eſt dans un Vaiſſeau, on eſt ſujet au même mal. Si l'on eſt mené un peu vivement en voiture par un grand chemin, tiré à travers d'une plaine & bordé d'arbres des deux côtés, & que l'on tienne les yeux fixés du côté de la Campagne, les arbres qui bordent le chemin & les différentes couleurs dont la Campagne peut être nuancée, ne ſemblent-ils pas paſſer rapidement, & ce mouvement relatif ne produit-il pas à la longue un tournoiement de tête, un éblouiſſement, des

contre le vent, ce qui fait que la preſſion & l'action de l'air ſont fort augmentées.

---

envies de vomir, ou du moins un mal de cœur ſemblable à celui qu'on ſent lorſqu'on eſt prêt à tomber en défaillance? Ne voit-on pas fréquemment des perſonnes qui ne ſauroient aller ſur le devant d'un carroſſe, ſans ſe trouver incommodées du même mal? Si c'étoit la ſeule commotion des parties contenues dans la tête, qui fut l'origine de cette indiſpoſition, pourquoi certaines perſonnes pourroient-elles voyager en charrette, qui ne ſauroient ſoutenir le mouvement doux d'une litiere? La vacillation apparente des objets eſt donc, à ce que je penſe, la principale cauſe du mal en queſtion. Mon ſentiment doit même étonner d'autant moins, que l'on ſait qu'il exiſte une ſympathie ſinguliere entre les nerfs ſur leſquels s'opere la viſion & ceux de l'eſtomach, laquelle ſympathie dans certains cas ſemble

3°. Le mouvement ondulatoire & les ſecouſſes que l'on ſouffre dans un

---

être réciproque. Ainſi ſi d'un côté la vacillation, ſoit réelle, ſoit apparente des objets qui s'offrent à la vue, eſt capable de cauſer un mal de cœur, des envies de vomir, &c, de l'autre, lorſque les houpes des nerfs qui ſe diſtribuent à l'eſtomach ſont agacées, il arrive ſouvent des tournoyemens de tête, des éblouiſſemens, enfin une vacillation apparente des objets. C'eſt du moins ce qu'il eſt aiſé d'obſerver dans certaines migraines dont la cauſe eſt dans l'eſtomach & dans leſquelles le Malade a des envies de vomir. C'eſt encore ce qu'on peut remarquer lorſqu'on a bu une trop grande quantité de vin, ou du vin d'une mauvaiſe qualité. Qu'arrive-t-il alors ? La tête tourne, on voit double, ou plûtôt les objets ne paroiſſent plus fixes, mais tremblans.

On m'objectera ſans doute que les animaux qu'on embarque ſont auſſi ſujets au mal de mer que les hommes, quoiqu'ils

vaiſſeau, ajoutent beaucoup à l'exercice, puiſque par-là les muſcles ſe

---

ſoient renfermés dans des endroits où les objets extérieurs ne peuvent affecter leur vue. J'en conviens ; mais auſſi chez eux ce mal eſt d'une nature toute différente, & il eſt alors la ſuite du peu d'aſſurance de leurs jambes & du tremblement continuel dont leur corps eſt parconſéquent agité. Le mal de mer ſe doit donc paſſer promptement chez eux, parce qu'il faut moins de tems ponr accoutumer le corps à garder ſon équilibre, que pour faire les yeux à une vacillation conſtante des objets. Ce peu d'aſſurance du corps contribue peut-être auſſi chez les hommes au mal de mer, ſur-tout les premiers jours ; & toujours par la même raiſon que ci-deſſus : car le mouvement des objets extérieurs n'eſt que relatif. Que ce ſoit eux qui ſoient dans un tremblement continuel, ou que ce ſoit la tête du ſpectateur qui vacille, c'eſt toujours la même choſe. De-là il n'eſt pas

trouvent conſtamment obligés d'être par toute l'habitude du corps dans

---

difficile de concevoir pourquoi le mal de mer ceſſe auſſitôt que les nouveaux embarqués vont regagner leur lit & ſe mettre dans leurs cadres. Alors leurs corps n'eſt plus ſoutenu par des jambes tremblantes, mais il repoſe ſur un lieu fixe ou du moins qui n'a que le mouvement du vaiſſeau, qui n'eſt point un mouvement de tremblement.

Il ne faut pas croire cependant que je nie abſolument que la commotion des parties contenues dans le crâne, puiſſe contribuer en quelque choſe au mal de mer. Je ſoutiens ſeulement qu'elle n'en eſt pas la cauſe principale, d'autant plus que je penſe qu'elle ne peut avoir lieu que dans des tems orageux, lorſque le roulis du vaiſſeau eſt conſidérable, ou lorſqu'il balance ſelon le ſens de ſa longueur, mouvement que les Marins nomment *tangage*, & qui renouvelle les envies de vomir chez ceux mêmes qui ſont quittes du mal de mer,

un mouvement alternatif, pour conſerver toujours l'équilibre.

4°. L'air étant ſujet à un mouvement ondulatoire continuel, qui correſpond au mouvement ondulatoire de la mer, c'eſt une circonſtance ſinguliere qui par elle-même fait l'effet d'un exercice conſidérable. Outre la gravité & la preſſion ordinaire de l'air, le corps d'un homme qui navige, eſt encore en butte à une action augmentée de ce fluide, qui vient de la maniere dont il ſe fait reſſentir par des coups répetés, tantôt ſur une partie, tantôt ſur une autre, comme ſi c'étoit un reſſort qui ſe bandât & ſe débandât alternativement. Ainſi donc pendant qu'une partie du corps ne ſoutient qu'une preſſion ordinaire, ou même moindre, une autre partie en ſouffre une plus forte; quelquefois même le

corps ſe trouve comme ſerré par deux preſſions qui ſe font en ſens contraire. Le moulin à foulon peut nous fournir une image de l'état où l'on ſe trouve alors.

Si l'on fait attention à la maniere d'agir & aux effets de la plûpart des autres exercices, on verra que la navigation ſemble en poſſéder tous les avantages.

Elle a beaucoup de rapport avec la promenade, ſi l'on conſidere l'action conſtante & douce des muſcles, dont ce dernier exercice eſt accompagné. Les avantages qu'on retire de l'exercice du cheval, dépendent des ſecouſſes répétées & continuelles qu'il procure, comme auſſi de la viteſſe conſidérable avec laquelle on eſt porté à travers l'air. Maintenant les vomiſſemens que l'on ſouffre à la Mer, donnent des ſecouſſes plus

violentes ; & l'on ne peut diſconvenir qu'on ne ſoit porté à travers les airs avec une viteſſe beaucoup plus grande que dans tout autre exercice. De plus, en Mer, le mouvement continuel du Vaiſſeau prête à l'action différente de tous les muſcles, & le corps eſt ſuſceptible à chaque inſtant d'une variété infinie d'attitudes, comme dans l'exercice de la boule ou autres ſemblables, & dans les travaux ordinaires. L'exercice que l'on prend dans une Balançoire, dans une Calêche, qui produit quelquefois des envies de vomir, eſt celui qui approche le plus de celui de la navigation, comme auſſi celui du berceau qui eſt notre premier exercice.

La navigation peut donc être conſidérée comme un exercice composé de celui de la geſtation, & encore

d'une geſtation particuliere ; d'un mouvement ſpaſmodique & contre nature que produit le vomiſſement ; & d'une action ſinguliere de l'air ; avantages auxquels aucun autre exercice ne peut prétendre, ſur-tout dans des circonſtances ſi ſpéciales & en ſi grand nombre.

Cet exercice eſt conſtant, puiſque le Vaiſſeau eſt dans un mouvement continuel ; le jour & la nuit, que l'on dorme ou que l'on veille, le corps eſt toujours ſoumis à ſon action. En cela il differe de tous les autres exercices qu'un Malade ne peut prendre que pendant un court eſpace de tems & qui eſt toujours coupé par de longs intervalles.

Quoique la navigation conſidérée dans ſes circonſtances compliquées, & alors qu'elle a le plus grand effet, mérite d'être rangée au nombre des

exercices les plus violens & les plus capables de causer de grandes révolutions; néanmoins dès qu'on en a fait usage pendant quelque tems, elle devient réellement l'exercice le plus doux & le moins propre à exciter des mouvemens irréguliers ou dangereux dans les fluides. Ainsi cet exercice n'est point accompagné de lassitudes, de défaillances, comme souvent le sont les autres. Des Malades foibles & débiles, attaqués d'une fievre, sujets à des sueurs colliquatives, ou dans plusieurs autres cas ne peuvent prendre des exercices un peu violens, & ceux qui sont doux, sont insuffisans alors pour leur procurer la guérison; au lieu que celui de la navigation est sûr, & malgré cela d'une puissante énergie. Excepté le mal de mer qu'il donne au commencement, du reste on le supporte

aiſément. A tel degré que ſoient les maladies auxquelles il eſt propre, il n'y a point à le redouter, pourvu cependant que la machine du corps ne ſoit pas trop ruinée, & que le cœur ſoit bon; & même encore lorſque la maladie eſt au dernier degré, quelquefois il eſt avantageux.

A tout ce que nous venons de dire, nous devons ajouter que la navigation procure encore cet avantage, de reſpirer continuellement un air ſalubre, dont l'action eſt très-grande, puiſqu'elle ſe trouve augmentée par la viteſſe avec laquelle on le fend. Tous les muſcles du corps ſont auſſi dans la plus grande action au moyen de cet exercice; ceux qui ne peuvent point prendre part aux autres exercices, ſont en mouvement dans celui-ci; d'autres qui travaillent dans des exercices differens,

travaillent dans celui-ci d'une maniere nouvelle ou plus forte ; enfin leurs mouvemens ſont d'une plus grande continuité & plus longs. Diſons encore que pour prendre celui-ci, on n'a pas beſoin d'obſerver une infinité de précautions néceſſaires à garder pour les autres. Il paroît donc que pour avoir négligé toutes ces vues, il manquoit à la Médecine un remede auſſi aiſé à prendre, auſſi ſûr & auſſi efficace que celui que nous propoſons.



CHAPITRE III.

Observations de Maladies guéries par la Navigation.

PREMIERE OBSERVATION.

Consomption.

UN jeune homme dont la mere & le frere aîné étoient morts d'une consomption, perdit entierement son appétit, son embompoint, & ce qui l'allarmoit encore plus, ses forces à un certain degré. Il étoit tourmenté d'une toux rauque & seche, il avoit la fievre, des sueurs nocturnes, son corps étoit décharné, la couleur de son teint annonçoit l'hectisie; en un mot, il ne paroissoit pas devoir survivre à son frere de beaucoup. Il étoit d'ailleurs d'une complexion aussi

délicate, du même tempérament, de la même ſtature & à peu près de l'âge de ce même frere. Je penſai que ce ſeroit perdre le tems en vain de lui preſcrire les mêmes médicamens que j'avois ordonné quelque tems auparavant à ſon frere, & je ne fondai mes eſpérances de cure que ſur quelque choc heureux donné promptement à la maladie qui étoit déjà dans un degré aſſez avancé. Je lui conſeillai un voyage ſur Mer. Dès le premier jour de ce voyage, il eut grand appétit, & en peu de jours il augmenta au point qu'à chaque repas il auroit volontiers mangé les proviſions du Vaiſſeau, ſa toux perdit beaucoup de ſa violence. Comme le bruit l'empêchoit de dormir, il ſe promenoit ſouvent pendant la nuit ſur le tillac, ſans en reſſentir aucun mal. Il venta ſi fort du-

rant tout le voyage, qui fut d'un peu plus de douze jours, que l'équipage étoit malade & prêt à abandonner le Vaiſſeau ou à l'échouer. Pour ce jeune homme, il ne fut point du tout malade, & lorſqu'il fut arrivé à Briſtol, il ne reſſentoit plus aucun mal & ſe portoit au mieux. Néanmoins comme il avoit l'occaſion de prendre les eaux de Briſtol, il les prit pendant trois ſemaines, comme je le lui avois conſeillé. Il ſe remit enſuite en Mer pour revenir. Le voyage dura un peu plus d'un mois, & fut extrêmement orageux. Enfin il arriva vers la fin de Novembre, gras, fort & bien portant. Il a vécu depuis en parfaite ſanté, ſans qu'il y ait eu le moindre ſujet d'appréhender le retour de ſa maladie. Il y a long-tems maintenant qu'il a paſſé l'âge qui l'expoſoit le plus à la reprendre.

Observation II.

Consomption.

Une jeune femme, forte & bien portante, ayant travaillé assez vivement pendant quelques heures de nuit à éteindre un feu qui étoit dans le voisinage, s'y échauffa au point de suer abondamment. Elle n'étoit pas bien couverte, & lorsqu'elle eut fini, elle n'eut pas soin de se mettre au lit ou de se rafraîchir par degré; mais ayant seulement changé de chemise, elle alla à ses affaires ordinaires. Quelques jours après, elle fut saisie d'une toux violente, seche & accompagnée d'une grande difficulté à respirer. Ces symptômes augmenterent, & en peu de tems la mirent en très-mauvais état. Elle resta tout l'hiver & le printems dans cette condition, qui, eu égard à la

force de la maladie & à la cauſe, ne donnoit d'autre eſpérance que celle de voir changer la maladie en chronique, d'autant que les ſymptômes n'augmentoient plus, & qu'on étoit prêt d'entrer dans une ſaiſon plus favorable. Enfin après un uſage ennuyeux de pluſieurs remedes qui étoient indiqués, la toux s'appaiſa un peu dans l'été, elle reprit de l'embonpoint & jouiſſoit d'une ſanté aſſez paſſable. Cependant ſa reſpiration étoit difficile; & pour peu qu'elle travaillât ou fît quelque mouvement, elle en étoit affectée, ce qui la chagrinoit beaucoup. Elle paſſa quelques années dans cet état, ni pire ni meilleur, au bout duquel tems il paroiſſoit qu'elle ſe portoit un peu mieux. Après avoir donc, contre toute eſpérance, recouvré une eſpece de bonne ſanté, la toux re-

vint pendant l'été avec plus de violence que ci-devant, ſans aucune cauſe ſenſible. Cette toux fut accompagnée de ſueurs nocturnes & de dévoiement, & par-deſſus tout, elle perdit prodigieuſement de ſon embompoint & de ſes forces. Rien ne paroiſſoit capable d'arrêter les progrès rapides de la maladie. Après avoir délibéré long-tems avec moi-même, car elle étoit alors très-foible, & les ſymptômes fort effrayans, je lui conſeillai un voyage ſur mer, avec hardieſſe cependant, parce que je m'étois apperçu qu'elle n'en étoit pas bien éloignée. Elle revint au bout de deux mois de ce voyage en parfaite ſanté, excepté qu'il lui paroiſſoit encore reſter quelque difficulté à reſpirer; mais qui du reſte ne l'empêchoit nullement de travailler ou de faire de l'exercice. Quel-

que tems après elle ſe maria, quitta ſon pays, eut des pertes & des chagrins, devint enceinte, conſomptive & mourut. Il eſt à remarquer que pendant ce voyage qui dura deux mois, elle n'en fut pas le tiers en Mer.

OBSERVATION III.

Conſomption.

Un Jeune homme après un violent exercice de cheval, fut pris d'un rhume. En peu de tems la toux devint forte, ſeche, fréquente, la reſpiration courte, la fievre continue, & il crachoit beaucoup de flegme aqueux qui venoit des parties voiſines de la trachée-artere irritées par la violence de la toux. Nonobſtant tout ce que l'on mit en uſage pour ſubjuguer la fievre, &c. il ſe trouva qu'au bout de ſix ſemaines, on n'avoit encore

avancé en rien, & que la conſomption ſembloit très-fort menacer le Malade. Je propoſai la navigation. Le Vaiſſeau ſur lequel s'embarqua le Malade, n'avoit pas encore beaucoup cheminé, qu'il fut obligé de relâcher par les changemens de vents, & de reſter ancré douze jours dans une Baye ouverte, expoſée au Sud. Le tems du reſte étoit beau, & la ſaiſon favorable. Là le Malade vivant dans l'air de la Mer, & expoſé à un exercice fort doux, recouvra ſa ſanté au point que comme il étoit quitte des ſymptômes qui l'avoient allarmé, il quitta le deſſein de continuer ſon voyage, & depuis ce tems s'eſt porté de mieux en mieux. Quoiqu'il y ait même pluſieurs années d'écoulées depuis ſa maladie, elle n'a néanmoins jamais fait mine de vouloir le reprendre.

OBSERVATION IV. *Idem.*

Un Jeune homme fut ſaiſi d'un rhume violent dans l'hiver, auquel ſuccéda peu après une toux forte, profonde, continuelle & ſeche. Comme ſa ſanté ne ſe rétabliſſoit pas, quoiqu'il ſe trouvât mieux au printems & dans l'été, il fit en automne un long voyage. Ce fut alors que je le vis pour la premiere fois. Sa toux ſubſiſtoit toujours, il avoit la reſpiration courte, ſes épaules étoient ſaillantes, & il avoit de la peine à faire une pleine inſpiration. Il avoit de fréquentes foibleſſes, des défaillances, il étoit fort maigre, ſans cependant avoir de fievre ni perte d'appétit, ni évacuations contre nature. Sa maigreur reſſembloit à cette ſéchereſſe compagne inſéparable de la vieilleſſe. Il ne pouvoit guere reſ-

ter dans ce pays que deux ou trois mois au plus. Il s'embarqua immédiatement. Les ſept premiers jours il ne ſentit en lui aucun changement, il avoit ſeulement un meilleur appétit qui ſe paſſa en dix jours qu'il prit terre. Au bout d'environ une ſemaine, s'étant remis en Mer, la toux s'appaiſa & l'incommoda beaucoup moins le reſte du voyage; ſon appétit augmenta, ſes forces & ſon embonpoint revinrent. Il lui vint au-deſſous des aiſſelles, ſix ou ſept gros clous qui ſuppurerent avant qu'il eut attrappé Lisbonne, ce qui arriva au bout de trente-ſept jours de Mer, à compter depuis ſon dernier embarquement. On lui perſuada contre ce que je lui avois conſeillé, de demeurer en ce pays, où il ſe remit peu à peu; mais pas auſſi bien qu'il s'en étoit flatté. Pour moi, je lui

avois conſeillé de vivre en Mer beaucoup plus long-tems, ſi elle ne lui étoit pas contraire. Quoi qu'il en ſoit, il revint en Mai, jouiſſant d'une ſanté beaucoup meilleure ; mais néanmoins pas aſſez forte pour lui permettre de paſſer l'hyver en Angleterre. Il alla donc le paſſer en Italie. Au commencement de l'été il revint, beaucoup mieux portant à certains égards, excepté qu'il lui reſtoit encore une toux qui peut lui faire craindre une rechûte ; mais qu'il eſpere guérir par la navigation. Il a toujours été beaucoup moins fatigué de cette toux en Mer qu'à terre. Pendant ſes voyages, il ſe porte au mieux, & au bout de deux ou trois ſemaines qu'il eſt à terre, ſa ſanté ſe détériore ſenſiblement. Il croit que ce dernier voyage qu'il a fait & qui a duré ſept ſemaines, lui a fait plus

plus de bien que tous les autres, lui a donné une santé qui paroit durable, quoique pendant tout ce tems la Mer ait été fort orageuse.

Observation V.

Douleur à l'Estomach.

Un Jeune homme destiné à la Jurisprudence, étoit sujet à une douleur à l'orifice supérieur de l'estomach, qu'il avoit peut-être héritée d'un de ses parens sujet aux maladies de nerfs. Une vie sédentaire & beaucoup d'étude augmenterent son mal qui devint continuel & violent. Il étoit hors d'état de vacquer à aucune affaire. Deux années se passerent dans cet état, sans que la douleur diminuât ou lui laissât à peine quelques intervalles. On appréhendoit même quelque maladie encore pire. On essaya tous les remedes qu'on a cou-

tume de prescrire & qu'on recommande dans ces sortes de cas; on n'en omit aucun, mais tous furent sans effet. Il s'embarqua vers la fin de Septembre, & fut malade pendant tout son voyage. Cependant il ne fut pas long-tems sans se trouver soulagé, & au bout de trois mois il revint parfaitement guéri. Deux ans après il eut quelques légeres rechûres. Il fit encore un voyage court, depuis lequel il s'est toujours trouvé en état de remplir ses fonctions.

OBSERVATION VI.

Langueur & Fievre vapoureuse.

Un Jeune homme dont le pere étoit d'une constitution flegmatique, prit une croissance si prompte, qu'à l'âge de seize ou dix-sept ans, il étoit d'une grandeur extraordinaire. Cette taille jointe à une constitution pa-

eille à celle de ſon pere, le rendoit
délicat & incapable de ſoutenir au-
cun travail, ou même aucun exer-
cice. Il fut attaqué d'une eſpece de
fievre nerveuſe. Il avoit des douleurs
à l'eſtomach & aux côtés; les parties
étoient ſenſibles au toucher, & il
reſſentoit intérieurement une dou-
leur dans toute l'étendue de la poi-
trine, comme s'il eut été briſé, ce
qui l'empêchoit de ſe retourner dans
ſon lit, autrement qu'avec beaucoup
de peine: tout cela étoit accompa-
gné d'une fievre lente, de conſtipa-
tion & de palpitation. La langue étoit
blanchâtre, chargée & humide. Il
n'étoit pas beaucoup altéré, mais il
n'avoit aucun appétit & il étoit dans
un état fort langoureux. Cette mala-
die ſe termina au bout d'une quin-
zaine de jours, ou un peu plus;
mais à peine fut-il quitte d'un accès,

qu'il fut repris d'un autre; & ſous cette forme, la maladie devint en quelque ſorte conſtante & habituelle. Il fut obligé de quitter abſolument toutes ſes affaires. Je le voyois bien revenir de pluſieurs accès, mais je ne voyois aucun lieu de le garantir de rechûtes par des moyens ordinaires. Je lui conſeillai de faire des voyages ſur mer pendant les intervalles que lui laiſſoit ſa maladie. Il fi deux ou trois voyages courts qui lui rendirent un peu de ſes forces, ce qu'il ne pouvoit reprendre auparavant dans les intervalles des accès. A meſure que les forces revinrent, ces accès revinrent moins fréquemment, & à la fin ils ne revinrent plus du tout, excepté que pendant quelques années il fut ſujet à en avoir un réglé par an. Ils ont été néanmoins ſi légers, qu'il n'en a fait au-

cun cas, & qu'il n'a pas cru qu'ils méritassent la peine d'aller prendre de nouveau l'air de la Mer. Du reste il jouit d'une santé aussi bonne que peut le permettre sa foible constitution.

OBSERVATION VII.

Consomption.

Un Monsieur gagna un rhume en Virginie, qu'il garda pendant sept ou huit mois. Il vint en Angleterre pendant l'hiver, & il fut sensiblement mieux pendant le voyage. Néanmoins il toussoit beaucoup, il avoit un étouffement & un serrement de poitrine, & sa respiration étoit laborieuse. Pour peu qu'il prit un exercice un peu fort, il crachoit le sang. Il avoit aussi des sueurs nocturnes, & étoit fort amaigri. A-peine espérois-je pouvoir l'empêcher d'em-

pirer jusqu'à ce que la saison devint plus favorable. Cependant l'usage des remedes & un grand régime le soulagerent un peu; mais quoi qu'il en fut, il n'y avoit pas d'apparence qu'ils pussent le guérir entierement. La Consomption avoit fait de grands ravages dans sa famille. Il s'embarqua donc en Mai. Je fus informé au retour du Vaisseau, qu'à tous égards il étoit assez bien, & qu'il avoit été si bien pendant la traversée, qu'il s'étoit cru permis de reprendre son train de vie ordinaire, & que lorsqu'il fut arrivé en Virginie, il reprit l'usage des bains froids selon son ancienne coutume. Quelque tems après, il tomba malade à la suite d'un voyage, & mourut en peu de jours.



OBSERVATION VIII. *Idem.*

Un Monſieur pendant la derniere guerre, ayant été pris par les François & obligé de paſſer pluſieurs nuits humides ſur le tillac, fut mis enſuite en priſon. Il y fut attaqué d'un rhume violent, d'une forte toux, de fievre & d'un amaigriſſement qui dura pluſieurs mois, & avoit toutes les apparences d'une conſomption. Il fit un voyage à la Jamaïque, & fut entierement guéri ſur Mer.

OBSERVATION IX.

Conſomption accompagnée de crachement de ſang & de pus.

Une Jeune femme d'un tempérament froid & délicat, tomba en conſomption, maladie qui avoit fait périr ſa mere, un frere & une ſœur. Elle avoit depuis pluſieurs mois une

toux fort incommode pendant la nuit, des ſueurs colliquatives, de fréquens crachemens de ſang, une fievre ſuppuratoire toutes les deux ou trois ſemaines, & un crachement conſidérable de pus. Elle ſe plaignoit auſſi d'une douleur ſourde & très-incommode au côté gauche de la poitrine. L'uſage des remedes ſembloit lui procurer quelque ſoulagement; mais je ne me laiſſai pas amuſer par les apparences flatteuſes d'une maladie trompeuſe, & je lui conſeillai d'aller en Mer. Elle s'y trouva beaucoup mieux. Ayant été obligée de paſſer quelque tems à terre, dans un tems fort chaud & dans un endroit reſſerré, elle fut repriſe d'un crachement de ſang dont elle étoit quitte depuis long-tems. En revenant, le Vaiſſeau fut obligé de reſter abrité dans un havre pendant un mois, à cauſe des

vents. Pendant ce tems elle alloit tous les jours se promener dans un bateau, comme je le lui avois prescrit. A son retour j'eus autant de plaisir que de surprise. Elle avoit recouvré son embonpoint & son air de santé, & de tous ses maux passés, il ne lui restoit qu'un léger enrouement. Je ne pus jamais gagner sur elle un second voyage; elle disoit qu'elle se trouvoit très-bien. L'hiver suivant elle eut quelques légers crachemens de pus & de sang; mais néanmoins à tous égards, elle étoit beaucoup mieux que l'hiver précédent. Au printems, elle fut attaquée d'une fievre qui régnoit alors, dont elle se tira; mais depuis ce tems elle ne fit plus que languir, devint tout-à-fait phtisique & mourut.



OBSERVATION X.

Suppuration des Poumons.

Un homme de travail, d'un tempérament robuſte, ayant reçu ſur la poitrine la chûte d'un poids conſidérable, fut attaqué d'un crachement de ſang, qui eut des retours fréquens, & dans leſquels il rendoit quelquefois une ou deux livres de ſang. Il rendoit auſſi ſouvent du pus & en grande abondance, enfin il étoit ſi maigre & ſi foible, que pendant qu'il crachoit le pus, il étoit obligé de garder le lit. Pendant l'été il fit deux ou trois petits tours en Mer, ſous un régime ſtrict, & s'abſtenant de liqueurs ſpiritueuſes dont il faiſoit auparavant un peu trop d'uſage. Dès le premier voyage qu'il fit à la mer, il n'eut plus de crachement de ſang: enſuite la matiere purulente

se tarit peu à peu, & il recouvra ses forces & sa santé jusqu'à un certain point, de sorte qu'en Octobre, ayant eu occasion de le voir, je lui trouvai un air bien portant, plus de fievre, & il étoit en état de sortir; mais cependant il ne pouvoit encore vacquer à ses affaires ordinaires. Il lui restoit encore une petite toux. Pendant l'hiver il fut obligé de faire en grande hâte un assez long voyage, & par un mauvais tems. Il s'enrhuma: il survint une nouvelle suppuration, une fievre continue, des sueurs; il perdit bien-tôt son embonpoint & mourut.

OBSERVATION XI.

Migraine.

Un Monsieur fort sujet à une Migraine qui le rendoit fort malade, fut obligé de faire un voyage sur Mer.

(Ce n'étoit pas à cauſe de ſa maladie.) Ce voyage le guérit, quoiqu'il fut fort court, car pour l'ordinaire, la traverſée n'eſt que de quelques heures. Dans quelques maladies de cette eſpece, la navigation ſemble être un remede ſûr, ſoit que la maladie ſoit idiopathique, ſoit qu'elle ſoit ſympathique & tire ſon origine de l'eſtomach, ou réſide ſouvent la cauſe de ces indiſpoſitions.

OBSERVATION XII.

Conſomption à la ſuite d'une pleuréſie.

Il y a quelques années qu'un jeune homme à la ſuite d'une violente pleuréſie dont il ne s'étoit tiré que très-difficilement & à force de ſaignée, ſe trouva attaqué de ſymptômes auſſi dangereux que la maladie qui les avoit devancés. Sa douleur au

côté continuoit, il avoit une toux fréquente, crachoit beaucoup, avoit des ſueurs profuſes & étoit dans un grand maraſme. Il y avoit un an ou plus qu'il portoit cette maladie. Pendant l'été les ſueurs & l'expectoration diminuerent, mais il reſta au Malade une toux ſéche & pénible; & ſa foibleſſe étoit ſi grande, ſa reſpiration ſi difficile, qu'il ne pouvoit ſoutenir l'exercice le plus doux, même celui de la promenade, ſans ſe repoſer ſouvent. Il entreprit un voyage de cinq ou ſix ſemaines, & ſe trouva beaucoup mieux au bout de quelques jours. La toux ceſſa, l'appétit augmenta & le Malade recouvra ſes forces & de l'embonpoint, de maniere que dans le retour, il mit ſouvent la main à l'œuvre avec les Matelots, pour ſon amuſement; la difficulté à reſpirer ſe paſſa auſſi.

A ſon retour il ſe trouva en bonne ſanté, & depuis il a continué de faire pendant trois ou quatre ans, un voyage ſur mer chaque année, & toujours avec un ſuccès manifeſte; de ſorte qu'il n'y a plus que dans la gelée ou lorſque le vent eſt à l'Eſt, qu'il eſt ſujet à avoir une petite toux & une reſpiration un peu gênée.

OBSERVATION XIII.

Rhumatiſme & maladie de Nerfs.

Je vais rapporter cette obſervation dans les propres termes du Monſieur qui eſt le ſujet, auſſi eſtimable par ſon mérite que par ſa véracité.

» Depuis deux ans j'ai été fort
» langoureux, & je penſe que cet
» état m'eſt venu d'un grand relâ-
» chement dans les nerfs, occaſion-
» né, à ce que je préſume, par le
» climat chaud dans lequel j'ai vécu

» plusieurs étés, & par différens ac-
» cès de fievre qui n'ont guères
» manqué de m'attaquer trois ou
» quatre fois par an, & qui ont
» sans doute corrompu toute la masse
» de mon sang. Je ressentois des
» douleurs aiguës dans le dos, les
» cuisses, les bras, les épaules, de
» sorte qu'à peine pouvois-je re-
» muer le corps ou me tenir droit;
» j'étois souvent obligé de quitter
» le lit deux ou trois fois la nuit.
» Ces indispositions me firent per-
» dre l'appétit, l'embonpoint & les
» forces: j'étois toujours fatigué &
» je n'avois point de cœur à l'ou-
» vrage. J'ai pris pour cette maladie
» compliquée, une grande quantité
» de drogues; j'ai fait usage des
» bains chauds, des ventouses seches,
» mais sans aucun succès. Comme
» j'étois prêt à faire une expédi-

» tion dans l'Inde Occidentale, je
» fus ſaiſi d'une violente douleur au
» côté gauche de la poitrine, pour
» laquelle je fus ſaigné, & on me
» fit faire uſage de beaucoup de re-
» medes tant internes qu'externes.
» Comme aucun ne répondoit à l'in-
» tention, d'abord on appliqua une
» emplâtre véſicatoire ſur la partie,
» & puis une ſeconde ſans ſuccès. Je
» fus obligé de m'embarquer avant
» la guériſon totale du dernier vé-
» ſicatoire. Au bout de cinq jours
» d'embarquement, mon appétit
» devint meilleur. Au bout de dix
» ou douze jours, je me trouvai
» beaucoup plus fort, quoique je
» n'obſervaſſe aucun régime & que
» je ne priſſe aucun remede. Ma
» douleur de côté continuoit, mais
» elle n'étoit plus ſi violente. Je
» me portai mieux de jour en jour,

» & pendant mon voyage à S. Kitt,
» & pendant que je croisai devant
» les Isles Leewards; de sorte qu'à
» mon retour, j'étois devenu gras,
» d'une bonne complexion, & je ne
» ressentois plus ma douleur de poi-
» trine, sinon lorsque je faisois une
» forte inspiration. Après mon re-
» tour en Virginie, la douleur me
» reprit, & continua à augmenter
» jusqu'au tems où je m'embarquai
» de nouveau: pour lors elle se calma
» de maniere qu'au bout d'une quin-
» zaine, elle ne m'incommodoit
» presque plus. Peu de tems après
» être arrivé en Angleterre, elle est
» augmentée considérablement, &
» quoique j'aie reçu quelque soulage-
» ment, en suivant ce que m'ont
» conseillé quelques-uns des plus
» renommés de votre profession, je
» m'en ressens encore beaucoup.

» J'eſpere que la Mer me délivrera
» de tous ces maux ». Cette maladie a changé de place, & s'eſt terminée par un mal de tête nerveux avant le départ du Malade d'Angleterre. Cette maladie a demandé de fortes & de fréquentes ſaignées, & eſt augmentée conſidérablement en Mer par le mouvement du Vaiſſeau.

OBSERVATION XIV.

Conſomption.

Un Monſieur qui venoit de perdre ſa ſœur depuis peu d'une conſomption, étoit ſujet habituellement à une toux, qui augmentant de jour en jour & accompagnée d'une expectoration abondante de matiere épaiſſe, devint enfin fort incommode ſur-tout pendant la nuit, & le fit conſidérablement maigrir. Il fit un voyage ſur Mer de ſix ſemaines,

pendant lequel il ne toussa presque point. Mais à son débarquement ayant couché dans des draps humides, il s'enrhuma, & la toux devint aussi fâcheuse que ci-devant. Malgré cela il revint pendant l'hiver, gras, fort, bien portant, & cet état de santé continua pendant une année. Ensuite la toux augmenta, un crachement de matiere vraiment purulente, se mit de la partie; il eut de fortes & fréquentes hémorrhagies qui venoient de la poitrine, & malgré les meilleurs moyens que j'aie pu employer, le Malade mourut. Il est à présumer que la navigation a retardé considérablement en ce cas la consomption qui menaçoit, & qu'elle l'auroit même retardée beaucoup plus, ou peut-être guéri tout-à-fait le malade, sans cet accident qui fit revenir la toux, ou si le Ma-

lade avoit voulu retourner une seconde fois en Mer.

OBSERVATION XV.

Ulcere au Poumon.

Un Monſieur ayant reçu un coup de pied de ſon cheval dans la poitrine, fut attaqué d'un crachement de ſang qui eut des retours fréquens & qui fut ſuivi d'un crachement de matiere purulente & ſanieuſe, mêlée de morceaux membraneux, & le tout accompagné d'un ſentiment interne de peſanteur ſur la partie affectée. Il reſta pluſieurs années dans cet état de langueur, faiſant uſage de beaucoup de remedes qui lui étoient preſcrits par les Médecins les plus habiles. Cependant à peine avoit-il en un mois un court intervalle à ſa maladie. Après avoir craché des morceaux plus gros de mem-

branes, l'expectoration cessa pendant quelques semaines, ce qui lui fit espérer qu'il alloit enfin être délivré de sa maladie. Quoi qu'il en fut, j'insistai sur un voyage en Mer, alléguant pour argument que c'étoit-là le tems le plus propre à le faire, & qu'il falloit par ce moyen aider la nature à compléter la guérison & à lui rendre sa premiere santé. Il ne fut absent que quelques semaines, pendant lesquelles il fut dix-huit jours en Mer, & de retour il prit le lait à terre pendant une quinzaine de jours. Au bout de ce tems il revint méconnoissable. Il étoit considérablement engraissé, il avoit un air mâle & étoit en état de faire à pied plusieurs milles, lui qui auparavant avoit toutes les peines du monde à marcher doucement pour faire ses affaires. Depuis ce tems, &

il y a quelques années de cela, il ne s'eſt plaint de rien. La navigation dans ce cas-ci a-t-elle opéré la cure, ou n'a-t-elle fait que la compléter? Il eſt vrai qu'il faut avouer qu'elle fut miſe en uſage dans une circonſtance heureuſe. Un voyage par terre auroît-il eu des effets ſi remarquables, dans un ſi court eſpace de tems, ou même dans un eſpace de tems plus conſidérable, quand bien même on n'auroit eu en vue, après une ſi longue maladie, que de ſubvenir à l'état langoureux où ſe trouvoit le malade? Un voyage par terre auroit-il encore été auſſi ſûr, & ſoutenu auſſi facilement, dans la circonſtance préſente, & l'état vicié où ſe trouvoient les poumons & dans un degré de foibleſſe auſſi conſidérable?

Observation XVI.

Convalescence douteuse & mal assurée.

Une personne de distinction pour une maladie compliquée & qui paroissoit désespérée, se mit à faire une longue suite de remedes auxquels tout autre moins résolu ou d'une constitution moins forte, auroit succombé. Avant que la maladie eut été à moitié guérie, il fut attaqué d'une dissenterie épidémique, qui lui fit suspendre ses remedes, & donna lieu à la premiere maladie d'acquérir de nouvelles forces, ce qui l'obligea de continuer ses remedes pendant quelques mois de plus. Enfin la maladie ayant été domptée, excepté cependant ce qu'on espéroit qui céderoit au tems ou à d'autres moyens, le Malade passa plusieurs mois chez lui pour se rétablir; mais sa santé étoit

ſi lente à revenir, & l'émaciation étoit ſi conſtante, qu'on regarda le ſuccès comme douteux, & qu'on appréhenda l'hectiſie & la conſomption. Au fort de l'hiver, tout foible & décharné qu'il étoit, quoiqu'il eut en outre les jambes enflées, il s'embarqua ſur la Manche, & y voyagea l'eſpace de trois ſemaines par un tems conſtamment orageux. On relâcha, & il paſſa quelque tems à terre. La plûpart de ceux qui étoient à bord, furent malades pendant la tourmente; pour lui, dont on comptoit voir la mort avant la fin du voyage, il ſe portoit on ne peut mieux. Il but & mangea de grand appétit tout le long du voyage. Quelques gales enracinées qui juſques-là n'avoient pu encore être ſubjuguées, ſe deſſecherent & les parties ſe guérirent. Cependant il gagna Lisbonne,

ce qui allongea ſon voyage de ſept jours, & il ſe trouva tout-à-fait guéri. Depuis ce tems il a joui d'une ſanté parfaite & confirmée.

OBSERVATION XVII.

Crachement de ſang.

Un Jeune homme grand & fort fluet, ayant une peau extrêmement fine, des cheveux mous, fut attaqué d'un crachement de ſang, qui reparut pluſieurs fois & avec force. Après lui avoir fait faire uſage de quelques remedes, je lui conſeillai d'aller en Mer. Le voyage étoit de dix jours environ. A ſon retour, il fut quelques ſemaines ſur Mer à cauſe des temps orageux. On étoit alors dans l'hiver, & il montoit un petit Vaiſſeau fort chargé, qui fut obligé d'échouer. Il paſſa à la ſuite de cela,

quatre mois dans une Place maritime basse, humide & sujette aux brouillards. Ni le danger, ni la fatigue auxquels il avoit été exposé, ni la place mal-saine où il avoit été obligé de passer quelques mois, ne dérangerent sa santé en aucune maniere. Il devint gras & fort, & depuis plusieurs années, se porte très-bien à tous égards. Quant à cette maladie, je lui avois conseillé un voyage sur Mer, comme le moyen le plus court & le plus efficace qu'on pût employer dans les circonstances fâcheuses où il se trouvoit, non-seulement pour empêcher les rechûtes, mais aussi pour prévenir la consomption dont il étoit menacé, & qui environ au même âge où il se trouvoit, avoit été fatale à deux de ses parens; savoir, à un frere & à une sœur quelques années auparavant.

OBSERVATION XVIII.

Douleurs de Nerfs, Langueur & Fievre vaporeuse.

Une jeune femme fut attaquée pendant l'hyver & le printems, de douleurs à l'estomach & au ventre, sur-tout au côté droit : elle perdit l'appétit, les forces, & la violence de la douleur la faisoit tomber dans une langueur excessive. Elle fit usage de beaucoup de remédes, mais qui ne lui firent aucun bien. Comme sa maladie & sa foiblesse augmentoient, & que les autres remédes ne faisoient pas entrevoir de grandes espérances, je lui conseillai fortement un voyage en Mer. On verra quels effets il eut, par l'extrait d'une Lettre d'un Ecclésiastique très-respectable, qui est son parent.

» Ma niéce, après avoir beaucoup
» langui & souffert cruellement, s'est
» enfin résolue à suivre votre conseil.
» Quoiqu'elle fût si malade & si
» foible, que ce ne fut qu'avec beau-
» coup de peine qu'on put la faire
» monter dans le Vaisseau, & que
» quelque tems après avoir été em-
» barquée, elle fut si malade, qu'on
» en craignit les conséquences; néan-
» moins, peu à peu elle s'est réta-
» blie. Elle a eu à son retour une
» seconde fois le mal de Mer, &
» elle paroit actuellement si fort
» changée en mieux, qu'on ne l'au-
» roit jamais imaginé ». Elle fut
cinq heures à aller & seize à revenir.
Ce court voyage lui donna de telles
forces & un tel soulagement, qu'elle
fut en état de prendre l'exercice du
cheval, sur lequel, aussi bien que
sur le changement d'air & la diffi-

pation, on fondoit des eſpérances de guériſon, parce que la Malade avoit une grande averſion pour la navigation. L'été & l'automne s'étant paſſés, elle ſe trouvoit toujours dans un état incertain. Je lui perſuadai de faire encore le même voyage, & elle fut bientôt après tout-à-fait rétablie.

Pluſieurs autres perſonnes attaquées de langueur, de douleur à l'eſtomach, aux hypocondres, de flatulence, ou perte d'appétit, de vomiſſement ou autres ſymptômes vaporeux, m'ont aſſuré qu'après le mal de mer paſſé, elles avoient ſenti un ſoulagement dans tous leurs maux & un bien-aiſe qu'elles n'avoient jamais reſſenti auparavant, tels remédes qu'elles euſſent faits, & qu'enſuite la maladie avoit pris un caractere ſenſible de mieux.

OBSERVATION XIX.

Consomption.

Un jeune homme, étudiant en Droit, fut attaqué d'une violente toux séche, qui fut suivie de sueurs nocturnes & colliquatives, d'amaigrissement, de perte de forces & de l'appétit. Il embrassa avec plaisir la premiere proposition que je lui fis, d'aller en Mer, sur le succès qu'un pareil voyage avoit eu en la personne d'un de ses amis qui étoit soupçonné d'être attaqué de consomption. Le Vaisseau fut retenu six semaines plus long-tems qu'il ne comptoit. Ses jambes enflerent & le dévoiement se mit de la partie. Les deux premiers jours qu'il fut en Mer, il vomit beaucoup de bile & de phlegmes. Les sueurs, le dévoiement & l'enflure des jambes se dis-

ſiperent, & il mangeoit un peu. Il commença alors à cracher abondamment & à dépérir journellement, quoique ſes forces & ſon appétit ſubſiſtaſſent. Il mourut à terre à la ſuite du voyage. S'il eût été entrepris dès la premiere propoſition que je lui en fis, & que les abcès ſe fuſſent ouverts, avant que la colliquation eût fait des progrès ſi rapides, ou peut juger par le ſoulagement qu'il reçut de la navigation dans le triſte état où il étoit, qu'il y avoit tout lieu d'en attendre au moins le retard de la conſomption, & peut-être même quelque plus heureux ſuccès.

OBSERVATION XX.

Aſthme.

Un Eccléſiaſtique, d'un tempéra-

ment très phlegmatique, hors d'état de faire tout autre exercice, fit deux voyages en Mer. Ces voyages lui donnerent plutôt une meilleure ſanté, qu'ils ne diminuerent l'aſthme, ce qu'on ne pouvoit même guères attendre dans une maladie auſſi conſidérable qu'étoit certainement la ſienne ; d'ailleurs les voyages furent fort courts, & il n'eut point le mal de Mer.

OBSERVATION XXI.

Conſomption.

Un Monſieur attaqué d'ulcéres au poumon, entreprit un voyage en Mer. La crainte & le mal de Mer lui firent perdre courage, de maniere qu'il ne reſta en Mer que onze jours : & même encore pendant ce court eſpace de tems, il ſe fit remet-

tre quelques jours à terre. Il fit enſuite de longs voyages, prit les eaux de Briſtol ſur le lieu, fit uſage chez lui des remédes les plus renommés, revint dans ſon pays natal, & mourut au bout de trois ou quatre mois de langueur.

OBSERVATION XXII.

Paralyſie.

Un Monſieur attaqué d'une paralyſie univerſelle dans un dégré aſſez fort, employa envain différentes méthodes & pluſieurs remédes. Je lui conſeillai enfin de faire un voyage ſur Mer, de boire de l'eau de Mer, de s'y baigner, & lorſqu'il ſeroit arrivé en Amérique, de prendre des bouillons faits avec le ſerpent à ſonnettes. Cette maladie en pluſieurs années étoit venue inſenſiblement;

il ne pouvoit marcher qu'avec beaucoup de peine, & ſa vue étoit fort affectée. Il fut attaqué d'une fiévre, & on penſoit qu'elle lui pourroit être avantageuſe; mais comme c'étoit une eſpéce de fiévre nerveuſe, elle ne ſervit qu'à l'énerver encore plus, du moins pendant un certain tems. Après avoir paſſé à la campagne un tems conſidérable, il revint à peu près dans le même état. Je n'ai jamais vu la cure de cette maladie dans de pareilles circonſtances.

Voilà à peu près tous les cas où j'ai preſcrit des voyages ſur Mer pour la cure de différentes maladies, excepté un ou deux autres dont on ne peut tirer aucune conſéquence, parce qu'il en eſt réſulté plus de mal que de bien. J'ai entendu raconter d'autres obſervations de l'efficacité de la navigation dans des maladies

d'une mauvaiſe eſpéce, auxquelles j'ai foi, mais dont je ne puis me rappeller aſſez les circonſtances & les détails, pour les rapporter; c'eſt pourquoi je ne fais que les mentionner. Je ſuis ſûr que ſi l'on faiſoit attention, on trouveroit que tous les jours elle opére les plus grandes cures ſans qu'on y prenne garde, & ſans qu'on imagine même que c'eſt elle qui les opére. Les obſervations précédentes me donnent lieu de faire en peu de mots les remarques ſuivantes.

Toutes les obſervations précédentes, ſi l'on en excepte les quatre dernieres, montrent évidemment les bons effets de la navigation.

Ces bons effets ne peuvent être attribués qu'à la navigation, puiſque les Malades, pendant qu'ils étoient en Mer, ne faiſoient pas d'autres remédes.

On ne peut pas dire qu'ils dépendent entiérement de l'exercice, puisque plusieurs de ces Malades n'ont point du tout eu, ou ont eu très-peu le mal de Mer : il est difficile à concevoir que la seule gestation soit capable de résoudre des tumeurs, de prévenir des crachemens de sang, de déterger les parties qui fournissoient du pus : il est aussi peu vraisemblable que ces effets soient la suite de l'action augmentée de l'air seulement en tems qu'air.

C'est principalement dans le cas de consomption que j'ai recommandé la navigation; elle y semble même propre : & comme on n'a pas encore trouvé de remédes contre cette maladie, ces observations doivent encourager à faire des expériences sur ses effets en ce cas si fréquent & si fatal en Angleterre.

Non-ſeulement elle eſt en général propre à guérir la conſomption, mais encore, ce qu'on ne peut dire des autres remédes, la navigation & l'air de la Mer ſemblent particuliérement convenir aux différentes eſpéces, & aux différens dégrés de conſomption, pourvû qu'elle ſoit encore curable : c'eſt-à-dire, ils conviennent, & dans le cas de ſimples obſtructions, de ſimples tubercules cruds, & dans le cas de purulence ou d'ulcération, de telles cauſes qu'ils procédent.

Ils paroiſſent également convenir aux circonſtances dont cette maladie eſt accompagnée, & dans leſquelles d'autres exercices ſont dangereux, comme dans la fiévre, l'inflammation, le crachement de ſang.

Au moyen de la navigation, ſi on ne peut pas terminer tout-à-fait la

cure, du moins on procure une diminution manifeste des symptômes, ou une suspension de la maladie, ce qui est un point d'une grande importance, d'autant plus que cela donne le moyen de faire faire au Malade une suite réguliere de remedes propres à le guérir tout-à-fait.

De ce qu'il est arrivé que quelques Pulmoniques sont morts de cette maladie après avoir été en mer, on ne peut néanmoins en rien conclure en défaveur de la méthode que je propose. Lorsque les poumons ont été affectés à un certain dégré, ils demeurent même après foibles, obstrués en partie, & gênés dans leurs fonctions pendant long-tems : & ainsi ils sont plus sujets qu'auparavant à être affectés de nouveau, à moins que par un régime propre, & par une administration convenable des

remédes, les parties puiſſent à la longue ſe fortifier, les calloſités ſe réduire, & les vaiſſeaux devenir ſouples & perméables.

Souvent le tems que les Malades ont été en Mer n'a pas été ſuffiſant, la maladie étant ſi forte, pour compléter la cure & rendre le ſuccès certain : mais il eſt vraiſemblable, autant qu'on en peut juger, qu'ils auroient été guéris radicalement, s'ils avoient eu de la perſévérance.



CHAPITRE IV.

De la maniere dont opére la navigation.

ON m'a ſouvent demandé ce qui rendoit la navigation un remède ſi excellent, quels étoient ſes effets, & quelle étoit la cauſe de ſes effets. Les perſonnes curieuſes trouveront dans la diſcuſſion de ces matieres, au moins de quoi les amuſer.

Le premier effet de la navigation eſt le mal de mer, qui eſt la ſuite preſqu'inévitable d'un nouvel embarquement, & qui nettoye les premieres voies des mauvaiſes humeurs, qui, retenues, pourroient vicier le chyle & être comme un foyer continuel, d'où dérivent les impuretés du ſang & un dérange-

ment dans les fonctions, jusqu'à ce qu'il soit dompté par quelque moyen que ce soit. En cela le mal de mer correspond, on ne peut mieux, avec l'usage ordinaire où l'on est de nettoyer les premieres voies avant d'administrer une suite réguliere de remédes, ce qu'on appelle communément *præmittenda generalia.*

Mais cette opération n'est pas le seul bien que procure le mal de mer. Le vomissement, en attirant dans les parties une plus grande quantité de sang & d'esprit, les échauffe & les fortifie (6) : de plus, les nausées

---

(6) Il y a une infinité de maladies aiguës & chroniques, dont le seul vomissement opere la cure, bien entendu que toujours dans les premieres & quelquefois dans les secondes, on aura fait précéder les saignées. J'ai toujours remarqué que

continuelles & durables, en donnant une contractilité permanente à la fi-

---

dans les maladies aiguës, jamais le Malade n'étoit mieux, que le jour où il avoit pris une suffisante quantité d'émétique pour le faire vomir, quoique la plûpart du temps il n'eût rejetté par ce moyen que l'eau qu'il avoit pu boire. Le jour que l'on a administré ce médicament, la fievre se relâche ordinairement, la peau qui jusqu'alors avoit été seche & brûlante, devient fraîche & moite, le redoublement du soir, lorsqu'on a lieu d'en attendre un, est beaucoup moins violent, & il est rare que la nuit suivante les Malades soient agités. Enfin ce calme & ce bien être des Malades, m'ont toujours fait regretter de ne pas avoir en main un remede qui fut de nature à exciter les envies de vomir sans interruption plusieurs jours de suite, sans qu'il en résultât d'autres accidens à craindre. Je ne doute même pas si on venoit à trouver un pareil remede, qu'il ne pût suffire lui tout seul,

bre, rétablit le ton de l'estomach & des intestins, qui par une foiblesse

---

avec la saignée & l'eau, pour guérir presque toutes les maladies aiguës, inflammatoires ou autres.

Ces bons effets du vomissement ne sont certainement la suite que du mouvement même spasmodique de l'estomach & des parties adjacentes. L'excrétion qu'il procure entre rarement pour quelque chose dans le succès, puisque communément les Malades ne rejettent précisément que l'eau qu'ils ont bu. Les efforts seuls & l'espece de convulsion des parties musculeuses qui sont alors en action, operent tout le bien-être du Malade. Qu'on ne dise pas que ce sont les dejections par bas qui en sont la cause. Un purgatif ordinaire produiroit-il les mêmes symptômes?

N'y auroit-il pas lieu de conjecturer que dans les cas d'inflammation, le mouvement circulatoire du sang étant augmenté par ces secousses répétées, le sang se trouve alors violemment poussé dans les vaisseaux

naturelle, ou autre vice, étoient incapables de faire leurs fonctions, d'où s'en suivoit une mauvaise digestion, & les autres mauvais effets qu'elle peut produire dans toutes les concoctions. Ainsi, par conséquent, ce doit être un reméde sûr dans plusieurs maladies qui ont leur siége dans les premieres voies, ou qui dépendent de leur état vicié. Il est évident que la navigation renforcit

---

engorgés, & surmonte à la fin les obstacles qui s'opposoient à son cours? Ces mouvemens multipliés & comme convulsifs de presque tous les muscles de la machine, ne contribuent-ils pas aussi à broyer le sang, & à en unir les parties, de maniere qu'il devienne plus homogêne & plus fluide? Ou enfin le Malade n'est-il mieux le jour qu'on l'a fait vomir, que parce que, comme il arrive souvent, un spasme détruit l'autre?

l'estomach & les intestins, par la constipation qu'elle cause, & le grand appétit qu'elle donne presque toujours aussi-tôt qu'on est embarqué, quelquefois dans le tems qu'il étoit tout-à-fait perdu, & que d'autres moyens ne pouvoient le rétablir.

En dernier lieu, le vomissement par les secousses répétées qu'il donne, & l'évacuation qu'il procure, fait une puissante révulsion, & résout la matiere pâteuse qui causoit les maladies, de sorte que de cette maniere il devient un désobstruent. L'expérience journaliere prouve que de certaines tumeurs, & des inflammations locales, qui menaçoient un apostume dangereux, aussi bien que des douleurs fixes & obstinées, ont cédé au vomissement. On fait encore par expérience, qu'il rend plus traitables des ulceres rébelles, qu'il

arrête ou prévient de certaines hémorragies, qu'il guérit quelquefois, fort promptement, des hydropisies & la manie. Il n'y a peut-être pas de vomissement qui soit plus violent que celui que produit le mal de mer. Aussi la commotion qu'il excite a-t-elle été comparée aux effets de l'hellébore, & le vomissement que l'on souffre en mer, a-t-il été reconnu pour propre à guérir certaines maladies de la tête, de la poitrine, des yeux, & celles pour lesquelles on ordonnoit aux Malades de l'hellébore (7).

---

(7) Commotio denique quæ in navigatione excitatur, vim habet elleboro levi & albo persimilem. Oribas. *Medicin. Collect.* Lib. vj. cap. 23. ——— Quin & vomitiones ipsæ in stabili volutatione commotæ, plurimis morbis capitis, oculorum, pec-

La navigation a encore été compt-ée au nombre des choſes qui pouvoient contribuer à la guériſon des maladies, en ce que l'air de mer ſemble être en poſſeſſion de qualités réellement altérantes, à cauſe des différentes particules ſalines, ou autres corpuſcules qu'il contient, & que les Vaiſſeaux inhalans du corps peuvent pomper en abondance. La vapeur que la mer exhale, n'eſt pas humide, ſelon Oribaſe; c'eſt-à-dire, elle n'eſt pas froide & relâchante

---

toris medentur; omnibuſque propter quæ elleborum bibitur. Plin. *Hiſt.* Lib. xxxj. cap. 6. ——— Illa autem quæ fit procelloſo in mari jactatio, robuſtiſſimum hominem non aſſuetum, vertigine, vomitu, anxietate intolerabili, ipſo animi deliquio, efficit; hinc caſu aliquando morbos inveteratos ſic ſanari novimus. Van Swieten. *Comment. in Boerrha. Aphor.* vol. 1. p. 34.

comme l'eau, mais ſéche & âcre, ou pour mieux dire, d'une nature active extrêmement pénétrante. C'eſt pour cette raiſon que les lieux maritimes ont été jugés propres aux Malades, lorſqu'il s'agiſſoit d'échauffer, de réſoudre, ou de déterger (8). L'air de Mer, dit Cœlius, eſt apéritif, à cauſe des particules ſalines qui y ſont ſuſpendues, & il nettoye le corps de ſes impuretés ; enfin il y produit de tels changemens, qu'il ſembleroit qu'il le renouvelle (9).

(8) Quæ autem in navibus (fit geſtatio) hoc magis habet quod in purgato aere, & in quo non humidi vapores, ſed ſicci & acres ſint, efficitur ; & ob eam cauſam eſt preſtantior. Oribas. *Medicin. collect.* Lib. VI. cap. 23. —— Loca vero maritima ubi detergendum, aut calefaciendum, aut aperiendum, conveniunt. *Id.* Lib. IX cap. 11.

(9) Etenim fluminales, vel portuoſæ,

Il y a dans l'air un certain principe néceſſaire à la vie, dont nous n'avons pas une notion déterminée, & qui n'y exiſte qu'autant qu'il jouit d'une circulation libre. L'inſalubrité de certains endroits qui ne ſont pas ſuffiſamment aërés, eſt peut-être la ſuite du défaut de ce principe, que l'on eſt obligé d'aller chercher à la campagne ou dans des endroits bien expoſés, pour conſerver ſa ſanté, ſur-tout lorſqu'on reſte habituellement dans de grandes Villes & dans

---

atque ſtagni navigationes incongruæ judicantur, quoniam humectantes caput infrigident exhalatione terrenâ : maritimæ verò latenter atque ſenſim corpus aperiunt, &, ſalſæ proprietatis cauſa, corpus adurunt; atque ejus habitum quadam mutatione reficiunt. Cœlius Aurelian. Lib. I. *Morb. Chron.* cap. I. ——— Eſt enim lacerantior, atque corporis apertionibus efficax, ob ſalſitatem, maritimus aër. *Id.* Lib. III. *Morb. Chron.* cap. 8.

des lieux bas & resserrés. Peut-être aussi ce principe vivifiant existe-t-il en Mer en plus grande abondance, puisque l'air y est plus pur, plus doux & plus agréable. A ces égards l'expérience a toujours prouvé combien il étoit excellent, & rien n'est si commun que d'entendre parler de la fraîcheur de l'air de Mer, terme qui porte avec lui l'idée de sa grande pureté & de sa grande salubrité. Aristote donne pour cause de sa grande salubrité, la température agréable dont il jouit, & la ventilation continuelle à laquelle il est sujet (10). On a compté au nombre des avantages de la navi-

(10) Cur qui in navibus degunt, quamvis in aqua, coloratiores tamen sunt, quam qui in paludibus? An loca commode aspirata coloris præbere hilaritatem possint? *Aristot. probl. sect.* 14. *Quest.* 1.

gation, la pureté de l'air que l'on respire en Mer (11).

L'exercice que l'on fait en Mer, est une des principales choses à être observée, quant à la maniere d'opérer de la navigation. La gestation en Mer est vive, forte & continuelle. Le corps est comme bercé & dans un balancement perpétuel, à cause du changement continuel du centre de gravité, ce qui fait que tous les solides sont en action & agissent sur les fluides avec une grande variété & beaucoup d'effet. Par cette différence du mouvement, tous les sucs sont mêlés plus efficacement; ils sont aussi comme broyés; ce qui produit un fluide beaucoup plus uniforme, un sang beaucoup mieux travaillé. Les poumons par leur mouvement non

(11) Oribas, ubi suprà.

interrompu, & l'agitation qu'ils communiquent au ſang, ſont les principaux organes de la ſanguification, qui, par conſéquent, doit être fort imparfaite dans pluſieurs maladies, mais principalement lorſque cet organe lui-même eſt affecté. Ici l'action variée & conſtante de tout le ſyſtême muſculaire, ne pourroit-il pas ſuppléer en quelque choſe à l'action affoiblie des poumons; & cet exercice ne contribue-t-il pas plus qu'aucun autre à la ſanguification, lorſque l'organe dont nous venons de parler, ne peut pas exercer librement cette fonction?

Ce qui ajoute encore beaucoup à l'exercice que l'on fait en Mer, c'eſt outre l'action de l'air qui eſt plus grande en général, c'eſt, dis-je, la maniere dont il agit particulierement. L'air en Mer, comme on l'a

dit plus haut, a un mouvement ondulatoire; il agit donc comme par voie de percuſſion. Or par ce moyen il a une efficacité beaucoup plus grande que lorſqu'il n'agit que par une preſſion conſtante & égale. C'eſt à cette preſſion inégale de l'air, à cette percuſſion alternative, qu'on doit attribuer le bien-aiſe où ſe trouvent les perſonnes hypocondriaques & vaporeuſes lorſque le tems eſt orageux, quoiqu'il pleuve ou qu'il tonne; ils reſſentent au contraire un mal-aiſe lorſque l'air eſt calme & tranquille, quoiqu'il ne tombe point de pluie, comme dans le printems ou l'été, ſaiſons où ils ſont toujours plus malades. Dans ces tems là l'action de l'air eſt foible, les ſolides ſont plus relâchés; & les humeurs, par conſéquent, ſont diſpoſées à ſe mouvoir plus lentement.

On doit auſſi conſidérer que quant à la cure des maladies, la vie que l'on méne en Mer eſt plus ſuſceptible d'affecter l'eſprit & néceſſairement le corps puiſqu'il y a la plus grande ſympathie entre les deux. Sur Mer il régne un aſſemblage de paſſions qui eſt ſingulier, & toujours à l'extrême. Les Marins paſſent de l'eſpérance à la joie & de la joie au déſeſpoir le plus grand, ſelon qu'ils ſont en ſûreté, ou en danger. Des tranſitions ſi ſubites & ſi variées, ſont ſeules capables de guérir des maladies invétérées & incurables par d'autres moyens (12).

(12) Verum geſtatio per pelagus vehementiſſima eſt, & mutationes plurimas & maximas facit. Nimirum cum anima mixtos affectus habeat ex triſtitia & ſpe; timore ac periculo; modo gaudentibus & lætis, modo in agone exiſtentibus navigantibus.

Il y a certainement en Mer plusieurs causes capables de produire de grands changemens dans la machine animale, & de l'affecter bien différemment : c'est pour cela aussi que nous avons attribué à la navigation tant de vertu. Mais il y a une maladie à laquelle la navigation est si propre à ce que je pense par la maniere dont elle opere, & ce sujet est de si grande importance, que je crois qu'on voudra bien me permettre de m'expliquer un peu plus au long. Cette maladie est la pulmonie, l'hectisie, la consomption.

La consomption est une affection locale & externe, ou exposée à l'air.

Omnia hæc composita sufficientem vim habent omnem veterem morbum exigendi, & è corpore excludendi. Ætius *Medicin. contract. tetrab. prim.* Serm. 3. cap. 6.

Il eſt aiſé de concevoir comment l'exercice, & le changement d'air & de climat peuvent procurer un ſoulagement ſi ſenſible; mais il y en a peu qui aient conſidéré la vapeur qui s'exhale de la Mer, comme convenable aux poumons. Quand je parle ainſi, je préſume qu'on eſt convaincu que pour güérir le vice de la partie attaquée, principalement dans la conſomption, il faut appliquer directement un remede ſur la partie. Guérir l'ulcére des poumons, c'eſt guérir la maladie, ce qui, je crois, ne peut ſe faire au moyen de remédes qui ne les affectent que de loin & très-peu, ou ſeulement par la médiation du ſang qui paſſe aux environs.

Différens Auteurs ont inſiſté ſur la néceſſité & le ſuccès de la fumigation dans le cas d'ulcéres aux pou-

mons; on a proposé différentes formes de remédes en fumées ou en vapeurs. On a aussi imaginé des instrumens propres pour les conduire jusqu'au poumon. On a encore recommandé de faire tenir au Malade, dans sa bouche, des substances antiseptiques & desséchantes, afin que l'air & la salive pussent se charger abondamment des émanations de ces substances: & cette méthode n'est point à mépriser.

En guise de ces applications artificielles, quoiqu'elles fussent même dès-lors en usage, les anciens ont cherché à trouver un air chargé naturellement de médicamens propres à cette maladie & dans lequel ceux qui en seroient attaqués pussent vivre. C'est dans cette vue qu'ils envoyoient ceux qui avoient les poumons ulcérés en Libye ou autres lieux, où ces Ma-

lades ont vécu très-bien plusieurs années en respirant dans les forêts un air chargé de particules de résine. Galien envoyoit ces malades à Stabie dont la situation sur le rivage entre Naples & *Surrentum*, paroît avoir été avantageuse à ces sortes de maladies. Elevée suffisamment, défendue des vents du Nord & de l'Est, & inclinée du côté du Sud; cette place étoit exposée aux influences salubres de la Mer. D'un autre côté le Vésuve jettant continuellement feu & flammes, l'air d'alentour étoit toujours chargé d'exhalaisons sulphureuses. La chaleur interne de la montagne, qui s'étendoit jusqu'à Stabie, causoit sans doute une pareille exhalaison de corpuscules semblables.

La grande ressource chez nous dans la consomption est d'aller ha-

biter un climat plus chaud, & respirer un air plus léger & plus pur: & la bonté de l'air des endroits où nous envoyons ces Malades dans des climats plus méridionaux, dépend de la douceur de ces climats, de la constance du tems, & de la régularité des saisons: & comparé à l'air des endroits plus septentrionaux, qui est froid & humide, & où le tems est toujours changeant, l'air des pays méridionaux est certainement préférable & fait moins de mal. Ne pourroit-on pas néanmoins faire une question: sçavoir, si selon le préjugé, un air plus délié est toujours le meilleur dans ces occasions? L'expérience prouve le contraire. Dans un air pur, serain & sec, j'ai fort souvent remarqué que ces Malades se portoient plus mal, & qu'ils sont beaucoup mieux dans des en-

droits où l'air & les saisons sont en apparence moins favorables, & où l'air est humide & tempéré, selon que le remarque aussi Frederic Hoffman, qui fait la même observation. Or l'air sur Mer est précisément de ce caractère (13).

(13) Le poumon est un viscere continuellement en mouvement, & dont la souplesse est toujours entretenue par une lymphe pituiteuse qui y circule, ou par une mucosité aqueuse qui l'enduit & qui s'y filtre. Il paroît donc que l'air humide est très-ami des poumons, & qu'il est nécessaire, pour les empêcher de s'enflammer, & de perdre par-là de leur mouvement, ce qui arrive dans le cas de fiévre, de chaleur, & de sécheresse de l'air. Mais il a encore une autre qualité particuliere, qui est d'être plus propre que l'air sec, à tempérer, rafraîchir & ventiler le sang qui est dans les poumons. Rien n'est plus agréable dans les grandes chaleurs, qu'une petite pluie,

Si, comme on l'a déja avancé, l'air de Mer eſt réellement plus peſant ou plus élaſtique, il doit beaucoup mieux répondre aux fonctions méchaniques de l'air dans la reſpiration ; il doit donc dilater plus librement les poumons lorſqu'ils ſont foibles, flaccides ou preſque calleux ;

---

qui réveille les eſprits, & rend la reſpiration plus libre. Dans les climats chauds, lorſque la chaleur eſt étouffante, on a coutume de s'aſſeoir à l'ombre d'un grand drap, qu'on a ſoin de tenir toujours humide, ce qui procure le ſoulagement le plus agréable. Cela démontre pleinement l'effet de l'humidité. L'obſervation confirme de plus que la biſe de Mer, quoique fraîche, produit toujours une légere ſueur on une tranſpiration plus libre, & rend le corps plus à ſon aiſe, ce que ne fait jamais le vent brûlant qui vient de terre, & qui au contraire diſpoſe le ſang à devenir putride & aduſte.

il doit conſéquemment faciliter la circulation du ſang à travers les poumons ; il doit exercer une douce compreſſion ſur les vaiſſeaux ſanguins qui, à cauſe de leur délicateſſe ſont ſi ſujets à ſe rompre, ſurtout dans un air privé de ſon élaſticité. Sur le ſommet des hautes montagnes où l'air eſt fort léger, on reſpire avec difficulté, on eſt ſujet à avoir des inflammations aux yeux, & quelquefois on crache le ſang. Je me reſſouviens, que dans un tems où la chaleur vint ſubitement & étoit brûlante, pluſieurs perſonnes, en une nuit, cracherent le ſang. La neuviéme obſervation rapportée ci-devant nous fournit un exemple pareil. C'eſt peut-être pour cette raiſon que les pulmoniques ſont plus à leur aiſe dans l'air épais & groſſier des grandes Villes, parce qu'étant plein de

corpuſcules groſſiers, il n'eſt pas ſi propre à ſe raréfier, & que d'ailleurs il ne peut faire mal par une trop grande legereté, à ceux qui ont la texture des poumons délicate. Celſe recommande comme une condition néceſſaire, de choiſir un air plus doux que celui dans lequel vivent les Malades. C'eſt pourquoi on les envoyoit en Egypte (14), où l'air, ſelon le rapport de Proſper Alpin, eſt fort groſſier, ſur-tout dans les places maritimes, où il pleut fort ſouvent. Il eſt vrai qu'il paroît que d'abord les Anciens envoyoient ces ſortes de Malades préférablement ſur les côtes de la Mer & ſous un air

(14) Opus eſt cœli mutatione, ſic ut denſius quam id eſt ex quo diſcedit æger petatur. Ideoque aptiſſimè Alexandriam ex Italia itur. Celſ. Lib. III. cap. 22. *De phtiſi.*

plus peſant, ce qui ne s'accorde pas tout-à-fait avec les notions & la pratique des modernes.

Mais ce qu'ils ne perdoient point de vue, est qu'il n'y a point d'autre air qui puiſſe avoir l'avantage d'être en tout tems rempli de particules ſi convenables, dans un ſens ſtrict, aux différens états morbifiques où ſe trouve le poumon dans la conſomption. L'air de la Mer eſt vraiment pectoral, il contient tous les médicamens propres à la maladie, & il s'applique directement ſur les poumons dans l'inſpiration : peut-être même ces effets ne ſont-ils pas inférieurs à ceux des baumes les plus renommés. Parmi le nombre exorbitant de remedes internes appellés pectoraux, qu'il y en a peu qui méritent avec juſtice ce nom! Leur effet eſt partial & précaire. Ils ne ſont amenés dans la partie, que par

le long tour de la circulation, & ils affectent indifféremment tout le corps, souvent sont-ils autant diurétiques & spléniques : plus généralement ils sont adoucissans & antiscorbutiques. Mais la chaleur douce, la nature balsamique & l'humidité saline de l'air de la Mer, en font un remede propre à remplir toutes les indications qu'il est possible d'imaginer dans cette maladie.

Peut-être bien chacun ne voudra-t-il pas sur le champ reconnoître combien cette conjecture est raisonnable & vaisemblable. Cependant, imaginant que d'être souvent sur l'eau, devoit rafraîchir un poumon foible & brûlant, & reprimer la fiévre; que dans les vapeurs qui s'exhalent de la Mer, il y avoit autre chose que de l'eau toute pure, ce qui leur donnoit quelqu'analogie

avec les vapeurs ou les fumigations qu'on fait inſpirer aux pulmoniques; comptant pour peu l'exercice qu'on prend à terre, je fis avec ſoin quelques eſſais pour voir de quel uſage pourroit être la navigation. Le ſuccès fut tel que je n'en avois jamais obſervé de pareil de la part de l'air ordinaire, & de l'exercice connu. J'ai encore été bien plus encouragé lorſque j'ai trouvé que les Anciens avoient eu les mêmes idées que moi, & qu'ils avoient recommandé généralement la navigation dans la phtiſie, & cela pour les mêmes raiſons.

Quant à l'uſage externe de l'eau de la Mer, on a remarqué, & cela eſt connu même du peuple, qu'elle eſt propre à diminuer les ulcéres, lorſqu'ils ſont déja détergés; qu'elle convient dans les tumeurs des gens de mer qui ſont difficiles à venir en

ſuppuration, dans le cas de calloſités ou de fiſtules, lorſque les ulceres ont été mal cicatriſées, qu'elle arrête & adoucit les ulceres rongeans (15). Dans la conſomption les poumons paſſent pour être à peu près dans cet état, & il eſt à préſumer que les vapeurs qui s'élevent de la Mer, doivent avoir en quelque maniere, les mêmes effets ſur les maladies que l'eau dont elles ſont émanées.

La Mer, pour nous ſervir d'une comparaiſon qu'on nous permettra, peut à cet égard être regardée comme une eſpéce ſinguliere de baume délayé dans beaucoup d'eau, & propre par ſa ténuité à donner ſes principales vertus par l'évaporation. En effet cet élément contient une abondance de différentes parties volatiles

---

(15) Hippocrat. Lib. *De liquidorum uſu.*

& véritablement balſamiques qu'il exhale continuellement au moyen des vents, du ſoleil & d'un feu ſouterrain, en vapeurs qui agiſſent conſtamment ſur les poumons de la maniere que le feroit un bain ou une fomentation. Quelques Médecins des anciens tems ont regardé cette vapeur comme d'une nature chaude, réſolutive & déterſive. Principalement Aretée, Ecrivain qui n'eſt inférieur à aucun, pour l'exactitude & le jugement, dit expreſſément, que dans la conſomption la vapeur ſaline de la mer eſt propre à deſſécher les ulceres (16) : & la pratique ſemble confirmer le ſentiment de cet habile Médecin.

(16) Cum ulceribus enim quiddam ſiccum marina ſalſugo communicat Areteus *De curatione morb. diut.* Lib. 1. cap. 8. *de Phtiſe.*

CHAPITRE V.

Du véritable uſage des Voyages ſur Mer.

Les Anciens ont été extrêmement minutieux, par rapport à toutes les circonſtances de la navigation ; ils ont diſtingué celle qui ſe faiſoit ſur la mer, d'avec celle qu'on pouvoit faire ſur les rivieres ; ils ont diſtingué les occaſions où il falloit naviger le long des côtes, ou en pleine mer, dans de grands ou dans de petits vaiſſeaux, dans de grands bateaux, à la rame ou à la voile, dans un vent violent, ou dans une biſe modérée. Ils ont auſſi fait différence entre la navigation dans un port, ou ſur un lac. A de certains Malades ils preſcrivoient de longs voyages ; à d'au-

tres, de courts. Ils ont pouſſé ſur ce point l'exactitude ſi loin, qu'Hérodote recommandoit de commencer un voyage de ſoixante ſtades, environ ſept milles, & peu à peu d'aller juſqu'au double. Je vais préſenter ce qne l'obſervation m'a appris ſur ce Chapitre, ou ce que je conjecture être dans le vrai ſur cet article.

Les Médecins ont toujours recommandé d'avoir recours aux remédes de bonne-heure. Mais la navigation eſt accompagnée de difficultés qui paroiſſent ſi conſidérables, de tant de haſards & d'incommodités, que la plûpart des Malades ne peuvent s'y ſoumettre qu'avec répugnance. On ne doit donc la conſeiller que dans des cas où elle eſt véritablement propre, & lorſque le dégré de la maladie le requiert abſolument. Il y a certaines maladies dans leſquelles

elle eſt en vérité ſi évidemment indiquée, que je n'héſite jamais de la conſeiller dès le commencement. Combien de perſonnes meurent tous les jours de conſomption, qui dans les commencements ne faiſoient aucun cas de leur maladie, & qui, dans la ſuite, ont été trop heureuſes d'employer toutes les méthodes ordinaires. Il eſt très-commun de les voir s'expatrier pour aller reſpirer un air étranger & plus pur, & celà, lorſqu'elles n'ont plus de poumons pour être en état d'en jouir. Lorſqu'une toux commence à être accompagnée d'une hectiſie pouſſée à un certain dégré de ſueurs & d'amaigriſſement, de perte d'appétit & d'inſomnie, le danger eſt trop apparent. On ne doit alors mépriſer aucun des remédes efficaces : il faut les eſſayer tous, ſoit ſeuls, ſoit unis

les uns aux autres. En effet, fort ſouvent ſi nous voulons procurer une cure radicale, ou ſi cela eſt poſſible, nous avons beſoin de tous les ſecours de l'art, qui encore la plûpart du tems ſont infructueux. Dans cette circonſtance, la navigation n'a encore jamais manqué juſqu'à préſent de répondre à mes intentions.

J'ai toujours trouvé que la navigation étoit bonne pour la ſanté, & ſuivie de ſuccès dans le beau comme dans le mauvais tems, dans l'hyver comme dans l'été, & ſous tels climats que ce fût. C'eſt pourquoi il ne paroit pas qu'il ſoit néceſſaire de faire une attention ſi ſcrupuleuſe à ces différences, lorſqu'on veut ordonner la navigation; & il ſemble que quant au tems où elle doit ſe faire, il faut ne conſulter que la néceſſité du cas.

Cependant il faut avouer qu'en certaines occaſions, il eſt néceſſaire d'avoir égard aux circonſtances. Ainſi dans le cas d'Aſthme, il faudra envoyer le Malade en Mer, lorſque les vapeurs qui s'en exhalent ſeront plus ou moins chargées de cette humidité ſaline dont nous avons parlé, ou lorſque le temps eſt clair & ſerain, ſelon la cauſe de l'Aſthme ou ſelon que l'expérience nous aura enſeigné ce qui nuit ou ce qui fait du bien au Malade. Dans le cas de Fluxions ou d'Hydropiſies, il faudra choiſir un climat chaud & ſec, parce qu'en augmentant la tranſpiration, l'humidité ſuperflue ſe diſſipe plus aiſément. Quelquefois on ſe trouvera bien d'un temps orageux, parce qu'alors l'exercice eſt plusviolent & que l'air a ſur le corps une action beaucoup plus forte. Ce temps paroît donc propre

aux maladies qui reconnoiſſent pour cauſe l'épaiſiſſement des fluides; il ſemble auſſi convenir dans le cas de Glandes obſtruées, & principalement dans la Phtiſie. Les Malades reſpirent alors un air rempli de corpuſcules ſalins, d'une humidité balſamique capable de rafraîchir, de déſobſtruer & de déterger les poumons. Pour recevoir encore plus de ſoulagement, les Malades doivent ſe tenir alors ſur le tillac autant que faire ſe peut, & s'expoſer à l'influence libre d'un air auſſi ſalutaire pour eux, & en même-temps à l'exercice puiſſant qu'on y éprouve. C'eſt ce que j'ai toujours recommandé à ceux que j'ai fait naviger, & c'eſt ce qu'ils ont auſſi exécuté de tout leur pouvoir.

J'ai encore quelque peine à conſeiller la navigation dans des ſaiſons

éfavorables, où le temps eſt extrêmement inconſtant & où l'atmoſhère paſſe rapidement du froid au haud. Il ſemble que dans ces ſaiſons 'air ſoit chargé de parties capables le produire des embarras, ou d'une umidité contraire à la ſanté. On loit faire attention à ces circonſances avec ſoin, & c'eſt ce qui doit déterminer à envoyer ceux qui ſont ſujets à des maladies qui ne peuvent s'accommoder de ces temps, dans un climat plus méridional; d'autant plus qu'ils ne craignent rien tant que les inclémences de l'air, & rien ne les rend plus malades que des changemens fréquens & ſubits du temps, auxquels nous ſommes ſi fort expoſés pendant un long hiver.

Les perſonnes délicates & ſujettes aux affections nerveuſes & ſpaſmodiques, doivent d'abord naviger

ſur des Mers plus calmes, dans des Ports ou des Bayes, & lorſque la ſaiſon eſt belle & douce, parce qu'ils ne peuvent ſouffrir la commotion à un certain degré ſans en reſſentir de fâcheux accidens.

Peut-être pourroit-on croire qu'il ſeroit neceſſaire avant de s'embarquer, de faire uſage de quelques remedes préparatoires, comme par exemple, de la Saignée ou de la Purgation, s'ils ſont indiqués. Il ne ſeroit pas mal auſſi d'employer en Mer des remedes propres à prévenir un vomiſſement exceſſif, & la conſtipation ou le dévoiement. Quelquefois il pourroit être à propos de prendre une ſuite de remedes déſobſtruans pour aider la cure. Mais juſqu'à préſent je me ſuis toujours fié ſur la navigation ſeule. S'il étoit néceſſaire que les Malades priſſent le Lait, les

personnes riches peuvent avoir à bord des Chevres ou des Vaches.

Il n'eſt pas abſolument néceſſaire de parler du temps que l'on doit paſſer en Mer, parce qu'il eſt à ſuppoſer qu'on veut ou qu'on doit y reſter juſqu'à ce que la maladie ſoit entiérement guérie, & que la ſanté ſoit tout-à-fait rétablie. Quelques Malades, comme on peut le voir par les obſervations précédentes, ſe rétabliſſent en quelques ſemaines ou en quelques mois. Quelquefois un mal de Mer de quelques heures a ſuffi. Il faudroit pour d'autres malades qu'ils reſtaſſent en Mer des années entieres, afin que la cure fût complette & qu'ils n'euſſent plus de rechûte à craindre. Ce n'eſt pas que je veuille dire qu'ils devroient reſter toujours en Mer; mais ils devroient de temps en temps faire un voyage, ce qu'ont fait quel-

ques-uns, encouragés par le ſuccès qu'ils en retiroient. Cette méthode, ſera, je crois, plus efficace, que de les envoyer aux Eaux, de leur faire prendre le Lait, ou de leur faire faire des voyages ſur terre, qui ſouvent ne ſont ſuivis d'aucun ſuccès. Au moins elle m'a réuſſi très-bien, dans des cas où tout ce que je viens de rapporter n'avoit ſervi en rien, & où on avoit mis en uſage de longues ſuites de remedes, à pure perte.

Si la foibleſſe du ſujet, l'incertitude de la cure, la crainte ou la répugnance du Malade portent le Médecin à ne point conſeiller la navigation, ou que la perſonne affectée s'obſtine à ne point s'y expoſer, le dernier expédient ſera pour lui de vivre dans quelque petite Iſle, ou ſur une Côte bien expoſée, où les vapeurs qui s'exhalent de la Mer

excédent celles qui ſortent de la terre, & où par conſéquent ces premieres prévalent. Là il pourra ſe promener ſur Mer tous les jours, pour obſerver quels effets aura la navigation, & il s'accoutumera peu à peu à un mouvement inuſité & à un voyage plus long.

De cette maniere, on peut donner à la navigation des degrés certains & adaptés à toute ſorte de cas & de circonſtances. Car en faiſant naviger le Malade dans de grands ou dans de petits vaiſſeaux, plus ou moins loin du rivage, dans des Mers plus ou moins calmes, on peut diminuer ou augmenter l'exercice qu'on lui ordonne. Il en eſt de même du mal de mer; par les mêmes moyens on peut n'exciter que de ſimples nauſées ou des vomiſſemens, & cela auſſi long-temps & auſſi peu de temps que le deman-

deront & la nature de la maladie & l'état du Malade. Il paroît que c'est dans cette vue que les anciens Médecins ont été si exacts dans les régles qu'ils ont statuées sur la navigation en ces cas de maladie. J'ordonne souvent à mes Malades de sortir dans un bateau une heure ou deux pendant la marée, & de répéter fréquemment ces promenades.

Comme la crainte de périr en mer est capable de décourager les Malades, j'ai toujours eu soin d'arranger les choses de maniere que s'ils ne peuvent supporter absolument la navigation, ou qu'il survienne quelque danger, on puisse avoir le tems de regagner la terre, avant qu'il arrive aucun accident.

Il y a quelques maladies qui sont particulieres à un certain période de

la vie, paſſé lequel tems, on court enſuite beaucoup moins de danger. Cela eſt principalement vrai quant à la conſomption. Peut-être ſeroit-ce une bonne précaution pour ceux qui tirent leur origine de parents à qui cette maladie a été funeſte, de vivre quelque tems en mer, pour prévenir en eux le même accident, lorſqu'ils ſont parvenus à cet âge fatal où on eſt plus ſujet à cette cataſtrophe. J'ai preſcrit une fois la navigation en pareils cas, & elle a eu tout le ſuccès que je pouvois en attendre.

Les Anciens faiſoient un uſage fréquent de remédes fournis par la mer, comme de la navigation, du ſel marin, de l'eau de mer. Ils employoient ces remédes ſous différentes formes, & dans des vues différentes. Ils preſcrivoient aux Malades de ſe baigner & de nager en mer, de ſe

rouler dans le ſable & d'y ſuer ; de vivre dans des Villes maritimes, & d'uſer d'alimens tirés du ſein de la mer. On ordonne aux Malades attaqués de conſomption, de paſſer d'un endroit ſec dans un endroit humide, & de paſſer d'un lieu humide dans un autre plus ſec. Je ne ſçaurois trop déterminer ſi un excès d'humidité ou de ſéchereſſe eſt capable de cauſer ou d'augmenter cette maladie, la température générale étant toujours la même, & y ayant peu de places dans le milieu des terres, qui ne ſoient auſſi expoſées à des froids fort durs. Peut-être que d'autres perſonnes ſentiront mieux de quelle importance il eſt pour nous de changer d'air dans cette vue : mais pour moi mon avis eſt que la ſimple ſéchereſſe, ou la ſimple humidité de l'air, qui affectent immédiatement

les poumons, ne ſuffit pas; & qu'il faut néceſſairement qu'il s'y joigne quelqu'autre choſe, pour rendre ces changemens d'habitations plus efficaces qu'on ne les obſerve journellement. Si on vouloit en tirer quelqu'avantage dans notre Iſle & dans ce climat-ci, il me ſemble qu'il faudroit que les Malades qui ne veulent point entreprendre un long voyage, choiſiſſent pour habitation, quelque rivage élevé & ſec: il faudroit qu'ils ſe promenaſſent ſouvent à cheval en côtoyant la mer, ſur-tout pendant la marée; qu'ils fuſſent ſouvent parmi les rochers, & que tous les jours ils navigeaſſent pour reſpirer, autant qu'il leur ſeroit poſſible, la vapeur qu'exhale la mer, afin que par ce moyen leurs poumons en fuſſent très-ſouvent humectés, &, pour ainſi dire, im-

prégnés (17). De cette ſorte je penſe qu'on communiqueroit à leurs poumons quelque choſe de plus qu'une ſimple humidité, quelque choſe enfin qui, peut-être, leur eſt néceſ-

(17) Inter innumeras mulieres, quæ victum quotidie eruendis ad conchis littora quæritant, vix unam invenies cujus putridi ſint dentes; contra autem firmæ ſunt plerumque gingivæ, pulmones ſani, tuſſique ſcorbutica liberi. Idque præcipuè ipſis inde contingit, quod aer ſalinis undique particulis, à maris ſuperficie effluentibus, vel potius ab undarum flictu eliſis abundat. Ruſſel *de uſu aquæ marinæ*, p. 76. J'ai fait la même obſervation ſur une côte ſéche & pleine de roches, dont les Habitans ſont ſouvent en mer, reſpirent toujours un air de mer, & ſe nourriſſent de poiſſons à coquilles. Chez eux la conſomption eſt fort rare: pendant que dans un canton ſitué dans les terres à quelques milles, & où le terrain eſt généralement ſec, cette maladie eſt fort fréquente.

ſaire, & qui convient à leur état vicié. Au moins, ce qu'on peut aſſurer, c'eſt qu'ils vivroient avec autant de ſûreté & de commodité dans un pareil air, qu'ils le font dans des endroits ſitués au milieu des terres; endroits dont ils font choix le plus ſouvent, & où j'ai toujours obſervé qu'ils meurent preſque tous. On remarque que l'air de la mer contribue beaucoup à cet état ſain des poumons, capable de les préſerver de tous ſymptômes tendans à la phthiſie (18).

(18) Ne ſeroit-il pas d'une bonne économie politique, lorſque nous avons guerre ſur terre & ſur mer, d'envoyer ſur les vaiſſeaux des Soldats fluets, délicats & d'une ſanté chancellante, qu'on tireroit des troupes de terre? L'expérience ſemble prouver que les gens qu'on a coutume d'enrôler pour le ſervice de mer, & qui ſont courts

Cependant on pourroit en même-tems faire uſage du lait, s'il paroiſſoit convenir au Malade. Telle étoit la principale pratique des Anciens dans cette maladie. Attentifs à toutes les indications qu'ils pouvoient tirer du tempérament du Malade & de la conſtitution des poumons, ils tâchoient d'en guérir les ulcéres

---

& trappus, ſont ceux dont la ſanté réſiſte le moins à cet élément, pendant que des hommes élancés, fluets, au teint blanc, à la peau fine, aux cheveux blonds s'y portent on ne peut mieux, & y acquierent une ſanté vigoureuſe; ces derniers périſſent ordinairement de bonne-heure des fatigues auxquelles eſt expoſé ſur terre le Fantaſſin, ou bien des excès du libertinage, dernier article auquel pourroit un peu remédier la navigation. Cette vue ne mérite-t-elle pas d'être approfondie, ſur-tout dans un tems où l'on ſemble ſi fort s'occuper des idées de population?

par des remédes internes & externes, & peut-être réussissoient-ils mieux qu'on ne fait actuellement. Ils faisoient grand cas du lait daus ces circonstances, & principalement de celui de Stabie, où la terre, soit par la qualité du sol ou par la bonté de son exposition, produisoit en abondance une infinité de plantes balsamiques. On envoyoit les phtisiques dans cet endroit, non-seulement à cause de l'excellence du lait qu'on y prenoit, mais aussi à cause des vapeurs & des exhalaisons, qui d'un côté s'élevoient de la mer, & de l'autre, du Vesuve (19).

(19) On pense que c'étoit en cet endroit qu'étoit situé le *Mons Lactarius* de Cassiodore. Cette place a été fort célébrée dans les anciens tems pour la salubrité de l'air & la grande abondance de lait qu'on y trouvoit, & qui y étoit excellent. Aussi dans les

Il faut connoître à fond les indications que présente une maladie

---

différens périodes de la maladie dont nous parlons, étoit-il fort fréquenté. La bonté du lait venoit sans doute de la nature des plantes qui y croissoient & qui y étoient balsamiques & restaurantes. On lit ce qui suit dans Cassiodore, à l'occasion d'un certain Davus qui y alloit pour y trouver les remédes contre la pthisie dont il étoit attaqué. Huic ferocissimæ passioni beneficium montis illius divina tribuerunt : ubi aeris salubritas cum pinguis arvi fœcunditate consentiens, herbas producit dulcissima qualitate conditas; quarum pastu vaccarum herba saginata lac tanta salubritate conficit, ut quibus medicorum tot consilia nesciunt prodesse, solus videatur potus ille præstare : reddens pristino ordine resolutam passionibus vim naturæ. Replet membra vacuata, vires effœtas instaurat, & fomento quodam reparabili ægris ita subvenit, quemadmodum somnus labore fatigatis. Cassiod. Lib. XI. *Variar*. Epist. 10. ——— On

quelconque, & y faire une attention ſcrupuleuſe, ou bien il y a toute

---

lit de même dans Baccius: Neapolitani Medici pro ultimo refugio ægros phtiſicos & qui ſanguinem expuunt, vel ejuſmodi thoracis ulcera, & alia vitia, patiuntur, ad Tabeas mittunt cum ſucceſſu adeo ſalubri, ut ſint qui totam in eis degant vitam. *De Thermis*, Lib. IV. On a des exemples récens de perſonnes qui y ont été en ce cas, avec les plus grands ſuccès.

On prend ſouvent chez nous le lait dans des circonſtances fort deſavantageuſes, ſoit par rapport à l'air que l'on reſpire en même-tems, & qui n'eſt point propre, ſoit parce qu'on va le prendre dans des endroits marécageux & montagneux, où l'humidité du terrain & des brouillards fréquens rendent l'atmoſphere froide & humide, même au cœur de l'été. Les lieux convenables, ſont ceux qui ſont oppoſés à ceux dont je viens de parler, & ſont ſitués ſur les côtes de la mer, comme étoit Stabie. On pourroit communiquer des ver-

apparence qu'on en manquera la cure. Lors donc que nous cherchons à guérir une consomption par des remédes qui ne peuvent agir qu'en général sur toute la machine, nous ne satisfaisons qu'à une seule indication, pendant que nous en laissons de côté une autre qui n'est peut être pas de moindre importance. Seroit-il possible de guérir un ulcére sordide accompagné de clapiers, par les remédes généraux, ou quelque pré-

---

tus médicinales au pâturage, en multipliant dans ces endroits toutes les plantes balsamiques, selon le plan donné par Galien dans cette vue. Je me suis étendu un peu plus particulierement ici, pour montrer les conditions que doit avoir l'endroit propre à ces maladies; & presque de tout tems la pratique, dans les consomptions, a toujours tourné ses vues du côté de l'usage convenable du lait, & du choix de l'air.

tendu ſpécifique, ſans le ſecours de la main, & ſans un panſement méthodique. Un ulcére eſt partout le même, & ſi en quelqu'occaſion on eſt obligé d'employer quelque reméde topique, il eſt abſolument néceſſaire d'employer le même reméde partout où ſera la même maladie. On employe tous les jours des remédes internes, les mieux indiqués, dans la vue de corriger, s'il eſt poſſible, le vice des fluides & des parties principalement affectées; mais il paroît que d'un autre côté on néglige en ce cas les remédes qui, par une application externe & immédiate, pourroient s'oppoſer à l'état morbifique des poumons, à leur foibleſſe, à leur éroſion, à leur obſtruction, ou enfin à leur inflammation. Ne ſeroit-ce pas du peu d'attention que l'on fait à une choſe ſi remar-

quable cependant, qu'on doit attribuer, en grande partie, le manque de succès que l'on a le plus souvent dans la consomption ?

Cependant, quelqu'avantageuses que puissent être les applications externes & bien ménagées dans la maladie en question, on ne peut disconvenir qu'elles ont aussi des désavantages auxquels il est même difficile de rémédier. Les poumons sont si délicats, qu'il seroit à craindre, par rapport aux qualités des substances qu'on pourroit employer, qu'elles ne fussent trop échauffantes, ou trop irritantes, ou peut-être trop relâchantes : & il est sûr même que celles qui ont le plus de vertu, sont dangereuses. De plus, il y a peu de Malades qui veuillent se soumettre à un usage constant de ces remédes, ce qui cependant seroit

néceſſaire, ou même qui puiſſent le ſupporter. C'eſt, je crois, la principale raiſon pour laquelle ces remédes ſont actuellement ſi peu uſités, & reſteront toujours dans le diſcrédit. La nature, autant que j'aî pû l'obſerver, a renfermé dans cette vapeur qui s'éléve des eaux de la mer, tout ce qu'on pouvoit attendre des remédes dont je viens de parler: tout le bien qu'ils pourroient produire ſe retrouve en cette vapeur. Les Malades peuvent ſe ſoumettre à ce remède ſans la moindre incommodité: ſon application n'eſt point hazardeuſe, & ne demande aucun appareil embarraſſant.



CHAPITRE VI.

Objections.

LA premiere objection, & celle qui se présente naturellement contre la navigation, est le danger que l'on court en mer. Cependant sur un nombre donné, on trouveroit peut-être qu'il en meurt beaucoup plus sur terre de maladies épidémiques, ou autres, & par accident, que sur mer, où l'air & l'exercice donnent beaucoup d'appétit, relâchent les esprits, rendent la santé beaucoup plus vigoureuse, & de cette façon sont un grand préservatif contre les maladies. Les Marins, dit Ramazzini, sont peu sujets aux maladies chroniques (20). La plus

(20) Navis non est locus ad alendos chronicos morbos. *De morbis artificum*, cap. x. Supplément.

grande partie de ceux qui vivent ſur mer, périſſent par indiſcrétion, peut-être par une intempérance habituelle, par un travail violent & ſouvent inutile, par un paſſage ſubit du chaud au froid ſans aucune précaution, toutes choſes qui ſont ſuivies des plus fatals effets; effets qu'on attribue au climat ou à la navigation. C'eſt la raiſon pour laquelle les maladies aiguës ſont ſi fréquentes parmi les Marins, & c'eſt auſſi pour cela qu'on voit peu de Marins vivre longtems. Cependant ceux qui ont aſſez d'empire ſur eux-mêmes pour ſe garantir de ces excès & de ces irrégularités dangereuſes, vivent longtems: & l'on penſe bien que les perſonnes qui s'embarquent pour leur ſanté, en ſont néceſſairement à l'abri.

On doit ajouter que la terreur qui

naît de l'appréhenſion du danger, eſt ſouvent un des principaux moyens de guériſon. Dans les Maladies on a ſoin de garantir ceux qui en ſont attaqués de toutes émotions quelconques : mais les grands changemens que cauſent quelquefois en un moment des affections ſubites de l'eſprit, prouvent que ces affections excitées avec adreſſe & jugement, peuvent être employées dans de certaines maladies avec beaucoup de ſuccès. Elles produiſent des révolutions étonnantes, & ſont capables d'éloigner, au moins pour un tems, les affectionsdu corps les plus douloureuſes. On a vû des fiévres intermittentes & des manies guéries par une peur, Deux perſonnes attaquées d'une diarrhée obſtinée & invétérée, dont je déſeſpérois preſque, ont été guéries par un accident qui leur fit beaucoup de frayeur,

frayeur, & leur donna une grande inquiétude, après avoir fait nombre de remédes en vain. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que le changement d'air, le mal de mer, l'exercice, la crainte du danger, l'amuſement, en faiſant différentes impreſſions ſur l'eſprit, procurent bien-tôt aux Malades un ſoulagement réel, & les ſymptômes ceſſent en grande partie.

On objecte encore contre cette pratique les fatigues auxquelles on eſt expoſé en mer, & que des perſonnes foibles, maladives & délicates, ne peuvent ſupporter; & c'eſt avec quelque vraiſemblance que ſous ce rapport on a un peu douté de la ſûreté de la navigation en ces cas.

C'eſt ce même préjugé, qui d'abord m'empêchoit d'ordonner la navigation dans certaines circonſtances: & ne regardant que les ap-

parences, je ſerois reſté entiché des mêmes idées, ſi les eſſais répétés ne m'avoient pleinement convaincu que les perſonnes les plus foibles, & incapables même de ſupporter tout autre exercice, ſoutiennent très-bien celui-ci, qui leur donne des forces & de l'embonpoint (21). Bien plus, ſi les Malades s'expoſent d'eux-mêmes, & avec précaution, à une fatigue modérée lorſque le tems eſt un peu orageux; loin de s'en trouver incommodés, ils en retireront bien

(21) Navi autem vehi conducit debilibus; ſi placido navis feratur motu miram alacritatem, perſpiratione aucta, ſolet excitare, famem augere, ingeſtorum digeſtionem promovere. Van Swieten, *Comment.* Vol. 1, p. 34. —— Multum enim virium adjicit hæc navigatio [Cymba molli & delicata] & corpora implet. Foreſt. *Obſ.* LIII. Lib. XVI.

au contraire beaucoup de profit. C'eſt quelquefois dans les plus mauvaiſes ſaiſons & dans les plus gros tems, où ils ſe ſont trouvés ſenſiblement mieux.

On ne ſoupçonne pas moins de danger à la navigation, dans le cas de crachement de ſang. On craint que les vomiſſemens violens, ou l'exercice, ne cauſent une rupture plus conſidérable des vaiſſeaux, n'augmentent conſéquemment l'hémorragie & ne rendent la maladie tout-à-coup mortelle.

Mais le plus grand péril dans cette maladie ne provient pas de la ſimple rupture de peut être quelques petits vaiſſeaux ſanguins, qui ſouvent ſe conſolident bientôt : le crachement de ſang ne dépend même pas toujours de cette cauſe : & ſans entrer dans un plus grand détail, il ſuffira

de dire qu'on se sert souvent du vomissement dans des cas pareils, & dans d'autres hémorragies, avec beaucoup de succès. De plus, l'expérience ne m'a laissé aucun doute sur la sûreté de la navigation en ces circonstances, & sur l'avantage qu'en retirent les Malades.

On juge encore que la navigation est peu convenable à cause d'une insalubrité que l'on suppose à l'air en mer, parce que l'on observe souvent que les personnes malades en mer, & réduites dans les états les plus fâcheux, se rétablissent d'une maniere surprenante, & en fort peu de tems, lorsqu'elles sont menées à terre : d'où l'on conclud que l'air à terre est plus sain, & qu'il est nécessaire pour opérer la cure de ces maladies.

Il m'a été ordinaire d'observer

pareillement les mêmes effets dans un ſens contraire. Des perſonnes malades à terre ſe rétabliſſoient promptement après s'être embarquées. Ce n'eſt pas purement à l'air naturel qu'on doit attribuer les indiſpoſitions ou les maladies en mer, mais à ſa corruption. Cela eſt évident par les moyens qu'on a heureuſement employés pour y obvier, & par les machines qu'on a inventées dans ces derniers tems, pour chaſſer l'air corrompu. Ces inventions ont conſervé la ſanté de nombreux équipages pendant des voyages fort longs. Les Marins, qui ſont à bord de nos vaiſſeaux marchands, ſont ordinairement peu ſujets aux maladies qui ont coutume d'attaquer ceux qui ſont dans de plus grands vaiſſeaux, & particulierement au ſcorbut, maladie que l'on guérit aiſé-

ment partout au moyen des ſpécifiques communs, d'un air frais & d'une nourriture convenable.

Le ſcorbut eſt la principale maladie de ceux qui ſont long-tems en mer ; & il eſt commun de voir les Médecins attribuer cette maladie à ce qu'ils ont vécu long-tems dans une atmoſphére remplie de particules ſalines : & il n'y a pas d'opinion qui ait été reçue plus généralement que celle-là, de croire que le ſcorbut eſt cauſé par le ſel marin.

Je pourrois imaginer qu'il y a pluſieurs maladies qui ſont plûtôt produites par le ſel marin que le ſcorbut ; comme la rigidité des ſolides, des fiévres, des inflammations, des éruptions de différentes eſpéces, des boutons ; mais on preſcrit ſouvent dans ces cas l'acide du ſel, & l'eau de mer. On fait actuellement,

beaucoup plus certainement, que les causes générales du scorbut sont le mauvais air, la mauvaise nourriture, l'humidité principalement, jointe à la chaleur ou au froid, & le manque de végétaux. Or ces choses ne sont pas particulieres à la mer, ou n'y prévalent pas partout également & constamment; elles ne sont qu'accidentelles, & on peut aisément y remédier. Dans les camps & dans les garnisons, où souvent la maladie régne avec toute la malignité possible, les gens du premier rang, comme aussi sur les vaisseaux, en sont rarement attaqués, ou du moins n'en sont que très-peu affectés. Ce qui les en préserve, c'est qu'ils se nourrissent mieux, qu'ils sont mieux logés, qu'ils ont des vêtemens plus chauds, & qu'ils sont moins exposés à toutes les fatigues. *Voyez le Traité du Scorbut de* Lind.

De ce que les arbres ne naiſſent point, ou ne profitent point ſur le bord de la mer, on a conclu que l'air de la mer étoit mal ſain.

Le Lord Bacon, dans ſon Hiſtoire des Vents, a remarqué particuliérement cette maniere dont les arbres ſe penchoient vers le rivage, *maris auras quaſi averſantes*, mais il penſe, & je crois que c'eſt avec raiſon, que le poids de l'air en eſt la cauſe, & non pas aucune mauvaiſe qualité de ce même air. On obſerve la même *cambrure* & le même défaut de croiſſance dans des arbres aſſez éloignés pour être à l'abri des influences de l'air de la mer, & qui ſeroient de belle venue, s'ils étoient dans des endroits abrités. Pour élever des arbres avec ſuccès, on doit avoir moins d'égard au terrain, à l'air, ou à une culture extraordinaire, qu'à un bon abri ſous

lequel ils viendront très-bien partout. De-là la raison pour laquelle dans nos climats, sujets aux ouragans, on est obligé nécessairement de planter en pepinieres, en buissons & en forêts.

Ce n'est point encore une preuve de l'insalubrité de l'air de la mer, de ce que les habitans des côtes sont quelquefois sujets au scorbut, aux rhumes, à la consomption ou à d'autres maladies.

Quelque vraie que soit cette remarque, il paroît qu'elle n'a lieu qu'autant que les endroits habités sont sur un terrain bas & marécageux, où l'air est froid & humide, sujet aux brouillards & à de mauvaises exhalaisons : ou lorsqu'ils sont situés dans des places trop exposées aux vents violents : ce qui détruit en entier les qualités avantageuses de l'air

de la mer. Il eſt auſſi probable que les mêmes habitans font un trop grand uſage en alimens de poiſſon ſalé ou ſeché, & boivent de mauvaiſe eau. Ces cauſes produiront de même, naturellement partout, de pareilles maladies : on les remarquera rarement ſur une côte modérément élevée, ſéche, pleine de roches, expoſée à des vents doux.

Pour prouver le danger des exhalaiſons de la mer, ou une qualité nuiſible dans le ſel marin, qui rend l'air de la mer & ſes eaux, à ce qu'on prétend, inſalubres, on dit que cette malignité ſuppoſée vient de la mer même, qu'on repréſente par cette raiſon comme une ſource continuelle & intariſſable d'exhalaiſons deleteres, & le ſel, comme très-ennemi de notre conſtitution.

Il ſuffit d'être inſtruit en gros de

ſa maniere de vivre de la plûpart des hommes, pour ſçavoir qu'on peut uſer du ſel marin en grande quantité, ſans aucun danger. Le petit peuple qui vit principalement de viandes ſalées, eſt d'une force remarquable, plein de ſanté & très-prolifique. Dans pluſieurs cantons du pays, l'eau eſt ſi ſalée, qu'elle purge les étrangers, cependant le peuple qui en uſe fréquemment, & qui y eſt accoutumé, ſe porte bien & n'eſt ſujet à aucune maladie particuliere qu'on puiſſe attribuer à cette cauſe.

Le ſel, dans l'uſage commun, eſt un des principes ſûr & néceſſaire, qui entre dans beaucoup de compoſitions, ſans qu'on en remarque aucun accident dangereux. C'eſt même ici le lieu de faire une obſervation fort utile pour les valétudinaires, &

pour ceux qui ſont trop ſcrupuleux en ce qui concerne leur nourriture, ce qui ſouvent eſt la cauſe, à ce que j'ai remarqué, ſur-tout lorſque ce ſont des ſujets trop jeunes à qui on fait prendre l'habitude d'uſer de peu de nourriture, ce qui, dis-je, eſt la cauſe d'une délicateſſe ſinguliere & qui empêche ces perſonnes de parvenir à un âge un peu avancé. L'expérience montre que ceux qui s'abſtiennent de pain légérement acide, du ſel dans leur aliment, des acides, des marinades, & de vin, & qui ne vivent que d'alimens inſipides, ſont ſujets à des indiſpoſitions continuelles & plus encore au ſcorbut, à la conſtipation, aux rhumes, aux rhumatiſmes, à pluſieurs maladies chroniques & aux obſtructions, que ceux même qui font excès de toutes ces choſes. Le ſel eſt le baume du corps,

& c'eſt moins à cauſe du goût relevé qu'il donne aux alimens, qu'on s'en ſert, que pour empêcher le ſang & les humeurs de tomber en corruption (22).

Les effets que produit l'air de la mer prouvent beaucoup plus ſûrement, s'il eſt réellement d'une nature plus inſalubre. On obſerve que les places voiſines de la mer, & bien expoſées, ſont auſſi ſaines qu'elles ſont agréables & plaiſantes, de maniere que la plûpart des endroits les plus célébrés par les Anciens & par les Modernes, pour la ſalubrité de l'air, ſont ſur les côtes de la mer. Rien ne fait mieux appercevoir la ſalubrité de cet air de la mer, que les végétaux,

---

(22) Fred. Hoffman opera, tom. VI. p. 112. *Diſſert. de ſalium morboſorum generatione in corpore humano.*

qui ſont ranimés lorſque les vents du ſud qui viennent du côté de la mer, ſouflent avec douceur; pendant qu'au contraire, lorſque les mêmes vents viennent de terre, ils produiſent très-ſouvent beaucoup de maladies, & dans de certains pays, ſont l'annonce funeſte des ſaiſons inſalubres & meurtrieres.

L'obſervation d'Ariſtote eſt auſſi vraie que commune, que les gens qui habitent les endroits marécageux ont l'air endormi & le viſage pâle, pendant que ceux qui vivent en mer, ont de belles couleurs, quoique toujours au milieu des eaux. Et en vérité eſt-il poſſible de trouver des gens plus actifs, plus vigoureux, d'une ſanté plus ferme, que les Marins. Dans tous les cas où il y avoit quelqu'eſpérance de guériſon, lorſque j'ai ordonné la navigation comme reme-

de & que le malade a ſuivi de point en point mon ordonnance, ſi la maladie n'a pas été tout-à-fait guérie par ce moyen, du moins les malades ſont toujours revenus avec plus de ſanté, plus de forces, de l'embonpoint & une bonne complexion.



CHAPITRE VII.

La navigation eſt propre aux maladies communes dans la grande Bretagne.

LES maladies remarquables dans une ville, ou dans une province, tiennent à la conſtitution générale des habitans, aux changemens de l'air les plus fréquens, qui à leur tour dépendent du terrain & du climat. L'air en Angleterre eſt généralement froid & humide, le tems eſt toujours variable, ſouvent turbulent, & paſſe d'une extrémité à l'autre. Les ſuites de cette conſtitution ſont une laxité dans les ſolides, une circulation languiſſante & irréguliere des fluides, & un défaut de tranſpiration des humeurs. Les maladies

auxquelles donnent lieu un pareil état des solides, & cette disposition des fluides sont une délicatesse, ou un état valétudinaire, des fluxions, des obstructions dans les glandes, des pléthôres de différentes espéces, des vapeurs dans toutes sortes de degrés, depuis les indispositions nerveuses les plus légeres, jusqu'aux maladies de nerf les plus graves, des consomptions & autres maladies des poumons, des fiévres continues, hectiques, irrégulieres, intermittentes. Nous nous bornerons donc à ces maladies, comme ayant plus de rapport que toute autre à notre sujet.

§. I.

De la délicatesse.

Cette indisposition est un défaut habituel de santé, qui procéde de causes encore inconnues, ou sur

lesquelles on n'a pas encore fait de grandes recherches. Cet état est accompagné de maigreur. Ceux qui en sont attaqués, sont fluets, sans néanmoins se plaindre d'ailleurs d'aucune maladie réelle. Les jeunes gens y sont plus sujets que d'autres. On en voit d'autres qui se plaignent continuellement, qui sont sujets aux rhumes, aux maux de dents, à des accès subits de fiévre, à des dévoiements; & toutes leurs maladies sont assez fortes. Quelques-uns sont pâles & languissans, ils ont l'air phlegmatique, leur peau est blanche & unie, leur chevelure est fine, douce & blonde, leurs dents sont mauvaises; le sang de ces malades est quelquefois d'un beau rouge, aqueux & dissout, d'autres fois il est fort couenneux.

Lorsque je me suis proposé d'es-

ſayer la navigation comme remède, j'ai toujours eu en vue ces perſonnes ſujettes, dès le commencement de leur vie, à une délicateſſe conſtante, ou à un dépériſſement ſans aucune cauſe ſenſible, qui ne céde point aux remédes ordinaires, & qui menace de quelque groſſe maladie. Le changement d'air & un exercice ſingulier, ſont capables de produire de grands changemens dans les humeurs, & de renforcir puiſſamment toute la machine. On remarque tous les jours que les jeunes enfans, délicats & chétifs qui s'embarquent, deviennent, en deux ou trois ans, épais, forts & en embonpoint.

§. II.

Du Scorbut.

Il y a une eſpéce de ſcorbut ſi univerſelle, qu'il y a peut-être très-

peu de personnes qui n'en soient affectées. Cette espéce doit être distinguée du véritable scorbut, qui consiste dans une dissolution du sang, & elle paroît avoir son siége dans la lymphe. C'est une acrimonie, un appauvrissement, ou quelqu'autre vice des fluides les plus déliés. Entre plusieurs maladies qui tirent leur origine de cette impureté des sucs, on peut compter le mal de tête & la colique, deux maux très-obstinés & chroniques, & qui souvent se terminent en jaunisse ou en hydropisie. On ordonne dans ces cas la navigation, aussi bien que dans la lépre, maladie qui est le dernier dégré d'une acrimonie scorbutique, si on en excepte le cancer (23).

(23) Aretæus, *de cur. Cephaleæ.* Peregre proficiscatur ægrotus in regiones calidiores ex frigidioribus & in ficciores ex

Dans l'hydropisie, on paroît insister encore plus particulierement sur l'usage de la navigation. » Il est » certain, dit le Doct. Towne, que » dans les principes de l'hydropisie, » rien ne conduit mieux à la cure, » que l'exercice & le changement » d'air, & par-dessus tout, l'exercice » de la navigation, & l'air de la mer. » C'est pourquoi j'exhorte tous ceux

---

humidioribus, confert & navigatio, & in mari vitæ traductio. —— Alex. Trallian. lib. x. *De colico affectu ex frigido humore.* Motus & omnis exercitatio conferunt, sive pedibus sive per equum, sive etiam navigio corpus movere velint. — — Tum adhibenda longa navigatio. Cœlius. —— Cœlius Aurelian. Cap. *de aurigine.* Erit præterea, perseverante passione, etiam longa navigatione curanda. —— Aretæus de *curat. Elephantis.* Vita in aquis diù ducenda est, & mare & navigatio conferunt.

» à qui les circonſtances pourront le » permettre, de quitter les Iſles aux » premieres approches de cette ma- » ladie, & de s'en aller paſſer quelque » tems en Angleterre » (24).

Un Malade attaqué d'hydropiſie, dont, non-ſeulement le viſage, les mains & les pieds, mais auſſi le ventre, étoient enflés, fut regardé comme incurable. Il fit ſur mer quelques milles en batteau, ce qui le fit vomir. Il prit enſuite de l'exercice, & ſe tira d'affaire (25).

Si nous faiſons attention à l'exercice qu'on prend en navigeant, à la révulſion que procure le vomiſſe-

---

(24) *Traïté des maladies des Indes Occidentales*, chap. de l'Hydropiſie [en Anglois] : & de même, Cœlius Aurel. cap. *de Hydrope.*

(25) Foreſti *Schol.* ad obſ. XXXII. Lib. XIX.

ment, & aux évacuations que la mer produit quelquefois, il paroît qu'après la ponction, il n'y a pas de moyens plus propres & plus efficaces, pour prévenir une nouvelle collection d'eau, que la navigation (26).

Quoique ce ne soit point ici le lieu, néanmoins je dirai en passant qu'on a regardé aussi la navigation, comme très-utile dans les maladies des reins (27).

§. III.

Des Vapeurs.

Si l'on suppose que le sang est en

(26) Perfecta humoris detractione —— ægrotantes præterea navicula exerceri hortamur. Cœlius Aurel. cap. *de Hydrope.*

(27) Dieta vero, inunctio, & vita in mari acta, omnia renum affectibus remedia sunt. Aretæus *de curat. calculorum & ulcerum in renibus.*

trop petite quantité, qu'il eſt appauvri, & que ſa circulation eſt languiſſante, ſurtout dans les vaiſſeaux les plus éloignés, que cela eſt capable de produire une oſcillation contre-nature dans les ſolides, ou une diſpoſition de ces mêmes ſolides aux ſpaſmes, on pourra peut-être ſe former une idée des cauſes les plus immédiates d'une maladie qui eſt ſujette à beaucoup de variétés & fort embarraſſante.

La paſſion ſtomachique des Anciens (*ſtomachica paſſio*) reſſemble, on ne peut pas plus, à beaucoup d'égards, à cette grande maladie moderne nationale, qu'on appelle vapeurs : les mêmes Anciens regardoient la navigation comme le reméde à ce mal, auſſi bien qu'à pluſieurs autres incommodités qui accompagnent toujours les affections du genre nerveux

eux, ou qui y ont beaucoup de
apport. Telles ſont les douleurs d'eſ-
omach, la fraîcheur & la diſtenſion
e ce viſcére, la digeſtion difficile,
e manque d'appetit, ou l'appetit
lépravé. Ils recommandoient encore
a navigation dans les cas où ils ju-
geoient que l'hellébore étoit propre,
principalement dans l'hypochondria-
ciſme, & ſurtout dans les maladies
le nerfs du premier degré, qui ſou-
vent ſont la ſuite de la ſenſibilité des
nerfs, ou d'une habitude ſcorbuti-
que, & auxquelles une infinité de
perſonnes ſont ſujettes par leur conſ-
titution ou par les excès auxquels
elles ſe ſont livrées, comme l'épi-
lepſie, l'apoplexie, la paralyſie & les
affections maniaques (28).

---

(28) Pour éviter les renvois, je ne
ferai que quelques citations qui paroiſſent
plus immédiatement tenir au ſujet.

Dans certains cas de maladies vaporeuſes, & dans quelques maladies qui y ont rapport, il eſt néceſſaire de faire une révulſion forte

---

Si verò pituita ſtomachus impletur, utilis navigatio. —— Moleſtius eſt ſi ſtomachus bile vitioſus eſt. Neceſſaria geſtatio, navigatio, &, ſi fieri poteſt, ex nauſea vomitus. Cels. Lib IV. cap. 5. —— In parvis verò navibus & magnis ferri, confert lepræ & hydropiſi, & apoplexiæ, & frigiditati ſtomachi, & ejus inflationi, quoniam cum coram littoribus maris fuerit, commovebitur ei vomitus deinde quieſcet, & conferet ſtomacho : ſed navibus ferri in mare altum, eſt fortius in removendo ægritudines quas nominavimus : propterea quod ſecundum animam lætitia & triſtitia diverſificantur ; & ſecundum membra nutrientia, eorum vero exercitium corporis exercitium eſt ſequens. Avicenna, Lib. 1. fen. 1. doct. 2. —— Valentiora (geſtationum genera, in alto mari navi,) vero

& durable, ou une révolution dans les humeurs & les eſprits : car la cauſe de ces maladies, même lorſqu'elle affecte les premieres voies, ce qu'on remarque ſouvent, paroît être hors de priſe aux émétiques ordinaires ; ce que je ſais, c'eſt que pluſieurs Malades ont eu enfin ces remédes en horreur, à force de les avoir répétés ſans aucun autre avantage qu'un ſoulagement très-court. Le mal de mer peut être ſoutenu

his conveniunt qui gravium morborum initia ſic ſentiunt, ut adhuc febre vacent, (quod & in tabe, & in ſtomachi vitiis, & cum aqua cutim ſubiit, & interdum in morbo regio fit,) aut alii quidam morbi, qualis comitialis, qualis inſania eſt, ſine febre, quamvis diù manent. Cels. Lib. II. cap. 15. —— Quin & terra marique peregrinari, multum juvat. Mead. *monita & præcepta med.* cap. *de inſania.*

avec sûreté plusieurs heures de suite, plusieurs jours, des semaines, &c. enfin beaucoup plus long-tems que nous ne pouvons soutenir le vomissement ou la nausée, par les remédes avallés & qui affectent immédiatement l'estomach. C'est pour cette raison que le vomissement, produit par la navigation, a beaucoup plus de succès dans toutes ces maladies, dont les causes sont fixées dans les endroits du corps les plus éloignés.

§ IV.

Des Obstructions dans les Glandes

On peut concevoir par le nombre infini de glandes, de différens ordres, répandues par toute l'habitude du corps, combien cette maladie a d'étendue. Elle est plus remarquable dans les humeurs-froides,

qui eſt une maladie plus fréquente qu'on ne le ſoupçonne ordinairement ; car un vice ſcrophuleux régne ſouvent, quoiqu'il n'y ait aucune tumeur viſible, & alors il affecte quelqu'ordre de glandes plus éloigné, ou des parties intérieures, & alors il cauſe pluſieurs maladies qu'il eſt difficile de bien reconnoître. Une tumeur glanduleuſe montre au-moins, lorſqu'elle eſt extérieure, la nature de la maladie interne, qui peut être guérie lorſque cette tumeur vient à ſuppurer. Intérieurement cette maladie a ſon ſiége principal dans le méſentere & dans les poumons, & finit ſouvent par une fiévre hectique & une conſomption pulmonaire.

La délicateſſe, le ſcorbut, les vapeurs & les écrouelles paroiſſent avoir les mêmes cauſes communes :

c'eſt pour cela qu'il eſt ſi ordinaire de voir une même perſonne attaquée de tous ces maux, & de les voir ſouvent ſe ſuccéder les uns aux autres. Ainſi une éruption ſcorbutique prendra la place de la délicateſſe ; un ulcére ſcorbutique deſſéché, produira une *herpes* ; une *herpes*, ou autre affection cutanée repouſſée indiſcrétement, finira par des tubercules, des tumeurs dans les glandes, des inflammations topiques, une langueur continue, ou des oppreſſions vaporeuſes.

§ V.

Des Fluxions.

Il y a une autre claſſe de maladies à laquelle la Navigation & l'air de la mer ont été regardés comme propres, quoique dans pluſieurs cas de fluxions, ils ne paroitront pas né-

cessaires, parce qu'on connoît d'autres remédes fort efficaces contre ces maladies. Oribase & Ætius observent que les places maritimes conviennent à ceux qui sont attaqués de quelqu'espéce de fluxion que ce soit, sur-tout de celles de nature froide, & encore à ceux qui sont sujets à des douleurs nerveuses, à des douleurs dans les articulations, & lorsque les nerfs sont affectés par sympathie (29), parce que l'air de la mer est plus

(29) Loca vero maritima hydropicis & quibus quævis defluxio molesta est accommodata sunt. —— Sed prosunt etiam omnibus iis qui nervorum & articulorum doloribus torquentur. Mediterranea sunt maritimis frigidiora. Oribas. *Collect. med.* Lib. IX. cap. II. —— Marinus vero (aer) fluidis affectionibus, & præsertim frigidioribus, utilis est, & nervis per consensum affectis. Ætius, Tetrab. I. Serm. III. cap. 162.

chaud que celui qui baigne les places ſituées dans le milieu des terres. Celſe ordonne une geſtation violente ou la navigation dans les douleurs de nerfs ou les rhumatiſmes, ce qui ſeroit dangereux dans des douleurs d'une autre eſpéce (30).

Sous le nom de fluxion, on peut comprendre toutes les maladies appellées rhumes, lorſqu'elles affectent principalement le poumon. Souvent un ſimple rhume eſt le premier fondement d'une conſomption, & ſelon l'Auteur que nous venons de citer, dans toutes ſortes de rhumes, un long voyage & l'habitation des lieux voiſins de la mer, ſont très-efficaces (31).

---

(30) Atque in ipſo potiſſimum dolore utendum vehementi geſtatione eſt, quòd in aliis doloribus peſſimum eſt. Cels. Lib. III. cap. 27.

§ VI.

De l'Asthme.

Dans la gelée, ou lorsque le vent vient de l'Est, beaucoup de gens sont attaqués d'asthme auquel se joint la fiévre, qui procéde d'une constriction dans les vaisseaux du poumon, & par conséquent l'inflammation. Dans les tems humides les poumons sont remplis d'un phlegme viscide & tenace qui empêche la libre entrée & sortie de l'air, ce qui cause une difficulté à respirer & une toux fatiguante. Il y en a qui ne peuvent respirer aisément qu'un air libre à la campagne & dans des endroits plus élevés, d'autres se trouvent mieux de l'air grossier des villes & d'un tems lourd. Plusieurs sont mieux

(31) Utilis etiam in omni tussi est peregrinatio, navigatio longa, loca maritima, *Id.* Lib. IV. cap. 4. sect. 4.

dans l'hyver que dans l'été ; & il arrive ſouvent que l'aſthme eſt ſympathique, & que ſa cauſe eſt dans l'eſtomach ou quelqu'inteſtin.

C'eſt principalement à cauſe de la différence de ſtructure dans les vaiſſeaux du poumon, que différens Aſthmatiques demandent un air tout-à-fait oppoſé, & quelquefois ſi impropre en apparence. Car ces vaiſſeaux peuvent être trop rigides ou trop lâches, ou d'une texture trop délicate, & douée d'une trop grande ſenſibilité. Auſſi la diſſection des Aſthmatiques ne découvre pas toujours un vice ſenſible dans les poumons : fort ſouvent il arrive que dans les aſthmes les plus violens, on trouve les poumons fort ſains à tout égard, & ſans la moindre apparence morbifique.

Comme les cauſes de l'aſthme dé-

pendent le plus fréquemment de l'air, & d'une conformation particuliere des parties, il eſt aiſé de comprendre pourquoi ceux qui en ſont attaqués, ne trouvent aucun ſoulagement durable, tels remédes qu'ils prennent. C'eſt pourquoi ils ne peuvent recevoir un ſoulagement certain que d'un air bien conſtitué quant à ſes propriétés & ſes qualités, & c'eſt à ce remède qu'ils doivent avoir enfin recours. Rarement on eſſaye de l'air de la mer. On doit cependant ſe reſſouvenir qu'outre ſon action qui eſt augmentée, il eſt d'une nature doucement réſolutive & détergente : on doit ajouter auſſi que le mal-de-mer ne ſervira pas peu.

Cœlius ordonne pour l'aſthme, de vivre long-tems en mer ou dans

une place maritime (32). » Un » Malade attaqué d'un asthme qui » tendoit à la Consomption, après » avoir fait beaucoup de remédes en » vain, alla à Neptunum. Tant qu'il » y est, & qu'il respire l'air de la » mer, il est beaucoup plus à son » aise & se trouve tout-à-fait bien, » mais s'il quitte cet endroit & qu'il » s'approche un peu de son pays, son » asthme le reprend, les autres symp- » tômes dont il étoit attaqué, sur- » viennent, & il continue dans cet » état, jusqu'à ce qu'il ait de nou- » veau visité la mer (33) ».

---

(32) Utilis denique maritima, & plurima mare tenus conversatio. Cœlius Aurel. cap. *de asthmate.*

(33) Baglivi *de fibra motrice & morbosa*, cap. 11. cui titulus *de mutando aere in longis & difficilibus morbis.*

§ VII.

De la Consomption.

On doit distinguer la consomption en plusieurs espéces; il y en a une qui est produite par des tubercules ou autres tumeurs existantes dans le poumon; une autre est causée par une ulcération de ce viscére. Les Rhumes pareillement peuvent donner lieu à une troisiéme espéce; enfin on en voit qui viennent d'un crachement de phlegme salé ou douceâstre. De cette maniere, toute la substance des poumons & de tout le corps est consumée sans ulcération, jusqu'à la derniere particule. On peut appeller cette espéce, consomption pituiteuse, de telle sorte qu'elle subsiste : cette maladie est tôt ou tard mortelle.

Il nous arrive souvent en vérité

d'entendre parler de consomptions guéries, & de remédes qui ont opéré ces cures. Les succès qu'ont eu quelquefois ces remédes, si cependant ils ont contribué à la cure en quelque chose, ou la maniere dont on les recommande, sont capables d'en imposer & de faire croire qu'ils sont généralement efficaces : nous voyons même tous les jours les Malades disposés à y donner leur confiance. Il peut être de quelqu'utilité de détromper ces Malades, & principalement parce que la confiance que l'on donne à de certains remédes populaires, donne lieu de négliger des moyens plus rationels & peut être plus efficaces, mais auxquels, il faut l'avouer, la mode qui autorise les plus petites choses, & une pratique plus délicate, n'ont pas encore donné un certain affermissement.

C'eſt ici l'occaſion naturelle de faire quelques remarques de pratique auxquelles on n'a pas toujours aſſez fait d'attention, & qui par cette raiſon pourront jetter plus de jour ſur cette maladie & montrer dans quelles circonſtances on peut le plus ſouvent, & avec le plus de ſuccès, remédier à ces grandes affections, à ces obſtructions & ulcérations de poumons, & par quels moyens.

On remédie ſouvent & heureuſement à cette maladie, lorſqu'elle vient ſubitement & qu'elle ſe manifeſte par des ſymptômes violens, par la fiévre, l'envie de vomir, une toux violente & un dépériſſement. Ces ſymptômes averiſſent de bonne heure du danger, & par des méthodes convenables on vient à bout de ſubjuguer la fiévre & de prévenir la

fluxion. J'ai quelquefois vu ces ſymptômes paroître en maniere d'épidémie ; pluſieurs Malades en étoient attaqués en mêmes-tems, & menacés de conſomption. Des accidens moins graves au commencement auroient jetté les Malades dans une pthiſie confirmée. Quelques-uns eurent des crachemens purulens, mais comme ils étoient d'une bonne conſtitution & que la maladie n'avoit pas duré aſſez long-tems pour attaquer toute l'habitude du corps, ils rechapperent. Les remédes à employer en ce cas ſont les ſaignées, les veſſicatoires, quelquefois les vomitifs, de legers diaphorétiques nitrés, le bain des extrémités, & de doux purgatifs.

On guérit auſſi ſouvent l'ulcére du poumon, lorſqu'il eſt la ſuite d'un abcès produit par des cauſes acciden-

telles, comme la fiévre, les injures de l'air ou quelque tumeur enkiſtée d'une nature ſinguliere qui vient à ſuppurer. Je puis aſſurer que j'ai vû beaucoup d'exemples pareils : je penſe même qu'il y en a peu qui doivent en mourir, pourvû que cette maladie ne ſoit pas compliquée avec une mauvaiſe conſtitution, une diſpoſition à la phtiſie, ou une mauvaiſe conformation des parties. Dans ces cas, la pompe ou la multiplicité des remédes n'a aucune part à la guériſon : la nature bien ſoutenue, & aidée à propos, fèra toute ſeule la beſogne. En général, l'uſage modéré des balſamiques naturels & le plus convenables, ſeront bons, auſſi bien que le quinquina, ſi rien ne s'y oppoſe, & ſur-tout vers la fin de la maladie. Ce remède préviendra la colliquation, donnera des forces à

toute la machine, qui eſt alors fort affoiblie, & raffermira le ton des parties affectées, mais une diéte entiérement végétale avec beaucoup de lait, eſt le point cardinal de la cure, & dans quelques cas extraordinaires, c'eſt à cette diéte ſeule que j'ai cru devoir attribuer toute la guériſon du Malade.

Une Dame ſujette habituellement à de petites indiſpoſitions, ſe plaignoit d'une langueur & d'une douleur à l'eſtomach, à peine pouvoit-on découvrir à ſon pouls quelque ſigne de fiévre. On la traita en conſéquence; enfin ſans aucune toux, ſans douleurs, ſans aucun ſentiment de poids ou de mal-aiſe dans la poitrine, ſans aucune difficulté de reſpirer qui pût faire ſoupçonner quelque choſe, il ſe forma un abcès dans le poumon. Elle cracha une

grande quantité de matiere verte & très-fétide. Elle étoit si émaciée, qu'elle avoit vraiment l'apparence d'un squelette recouvert d'une peau brune & desséchée. Sa guérison fut d'autant plus remarquable, qu'elle prit très-peu de remédes, la diéte à part; elle fut pendant très-long-tems qu'il étoit impossible de lui en faire prendre aucun, vû sa grande foiblesse.

Une Dame, après avoir gardé pendant quelques mois une fiévre légére accompagnée de douleurs assez violentes dans l'estomach, d'une grande mobilité des esprits & d'une sensibilité singuliere dans le genre nerveux, eut un abcès au poumon sans avoir été attaquée de toux ou de difficulté à respirer. Pendant plusieurs semaines elle cracha beaucoup de matiere, & outre cela, de la

bile toute pure, épaiſſe, très-amere, & qui lui teignoit la langue, la bouche & les lévres d'un jaune foncé, preſque brun. Les crachats continuoient enſuite pendant fort longtems en plus ou moins grande quantité. On fit peu d'état dans ces circonſtances des remédes appellés communément béchiques : on inſiſta principalement ſur ceux qui étoient capables de dompter la fiévre, & ils réuſſirent. Sa diéte étoit du lait de beurre.

Il eſt très-difficile de découvrir qu'il ſe forme du pus dans les poumons, lorſqu'il n'y a pas de ſignes plus démonſtratifs que les poumons ſont affectés. Les diſſections des cadavres montrent que pluſieurs en meurent, faute d'en connoître la cauſe. La maladie des deux perſonnes qui font le ſujet des obſervations

récédentes, étoit principalement erveuſe, & elle affectoit ſur-tout eſtomach, & quelquefois on ne eut découvrir le mal caché que par es circonſtances ſemblables. L'obtruction ou la corruption de quelues viſcéres, & principalement du oumon, montrent ſouvent des aparences de cette eſpéce. Les malalies des nerfs menent ſouvent à la onſomption. J'ai quelquefois vu lans le premier dégré de cette maadie, un engourdiſſement, & preſqu'une entiere réſolution de toutes es extrémités. On verra par une obſervation que je donnerai plus bas, qu'on peut la trouver accompagnée d'un hocquet fort fatiguant. Je l'ai vue une fois précédée d'une ſimple manie, & une autre fois, d'une faim canine ſi forte, que le Malade tomba dans le délire.

Une chose à laquelle on doit prendre garde, c'est si le pus a été enfermé dans un kiste, lorsqu'il est la suite d'une extravasation dans les interstices cellulaires des poumons ; en s'étendant & se corrompant, les parties s'enflamment bientôt, & la suppuration se fait promptement ; mais lorsque l'humeur est renfermée dans une poche, elle n'affecte les poumons que par sa pression ; & comme elle ne cause point d'irritation étant renfermée dans une membrane insensible, elle peut rester cachée long-tems avant que de causer de la douleur & de produire une inflammation dans les parties. Nous voyons même quelquefois qu'elle ne cause aucun trouble dans les parties voisines. La cure ne peut être parfaite, que lorsque la poche est entierement dissoute, ou a été crachée par

norceaux pendant le cours de la ma-
adie. La plus petite portion qui ref-
eroit, feroit un corps étranger,
qui comme les fubftances dures
qu'on met dans un cautere, ou les
entes dont on fe fert indifcrete-
nent, produiroit plus ou moins d'ir-
itation & donneroit lieu à une flu-
tion, ce qui empêcheroit la réunion
des parties. Les baumes ou autres
remédes détergens & ftimulans font
de peu d'ufage dans ce cas, s'ils ne
font pas même dangereux; car ils
ne peuvent affecter les parties aux-
quelles le kifte adhére; & par leur
acrimonie, lorfqu'on en continue
l'ufage un peu long-tems, ils exci-
tent l'inflammation & provoquent
la toux. En perfévérant dans l'ufage
d'une diéte convenable, les parties
font entretenues dans un état fouple.
L'exercice & les vomiffemens répé-

tés aideront la ſéparation de la poche, dont quelquefois les Malades rejettent des morceaux en vomiſſant. D'un autre côté, on ſoutient par les autres moyens indiqués l'état général de la ſanté, juſqu'à ce que toutes les cauſes de la maladie ſoient emportées, & que les parties ſoient rétablies.

Je vais rapporter ici deux ou trois obſervations, qui, contenant quelques particularités, donneront lieu à d'autres remarques. Pendant la plus forte gelée en 1739, un Monſieur eut un abcès après une pleuréſie & un inflammation des poumons. Il cracha une grande quantité de matiere pendant pluſieurs jours, & devint entiérement œdémateux. Malgré la dureté de la ſaiſon qui fut longue, il ſe rétablit pendant l'été ſuivant.

Pour faciliter l'expectoration d'une matiere si abondante, je le faisois coucher à différentes reprises, lorsqu'il y avoit une certaine collection de matiere, dans une position horisontale, de maniere que sa tête fût même, autant qu'il étoit possible, plus basse que le reste du corps, par ce moyen il crachoit beaucoup en peu de tems, & étoit quitte pendant quelques heures de la violence de la toux (34). Les vessicatoires ap-

(34) Dans les rhumes violens, profonds, ou dont le siége est à l'extrémité des bronches, & qui sont suivis d'expectorations abondantes, on ne sauroit croire à quel point la situation propre du corps, situation à laquelle on fait peu d'attention dans la pratique, soulage le Malade. Comme la matiere irritante est logée dans les parties les plus profondes du poumon, ce ne peut être que par les efforts réitérés que produit la

posés au bas de la jambe, & de douces purgations, empêcherent que les eaux du corps ne se portassent toutes sur les poumons.

---

toux, qu'on vient à bout de la chasser parce qu'alors ce ne peut pas être la rapidité de l'air qui sort du poumon, qui emporte les crachats, comme il arrive lorsque le siége d'un rhume est dans la trachée-artere, à sa premiere bifurcation ou à son embouchure. Dans le cas dont nous parlons, la matiere ne peut sortir que par une forte expression des poumons. Il y a plusieurs années que je fus attaqué d'un rhume de cette espéce : j'étois tourmenté d'une toux continuelle, & ce n'étoit que rarement que je pouvois arracher de ma poitrine quelques crachats, d'ailleurs bien cuits. Enfin fatigué de cette toux importune & d'un râle que j'avois sur la fin de chaque expiration, comme je pensois aux moyens que je pourrois employer pour en diminuer la fréquence, je m'imaginai que la matiere de l'expectoration étant logée vers la base du poumon, il lui

Lorſque la matiere ſéjourne longtems dans les poumons, elle les diſtend, cauſe une oppreſſion, acquiert une mauvaiſe qualité, & cor-

---

étoit difficile de ſortir, tel effort que je puſſe faire, tant que j'étois debout; il falloit donc lui donner le moyen de couler naturellement vers la trachée, afin que l'air, en ſortant rapidement dans l'action de la toux, pût l'entrainer. Pour ſatisfaire à cette intention, je me couchai ſur le dos, un peu de côté, & j'eus ſoin que ma tête fût plus baſſe que mon corps d'environ ſix à huit pouces. Je n'eus pas reſté une demi-heure en cette poſition, que chaque accès de toux amenoit un crachat: & au bout d'une autre demi-heure, je me ſentis la poitrine tout-à-fait dégagée. Je me levai alors, & je fus plus de deux ou trois heures ſans touſſer que légérement. Lorſque la fréquence de la toux m'eut indiqué la preuve d'une nouvelle quantité de matieres, je pris la même ſituation que devant, avec un pareil ſuccès; & de cette maniere, en ſix ou ſept jours,

rompt de plus en plus les parties. Un certain degré de toux eſt néceſſaire pour la faire ſortir, mais lorſque la toux eſt continuelle, elle tour-

---

je fus preſque tout-à-fait quitte de ma toux & de mon rhume.

Je remarquai encore dans cette maladie, qu'au ſortir de mes repas, j'expectorois très-aiſément : parce qu'alors l'eſtomach étant plein, le poumon étoit expoſé à une plus forte expreſſion à chaque accès de toux. Au contraire, à meſure que la digeſtion ſe faiſoit, & que l'eſtomach ſe vuidoit, l'expectoration devenoit de plus en plus difficile, & c'étoit alors que pour cracher avec facilité, j'étois obligé de me coucher comme je viens de le dire.

Si je ne m'étois pas aviſé de cette poſition, mon rhume auroit ſûrement été plus long & même auroit pû avoir des ſuites fâcheuſes, d'autant plus que rien n'affecte tant les poumons qu'une toux forte & fréquente, qui eſt capable de les enflam-

mente, échauffe & épuiſe le Malade : elle le réduit à la plus grande foibleſſe, & lui ôte même les forces néceſſaires pour touſſer. Les opiates adouciſſent bien la toux pour un certain tems, mais la matiere ne ſortant pas, ils ſont nuiſibles de cette maniere. Dans ces circonſtances on eſt fort embarraſſé. Les anodins, comme le ſyrop diacode, donnés fréquemment, & en quan-

---

mer de plus en plus, & d'y cauſer par conſéquent une ſuppuration plus abondante, outre qu'elle détermine les humeurs à s'y porter en plus grande quantité.

Cette attention à la poſition du corps dans des rhumes violents, & même dans des péripneumonies où l'expectoration eſt abondante, & encore dans les aſthmes humoraux, ne m'a pas réuſſi à moi ſeul. Je l'ai ordonnée à beaucoup de Malades qui s'en ſont tout auſſi-bien trouvés que moi.

tité, calment la toux ſans la ſupprimer, comme le pourroient faire de fortes doſes d'opium. L'expédient que je viens de mentionner, eſt ſuivi de beaucoup de ſuccès en beaucoup d'occaſions : mais il faut l'employer avec précaution, car quelquefois la matiere coule ſi abondamment, que les Malades en ſont preſque ſuffoqués.

Une perſonne d'une conſtitution fort délicate, gagna un rhume qui dura long-tems, & la fit dépérir journellement, la foibleſſe l'obligea enfin de garder le lit. Elle étoit extrêmement maigre, attaquée d'une fiévre continue, de ſueurs colliquatives, & avoit tout l'air d'un Malade au ſuprême dégré d'hectiſie. Ces ſymptômes & le peu de matiere qu'elle expectoroit, me firent ſoupçonner un abcès. Je la fis vomir pour

en hâter la rupture. Cette pratique eſt ſans contredit accompagnée de danger; mais la vie du Malade dépend d'une rupture prompte, & dans ce cas-ci, elle ſe fit un ou deux jours après. Le Malade guérit avec peu de remédes, mais convenables.

Mademoiſelle L....... âgée de dix ans, après une fiévre continue, eut une ſuppuration par les poumons, accompagnée d'une diſtorſion aſſez conſidérable des côtes. La violence de la douleur la faiſoit toujours pencher d'un côté, ce qui produiſoit une difformité de l'épine, & faiſoit craindre pour ſa taille. On obvia dans le tems à ces accidens par une méthode propre, & la maladie des poumons ſe guérit pareillement, mais ſans aucuns remédes, car la Malade s'obſtina à n'en point prendre.

C'eſt ſans doute dans ces cas que

l'on dit avoir guéri ou vu guérir des consomptions; plusieurs personnes ont vuidé de plus petits abcès de tems en tems pendant plusieurs années. Mais on doit faire une grande distinction ici : Ce n'est pas là cette consomption qui est la plus fréquente & qui est si fatale. On prend pour consomption beaucoup de maladies qui en ont l'apparence, mais qui n'en sont pas de véritables. Quoique dans ces abcès au poumon l'issue en soit souvent heureuse, néanmoins nous ne devons pas nous flatter d'un égal succès, lorsque la consomption dépend d'un nombre de tumeurs glanduleuses, qui tirent leurs causes d'une constitution originelle, qui se forment peu à peu, & s'ulcérent ensuite. Il est rare que l'on cherche du secours contre cette maladie, avant qu'elle se soit enracinée profondé-

ment, que l'habitude du corps n'ait dégénéré, & que les obſtructions ſoient invincibles. Alors les circonſtances qui auroient pû être favorables, ſont entiérement perdues.

On juge que la plus grande partie des conſomptions, ſont des maladies d'une eſpéce ſcrophuleuſe; ce jugement, en donnant une raiſon de la grande obſtination de la maladie, à cauſe de ſa nature, fournit en même-tems quelques indications pour la cure. On voit auſſi par-là combien pluſieurs remédes ſi fort vantés, & ſur leſquels malheureuſement on compte trop, ſont peu propres, & ont peu de vertu.

La pratique nous fait voir dans ces deux maladies une grande variété & une analogie évidente. On remarque de grandes différences dans les écrouelles, ſelon que les tumeurs

ſont plus ou moins bénignes, & accompagnées de plus ou moins d'inflammation. Il y en à qui ſont ſi bénignes, qu'elles ſe réſolvent aiſément, ou que venant à ſuppurer, elles produiſent un pus louable, & enſuite ſe guériſſent promptement. D'autres ſont moins favorables, & ce n'eſt qu'avec peine qu'elles cédent aux remédes. Enfin il y en a dont on ne peut venir à bout. De la même maniere dans une conſomption, nous voyons des ſuppurations légeres du poumon qui ſurviennent de tems à autres, & qui ſe guériſſent avec très-peu de peine ; dans les intervalles même, il paroît que le Malade eſt guéri & quelquefois il l'eſt auſſi : de ſorte que dans toutes les conſomptions véritablement glanduleuſes, il y a des exemples de guériſon. Mais ſi l'habitude du corps

dégénére, & que d'autres cauſes ſe joignent aux premieres, d'autres glandes deviennent affectées en plus grand nombre, & les parties qui ont été guéries reſtent calleuſes, s'obſtruent & ſuppurent de nouveau, & à la fin la maladie devient mortelle. Quelquefois les glandes obſtruées, comme dans les écrouelles d'une mauvaiſe eſpéce, ſont tout-à-fait ſchirreuſes, & preſque cancereuſes. Alors, ou elles ne ſuppureront peut-être jamais, ou ſi elles viennent à s'ouvrir, ce ne ſera que pour donner une matiere d'une mauvaiſe nature, ou un pus ſanieux; cette ſanie cauſe alors une conſomption maligne par éroſion, & qui ſe communique aiſément. J'ai vu des exemples fâcheux de perſonnes qui ont été ainſi attaquées de cette maladie, par maniere d'infection.

Dans cette eſpéce d'obſtruction des poumons, j'ai d'abord, ſelon l'opinion de quelques-uns, eſſayé le calomel en maniere d'alterant. Les effets de ce reméde furent tels qu'ils ne m'encouragerent pas à l'eſſayer davantage. Lorſque le mercure crud eſt venu à être mieux connu & plus uſité, ce reméde promit d'être plus ſûr & plus efficace : & en effet il le ſera, lorſqu'on l'adminiſtrera dans un tems convenable.

Un Monſieur s'étant expoſé au froid, contracta dans le printems une toux fréquente, ſéche & violente, accompagnée d'une fiévre continue, de ſueurs nocturnes, d'un dépériſſement conſidérable, enfin il devint hâve, lui qui auparavant étoit en embonpoint & potelé. Tout ce qu'on lui donna dans ce tems pour ſa toux, le ſoulagea fort peu. Il prit

dans l'été le petit-lait de chévre, & comme la fiévre étoit alors passée, on lui permit de boire trois ou quatre fois par jour un verre de vin leger. Ces remédes lui firent reprendre un peu d'embonpoint, de la force, & il paroissoit se mieux porter. A mesure que l'année avança, il commença aussi à retomber; & comme l'hyver qui approchoit rendoit le danger évident, d'autant qu'il étoit toujours très-fort tourmenté de sa toux, il prit des pilules de mercure. Elles opérerent beaucoup plus vivement que je ne m'y attendois: car au bout de quelques jours la bouche devint malade. Néanmoins la toux se dissipa, & il reprit bientôt ses forces & sa santé. L'année suivante, comme la toux & les mêmes symptômes reparurent, quoique plus foiblement, comme cepen-

dant il y avoit toujours lieu d'appréhender quelque mauvais événement, il prit les mêmes pilules avec plus de précaution, & avec un pareil succès. Depuis ce tems, il n'a plus eu de retour de sa maladie.

Une jeune Dame fut attaquée pendant l'automne d'une toux séche & d'un hoquet qui, à force de la tourmenter alternativement & constamment, l'épuiserent à la fin. Elle avoit de plus une douleur de côté accompagnée d'une fiévre lente, de soif; sa langue étoit chargée : elle avoit des sueurs nocturnes, son appétit & ses forces étoient perdus, & elle paroissoit menacée de la diarrhée. Elle étoit devenue en peu de tems fort grosse & forte, elle étoit presqu'au dernier point de sa croissance. Plusieurs de ses parens étoient morts de consomption à peu près

vers le même âge. De petites ſaignées, des cauteres, le cinabre, le muſc & enſuite une pilule mercurielle tous les ſoirs, la rétablirent, & il y a long-tems qu'elle a paſſé cet âge dangereux. Je pourrois apporter beaucoup d'exemples ſemblables d'obſtructions aux poumons qui ont été guéries par une pareille méthode.

Mais lorſque les obſtructions ne peuvent ſe réſoudre, & que les poumons deviennent ulcérés, alors la cure eſt fort incertaine & ſe fait rarement. Dans ce cas on a employé toutes les reſſources de la Médecine, & ſes effets ont été vains. J'ai employé avec ſi peu de ſuccès tous les remédes uſités, qu'il y a déja long-tems que je n'y ai plus guères de confiance. Je n'ai pas été plus ſatisfait de quelques autres moyens ſpé-

cieux, que j'ai mis en uſage : ce qui montre la grande différence de cette ulcére-ci d'avec celui dont on a fait mention ci-deſſus, & qu'on guérit ſouvent par des moyens tout ſimples & fort peu de remédes. Ce n'eſt pas même comme on dit, au mouvement continuel de la partie, mais à la mauvaiſe diſpoſition des ulcéres, eux-mêmes, qu'il faut rapporter l'impoſſibilité de produire la réunion des parties du poumon ainſi ulcérées (35).

---

(35) Si ce n'étoit que le ſeul mouvement de la partie, comme on le dit, qui s'opposât à la guériſon & à la cicatrice de l'ulcére, ſuppoſé que le poumon ne fût ulcéré qu'en un de ſes lobes, on pourroit remédier à cet obſtacle, par une opération pareille à celle qu'on fait dans le cas de l'empyeme. On feroit une ouverture à la

Il y a tant de contrindications dans la consomption, qu'il n'y a pas de maladies où on soit plus embarrassé, & où on trouve de plus grandes difficultés. Les opiates calment la toux, mais outre le mal qu'elles font en arrêtant la sortie du pus âcre, & en causant par conséquent une

---

poitrine du côté où est la maladie. On sait que sitôt que l'air est introduit dans une des cavités de la poitrine où sont logés les poumons, le lobe de ce côté s'affaisse sur le champ, & n'a plus de jeu : l'autre lobe alors fait seul l'office de la respiration. On entretiendroit cette communication de l'air extérieur avec la cavité de la poitrine où gît la maladie, jusqu'à ce que la nature, aidée par des remédes internes, eût pu procurer la cicatrice de l'ulcére, ce qui ne seroit pas fort long, supposé toujours que le vice fût local & non habituel, ou répandu par toute l'habitude du corps.

infarction plus grande, elles affoibliſſent prodigieuſement, elles détruiſent l'appétit, produiſent la conſtipation, la chaleur & l'inflammation. Ainſi la plûpart du tems le ſoulagement inſtantané qu'elles procurent eſt dangereux. Les Malades qui n'en prennent point, vivent auſſi long-tems & auſſi tranquillement que ceux qui en uſent. Je n'entens pas parler ici de ces toux, ou de ces conſomptions qui viennent d'un catharre ou d'une éroſion. La fiévre indique l'uſage du quinquina, mais ce reméde augmente l'obſtruction, & ſi on arrête les ſueurs, la toux devient plus violente, le dévoiement ſe met de la partie, ou le Malade devient enflé. Les remédes deſſicatifs arrêtent l'expectoration & augmentent la fiévre & le maraſme. La fiévre & cet amaigriſſement demandent les humec-

tans, qui rendent les ulcéres plus ſordides & augmentent la colliquation. Chaque dégré de cette maladie, chaque ſymptôme paroiſſent demander une méthode différente & des remédes différens. Quel reméde ſimple, ou quelle combinaiſon de remédes ſont en état de ſatisfaire à toutes les indications que préſente cette maladie? Comme on voit ſur un même arbre des fruits dont les uns ſont verts, d'autres colorés, d'autres tout-à-fait mûrs, de même les poumons ſont remplis dans cette maladie d'une infinité de glandes qui ſont de dégrés différens; les unes ſont dans un état de crudité: il y en a d'enflammées; on en trouve qui ſont en ſuppuration; d'autres ſont ulcérées. Enſuite la fiévre que ces maux excitent, eſt elle-même compliquée, tantôt inflammatoire, tantôt hectique & tantôt putride.

Lorſqu'on eſt ſimplement menacé de conſomption, peut-être même lorſqu'elle commence à paroître & auſſi dans la convaleſcence, l'exercice du cheval eſt ſans contredit d'un grand uſage : mais dans beaucoup d'occaſions il eſt contrindiqué, & les Malades ne peuvent pas toujours le ſoutenir. La peine que j'ai ſouvent obſervé que faiſoit cet exercice aux Malades, & le peu de ſoulagement qu'ils en retiroient, m'a fait ſouhaiter de bonne heure d'y pouvoir ſubſtituer une autre geſtation en général plus ſûre, plus commode & plus efficace. J'ai ſi ſouvent remarqué que l'exercice du cheval ne ſervoit à rien en ces cas, que j'en ai aſſez pour être convaincu qu'il ne mérite pas la haute opinion qu'on en a conçue, ni les aſſurances qu'on a données de ſes ſuccès. Je ſais bien

que quelques perſonnes, par hazard, s'en ſont trouvées on ne peut mieux; mais on ne doit pas eſtimer généralement une choſe par quelques exemples qu'on a de ſes avantages. Si c'eſt réellement un ſpécifique, comme on l'aſſure, pourquoi meurt il tant de perſonnes, même après en avoir fait uſage? Il y a très-peu de Malades, je crois, qui périſſent de conſomption faute d'avoir pris cet exercice qu'on a exalté ſi haut.

On ſeroit preſque tenté de croire par les éloges qu'on a donnés dans tous les tems au lait, & par la conſtance avec laquelle on en preſcrit l'uſage, que c'eſt un reméde ſouverain, & qui ſeul ſuffit pour opérer la cure de la conſomption. Lorſqu'il n'y a point de fiévre ou de mal de tête, & que l'eſtomach eſt capable de bien

le digérer, il eſt certain que c'eſt une excellente nourriture & pareillement un remède, ſur-tout pour ces tempéramens délicats qui ſont menacés de conſomption, & pendant la convaleſcence qui vient à la ſuite de certaines maladies. Dans les premiers tems, on ordonnoit de boire par jour quelques quartes de lait : lorſqu'on en prend une certaine quantité, quelques Malades ne peuvent en ſoutenir l'uſage. J'ai ſouvent obſervé que lorſqu'on n'en prend qu'une quantité modérée, il aggrave les ſymptômes, ou en produit de nouveaux. Enfin à l'exception du lait de beurre, je n'ai jamais remarqué que dans une vraie phtiſie, il fût ſuivi d'un grand ſuccès.

J'ai dit que j'avois obſervé de légeres ſuppurations des poumons de tems en tems, ſe guérir avec peu

de remédes & très-facilement, il n'y avoit que peu ou même point de fiévre, excepté pendant les ſuppurations. La matiere étoit bien conditionnée, quelquefois ſanguinolente & uniforme. Les ulcéres, s'il y en avoit plus d'un, étoient ſans doute petits & en petit nombre. Ces ſymptômes paroiſſent approcher de la nature des abcès ordinaires, & les glandes morbifiques ſe tournent en pus comme un ſimple phlegmon. Les baumes déterſifs ſont utiles en ce cas; mais lorſque les tumeurs ont été d'une eſpéce ſcrophuleuſe, & plus endurcie, comme je le ſuppoſe, & qu'il y a beaucoup de chaleur, que le Malade ſent un picotement dans la partie affectée, & que la maladie tire à l'hectiſie, alors ces remédes, à ce que j'ai remarqué, n'ont aucun effet, ou quelquefois ils

ſont mal. A la vérité la matiere n'eſt peut-être pas ſi abondante, mais elle devient plus déliée & moins digérée : la poitrine eſt plus ſerrée, la reſpiration plus gênée & les Malades ne ſont pas toujours en état de ſoutenir la ſaignée. Or comme les poumons ſont pleins de glandes qui ſont à des dégrés différens, les balſamiques que l'on ordonne dans l'intention de nettoyer & de digérer, peuvent par leur chaleur augmenter la fiévre, & diſpoſer à la ſuppuration celles qui ſont encore dans un état de crudité ou ſeulement enflammées, & qui pourroient encore ſe réſoudre, ce à quoi il faut travailler de toutes ſes forces, pendant qu'on tâche de déterger celles qui ſont déja ulcérées, afin d'empêcher une plus grande purulence, & par conſéquent un plus haut dégré de

de consomption. Le grand nombre de phtisiques qui meurent après avoir fait usage de toutes sortes de balsamiques, nous sont une preuve bien mortifiante, qu'on ne doit point compter sur les remédes de cet espéce.

Dans les cas où la suppuration est accompagnée d'accidens moins graves, on peut aussi faire prendre au Malade du quinquina en petite quantité, parce que ce reméde conserve l'appétit & le ton de l'estomach, qu'il renforcit toute l'habitude du corps, & aide à consolider les parties affectées : au moins j'ai remarqué qu'il ne faisoit point de mal; moins il y a de fiévres & plus il est sûr d'employer ce reméde, si dangereux dans d'autres circonstances.

Dans les consomptions froides, soit glandulaires soit pituiteuses, on

défend de saigner. Cependant lorsque l'inflammation est considérable, que le sang est couenneux & que le pouls est fort plein, non seulement la saignée abat en général l'inflammation & en particulier celle des parties affectées, mais encore en donnant lieu à un fluide échauffé & gâté de sortir, elle fait place à de nouveaux sucs, frais & salutaires. J'ai remarqué qu'elle convenoit aussi très-bien lorsque le pouls étoit bon, quoiqu'il n'y eût point en général de disposition inflammatoire, ni de fiévre qui semblât le requérir; car ici, comme dans tous les ulcéres, les bords étant toujours plus ou moins tuméfiés, si on ne cherche pas à diminuer cette tuméfaction, soit par le moyen de la saignée ou autres méthodes propres & convenables (36), ils restent

(36) Un de mes amis, fort au fait,

long-tems en cet état, deviennent calleux, ce qui empêche la cicatrice de se faire, & attirent bien plus promptement une phtisie incurable. Cependant lorsque le tempérament est bon du reste, ces ulcéres peuvent sans attaquer beaucoup la santé, ou devenir fatals, subsister dans les poumons toute la vie, & y faire l'office d'un cautere. Il est même probable que la nature toujours attentive à conserver les individus, peut quelquefois de cette maniere rejetter au dehors quelques humeurs nuisibles, qui autrement attaqueroient les principes de la vie, comme elle le fait aux moyens d'ulcéres qui s'ouvrent dans d'autres parties. On a plusieurs observations

---

pense que l'usage du mercure dans cette intention, est sûr, & peut quelquefois être efficace.

de perſonnes qui ont ainſi vécu beaucoup d'années en conſomption ſans autre accident. Je crois que ce ſeroit en vain, & peut-être même mal-à-propos qu'on chercheroit à guérir de tels ſujets.

Le pouls & le ſang étant dans les conditions que je viens de dire, la ſaignée eſt encore plus avantageuſe dans le cas des tubercules, & elle ſert notablement à réſoudre les glandes obſtruées lorſqu'elles ſont enflammées & qu'elles tendent à ſuppurer promptement. Ce ne ſera pas, je crois, le plus grand nombre de Malades que l'on trouvera propres à ſubir cette opération; mais toutes les circonſtances étant bien peſées, on pourra l'employer en beaucoup d'occaſions, pourvû que ce ſoit avec prudence & précaution. Je ne me borne même pas à la regarder com-

me un ſimple palliatif : elle fera beaucoup de bien & point de mal. Si après l'avoir miſe en uſage, le pouls devient plus vif, plus ſerré & plus délié, comme il eſt ordinairement dans la conſomption, ou ſi le ſang eſt diſſout, il ne faut point eſpérer de ſuccès par ce moyen. Si même on s'opiniâtroit à s'en ſervir, le danger augmenteroit, parce que la ſaignée épuiſeroit trop le Malade, & le diſpoſeroit encore plus à la colliquation. Les phtiſiques en général n'ont pas trop de ſang, c'eſt pourquoi il faut leur en tirer peu à la fois : & même dans de certains tems où les forces & les eſprits ne ſemblent pas encore tombés, chaque goutte de ce fluide vital eſt précieuſe, & la perte en eſt irréparable. La puiſſance aſſimilative eſt foible, & peut-être ne reſte-t-il qu'autant de

ſang qu'il en faut pour entretenir une foible circulation. Dans de pareilles circonſtances une ſaignée conſeillée dans la vue de ſoulager le Malade a produit un froid ſubit, une dépreſſion & une foibleſſe dont le Malade n'a pû revenir. J'ai ſouvent été témoin que la mort étoit la fatale conſéquence d'une pareille opération, lorſque le ſang eſt en ſi petite quantité.

Il n'y a pas de remédes ſimples, entre ceux que l'on conſeille ordinairement, qui ſoient plus utiles que les cauteres; mais ils ſont mieux indiqués encore au commencement d'une conſomption. Quoique dans ce dégré la pratique ſoit moins en état d'en montrer les bons effets, néanmoins la raiſon plaide pour leur uſage. Ces remédes diminuent l'impulſion à laquelle ſont ſujettes les

parties affectées, qui, ſans cette précaution ſuppureroient plutôt ; & c'eſt juſtement cette ſuppuration qu'il faut tâcher de prévenir. Lorſqu'on ne pourra pas mettre les ſaignées en uſage avec ſûreté, ils contribueront à diminuer peu-à-peu la quantité des humeurs, ſans diminuer les forces. Ils ſont fort efficaces dans les fluxions, ſur-tout qui ſe portent à la tête, ſur les dents & ſur la poitrine, & qui ont quelque rapport avec la conſomption : en effet ces rhumes ſont fréquemment la cauſe de la conſomption, & ſouvent l'on voit des perſonnes attaquées alternativement de toux & de fluxions ſur les dents. Quelques Malades, après s'être fait ouvrir un cautere, ont pris de l'embonpoint. Je ſouhaite que l'obſervation prouve qu'ils ſont bons dans des dégrés plus

avancés de cette maladie : je parle toujours eu égard à l'événement. A moins que le corps ne ſoit trop émacié, ils ne feront aucun mal, & produiront au contraire de bons effets, parce qu'ils pourront tirer une portion des humeurs putrides & par conſéquent diminuer la fiévre & ſes ſuites, nous ne devons pas néanmoins nous attendre à les voir ſuivis des effets qu'on en annonce ; & en vérité je ne les ai point non plus obſervés. Quelques circonſtances peuvent auſſi, certaines fois, les rendre plus néceſſaires (37). Les cauteres

(37) M. Gilchriſt n'auroit-il pas dû inſiſter notamment ſur l'uſage des cauteres actuels, lui ſur-tout qui paroît aſſez porté pour la Médecine des Anciens. Il eſt vrai que la propoſition n'auroit pas été du goût de la Médecine moderne, qui, à force de bannir les remédes auxquels on a donné le

aits par le moyen des veſſicatoires, éuſſiſſent mieux chez ceux qui ſont l'un tempérament froid. Mais lorſqu'il y a de la fiévre & de l'inflam-

nom de *cruels*, n'eſt preſque plus qu'un art de conſolation dans les maladies chroniques.

On m'appella, il y a long-tems, pour un Malade que je trouvai dans le dernier dégré d'hectiſie. Il avoit la face véritablement hippocratique, ſa foibleſſe extrême l'empêchoit de ſe tourner dans ſon lit, ſon pouls étoit petit, vif & hectique. Une humeur extrêmement âcre & corroſive lui diſtilloit inceſſamment de la partie poſtérieure du nez, dans la gorge, ce qui le faiſoit touſſer à tout moment, & lui rendoit la voix extrêmement rauque. Cette matiere étant claire & ſubtile, il n'en pouvoit expectorer que peu à la fois, ce qui augmentoit encore les efforts & la fréquence de la toux. Toute la gorge étoit comme brûlée & ulcérée par la diſtillation continuelle de cette humeur. Depuis nombre de

mation, ils mettent tout en désordre & alimentent la fiévre. Les cauteres pour lesquels on se sert d'un pois sont commodes & quelquefois

---

jours il n'avoit pû fermer l'œil. Je vis bien que pour soulager le Malade au moins, s'il n'étoit pas possible de le guérir, je vis bien, dis-je, qu'il étoit nécessaire de faire une puissante révulsion pour détourner le cours de cette humeur qui étoit alors la cause des symptômes les plus pressants : mais je n'avois dans ce tems que dix-sept ou dix-huit ans, & cette jeunesse me lioit les mains. Je me contentai donc de prescrire des remédes internes calmans, rafraîchissans, & une diette incrassante, des gargarismes de même nature ; & à l'extérieur, l'application d'une large emplâtre vessicatoire à la nuque. La nuit qui suivit l'application de ce vessicatoire, le Malade toussa beaucoup moins & dormit un peu : le lendemain il étoit mieux. Mais bientôt la playe que l'emplâtre avoit faite se desséchant, la défluxion devint plus violente que jamais, & le Ma-

un ſeton placé au côté a donné beaucoup de ſoulagement au Malade, ſur-tout lorſque la douleur & un poids dans cette partie l'indiquoient comme l'endroit le plus propre à ménager un iſſue qui mettroit fin à ces accidens.

L'uſage continué & commencé de bonne heure du lait de beurre, plus ou moins ſuret, ſelon les circonſtances, ſera fort efficace pour alléger les ſymptômes, la fiévre, la ſoif, les ſueurs, le dévoiement ; il

---

lade mourut au bout de quelques jours. C'étoit bien là le cas de ſuivre la méthode preſcrite par les Anciens & de faire appliquer un ou pluſieurs cauteres actuels. Je ne doute pas même par le petit ſuccès du veſſicatoire, qu'ils n'euſſent réuſſi. Mais le moyen à un jeune Médecin de preſcrire un pareil remède ! Un barbon ne l'auroit peut-être pas voulu prendre ſur lui.

préviendra l'accablement des Malades, & leur rendra la vie plus supportable. Rarement il manque, il est assez nourrissant, il ne pese point sur l'estomach, il peut servir de nourriture & de boisson, & désaltere bien les Malades. Il s'oppose aussi à la nature putride & inflammatoire de la maladie : & comme la violence de la toux dépend beaucoup du dégré de la fiévre, comme il diminue celle-ci, il calme en même-tems l'autre. Lorsqu'il y a même peu ou point de fiévre, on préfére cette boisson : j'aimerois mieux d'ailleurs permettre au Malade un peu de vin pour le soutenir, que de lui permettre la moindre quantité de nourriture animale, qui à ce qu'on croit, mais faussement, est plus fortifiante & plus nourrissante.

La saignée, les cauteres, un usage

prudent de mercure crud & des baumes naturels, accommodés au dégré & à l'eſpéce de la maladie, la diéte & les voyages ſur mer, c'eſt à peu près là tout ce qui eſt eſſentiel pour la cure d'une conſomption glanduleuſe (38). Je regarde les autres

(38) Je ne dois point taire qu'on a encore propoſé il n'y a pas long-tems, pour la pulmonie, un reméde nouveau ou renouvellé ; je veux dire l'habitation des étables. Il paroît que ce reméde poſſéde deux des avantages de la navigation, un air chargé d'une humidité ſaline & réſolutive, & une température à peu près conſtante. Il peut y avoir quelques obſervations de ſes ſuccès, mais je ne les crois pas comparables à la navigation, d'autant que celle-ci poſſéde un avantage bien grand, joint aux deux autres, qui eſt l'exercice. Au moyen de cet exercice, on renouvelle, pour ainſi dire, toute la maſſe du ſang en peu de jours, ou du moins on lui fait ſubir

remédes comme de peu d'importance, ils peuvent être bons par occasion, mais leur vertu eſt fort petite, & n'eſt nullement proportionnée à la

---

un changement notable. Au contraire dans une étable le Malade reſpire bien un air propre à la maladie locale dont il eſt affecté : mais quels ſeront les remédes propres à redonner au ſang le dégré d'uniformité ou d'homogénéité qui lui eſt néceſſaire, que l'on pourra adminiſtrer à un Malade épuiſé & dans le dernier dégré de foibleſſe ? Je penſe que ſi on peut guérir un pulmonique par la navigation, l'exercice auquel il aura été ſoumis par le roulis du vaiſſeau & l'action de l'air, aura grande part à cette cure. Autrement, ſans naviger, rien ne ſeroit plus facile que de faire venir de l'eau de la mer par tonnes, & de la faire évaporer en grande quantité dans la chambre du Malade, pour en charger l'air des vapeurs qui en exhaleroient. On ameneroit auſſi facilement cet air au dégré de température qui paroîtroit le plus convenable à

force de la maladie. Ainſi leurs effets ne peuvent être que bornés & incertains.

De tout tems la navigation a été regardée comme un reméde, mais les Auteurs de la premiere claſſe, l'ont encore plus généralement recommandée dans la conſomption. Ainſi on lit dans Cœlius, » la geſta» tion eſt extrêmement utile, & une » longue navigation (39) » : & dans

---

la maladie. Mais tous ces moyens ne remédieroient qu'à une partie du mal. Il faut ramener le ſang à ſon état naturel & ſain, & il n'y a qu'un mouvement continuel de tous les muſcles, en le broyant, pour ainſi dire, & le triturant, capable de remplir cet office, qui eſt la fonction naturelle du viſcére alors malade.

(39) Et propterea vehementer utilis navalis geſtatio, atque longa navigatio, —— & omne quod dare corpori fortitudinem poteſt. Cœlius Aurel. Lib II. cap. 14. *de phthiſica paſſione.*

Aretée, » si rien n'empêche, que le » Malade aille en mer & qu'il y vive » long tems (40) «. Celse, dit de même, » si c'est une phtisie réelle, » il est nécessaire que le Malade fasse » un long voyage sur mer, si ses for- » ces le permettent. Si sa grande foi- » blesse l'en empêche, il faut toujours » qu'il fasse des voyages sur mer, » mais petits (41) ». Pline a remarqué que l'exercice du cheval étoit de la plus grande utilité dans les maladies de l'estomach, & la navigation dans la phtisie (42). Mais dans

(40) Nam si recte habuerit Ægrotans, in mari gestatio fieri poterit, atque ibi vitam deget. Aretæus *de curat. phthisis.*

(41) Quod si vera phthisis est, opus est, si vires patiuntur, longa navigatione. Si id imbecillitas non finit nave tamen, sed non longè, vectari commodissimum est. Cels. Lib. III. cap. 22.

(42) Plin. Hist. Lib. XXVIII. cap. 4.

l'article ſuivant nous verrons qu'il fait mention de ce remède avec des circonſtances particulieres, comme de la pratique qu'on doit ſuivre dans cette maladie. Dans toutes ſortes de conſomptions, dit le Docteur Mead, le changement d'air eſt généralement bon & quelquefois un long voyage par mer (43). Boerrhaave n'a pas non plus oublié la navigation, en parlant des moyens de rompre les abſcès formés dans le poumon & de les déterger lorſqu'ils ſont ouverts (44).

Dans cette ſeule méthode, dans la navigation, ſe trouve tout ce qui peut concourir le plus efficacement à la cure de la conſomption : une

(43) Mead. monita & præcepta medica. cap. *de febribus lentis.*

(44) Boerhaavii aphoriſm. §. 857, 858.

vertu altérante & aſſez puiſſante, qui régne dans l'air de la mer, une application externe & immédiate de cet air doué de qualités ſi propres, & un exercice ſinguliérement convenable.

§ VIII.

Du crachement de ſang.

Le crachement de ſang eſt l'avant-coureur & la cauſe de la conſomption, & en même-tems un de ſes ſymptômes. Quelquefois il eſt par lui-même une maladie, lorſqu'il ſe fait par forme de ſimple tranſudation; il y a des perſonnes qui y ſont habituellement ſujettes une grande partie de leur vie, ſans beaucoup de danger, ou ſans qu'il s'en ſuive d'autre maladie. Des glandes tuméfiées en comprimant les vaiſſeaux, en occaſionnent ſouvent la

rupture, & le ſang en tombant dans les branches les plus profondes de la trachée-artere, & n'étant pas craché, s'y corrompt, devient âcre, & cauſe une éroſion. L'exercice & le vomiſſement en mer pourront, je crois, en ces cas reſſerrer les orifices relâchées des vaiſſeaux, faire une forte révulſion, & chaſſer hors du poumon ce qui y eſt étranger. On ordonne auſſi la navigation lorſque ce flux eſt une fois arrêté, ou que la maladie devient chronique. Anneus Gallio navigea pour ſe guérir d'une conſomption & d'un crachement de ſang; c'eſt Pline qui nous le rapporte dans ſon Hiſtoire naturelle (45). Pline le jeune fait auſſi

(45) Præterea eſt alius uſus multiplex (aquæ marinæ), principalis vero navigandi phthiſi affectis, aut ſanguinem egerentibus; ſicut proximè Anneum Gallionem

mention de Zozimus, ſon affranchi, guéri d'un crachement de ſang par un voyage qu'il fit en Egypte, où il demeura long tems (46). Celſe recommande dans ce cas de paſſer l'hiver dans des places maritimes (47).

J'ai lu quelque part une obſervation d'un flux utérin, qui fut arrêté ſubitement par un voyage ſur mer.

---

feciſſe poſt conſulatum meminimus. Neque enim Ægyptus propter ſe petitur, ſed propter longinquitatem navigandi. Plin. Hiſt. Nat. Lib. XXXI. cap. 6.

(46) —— Frangeret me tamen infirmitas liberti mei Zozimi. —— Nam ante aliquot annos, dum intente inſtanterque pronuntiat, ſanguinem rejecit; atque ob id in Ægyptum miſſus à me, poſt longam peregrinationem confirmatus rediit nuper. Plin. Epiſt. XIX. Lib. 5.

(47) Cels. Lib. IV. cap. 4. § V.

§ IX.

Des Convaleſcences difficiles & longues.

Les puiſſances digeſtives & aſſimilatives ſe trouvent affoiblies à la ſuite d'une maladie longue ou violente, & les fluides qui ont été échauffés & privés de leurs parties ſpiritueuſes & balſamiques, ou qui ont acquis des qualités vicieuſes, ſont alors impropres à la nutrition, & aux uſages aux quels ils ſont deſtinés. De-là cette dépravation des humeurs connue ſous le nom de cacochymie, & que l'on regarde comme la ſuite ou la cauſe des maladies; peut-être la maladie n'étant pas bien terminée, ſubſiſte-t-il encore alors quelque reſte ou quelque levain caché, que la nature, dont les forces ſont épuiſées, ne peut entiérement vaincre ou chaſſer au dehors.

L'exercice & le changement d'air ont toujours été ſains, ce ſur-quoi on a compté lorſque la ſanté eſt encore chancelante, & ils ſont efficaces & propres à empêcher une rechûte. Les obſervations rapportées plus haut, prouvent combien l'exercice & l'air de la mer contribuent à corroborer & à renforcir l'habitude du corps : on y voit que peu de tems paſſé en mer a produit un rétabliſſement de ſanté beaucoup plus prompt que ne l'auroit fait un plus long ſéjour à la campagne. Les effets que la navigation a toujours procurés, & en peu de tems, ſont un appétit plus conſidérable, le retour des forces, un viſage plus ſerain, & l'adouciſſement des ſymptômes, tant il eſt vrai que quelques jours produiſent un grand changement, ſoit en maladie, ſoit en ſanté.

On prescrit la navigation dans l'atrophie & la cachexie; & selon Ætius, le mouvement & le repos alternatif où le corps est sujet alors, le dispose à être nourri, si cela est possible par quelque moyen; particuliérement dans l'atrophie nerveuse, qui est la suite de la colique de Poitou, si fréquente dans les Indes-Occidentales, elle est regardée depuis long-tems comme un bon reméde. Lorsque les symptômes sont calmés, dit le Doct. Towne,(ch. de la colique bilieuse), & que le Malade entre en convalescence, Sydenham a recommandé avec raison l'exercice du cheval, comme capable de prévenir une rechûte, de donner de la force aux intestins, & de rendre plus puissantes les forces digestives. J'ai souvent éprouvé les bons effets de cet avis; mais il y a un autre exercice qui, à ce que j'ai

obſervé eſt plus prompt, plus durable & plus efficace, c'eſt de faire le tour de l'Iſle dans un vaiſſeau ou une chaloupe, ce qui aux Barbades eſt fort aiſé à faire, parce qu'il y a peu de perſonnes qui n'aient cette commodité. J'ai vu des perſonnes qui étoient réduites à la plus grande extrémité, & preſqu'aux portes de la mort, à la ſuite d'une colique qui avoit duré long-tems, & qui en une ſemaine ſe ſont refaites à un point qu'on ne peut exprimer, par la ſeule navigation, pendant que ces mêmes perſonnes étoient hors d'état de faire tout autre exercice.





APPENDIX

Sur l'Usage des Bains dans les Fiévres.

LA malignité naturelle de la maladie, est sans doute ce qui s'oppose le plus souvent, & en grande partie à la guérison des fiévres. Le mauvais ménagement & les irrégularités de la part du Malade, ou un mauvais traitement, aggravent fréquemment la maladie, ou peut-être en font paroître une nouvelle. Si on s'y prend trop tard pour administrer des remédes dans une maladie, les changemens que l'on a intention qu'ils procurent, ne peuvent se faire avant le tems où doit paroî-

tre une crise douteuse. D'un autre côté il n'est pas moins dangereux généralement de les employer prématurément, puisque la nature n'étant pas alors en état de s'aider, en souffre les effets & la violence sans aucun avantage, la maladie augmentant, & la crise étant encore éloignée. Dans ces circonstances, & autres aussi défavorables, il paroît souvent nécessaire d'avoir recours à des moyens plus puissans que ceux que nous présente la pratique ordinaire, ou a des remédes dont elle semble encourager l'usage, quoiqu'ils ne soient pas encore scellés de son approbation. L'administration des bains dans les fiévres n'est pas nouvelle. Lorsque j'en ai fait mention dans un autre endroit (48), il y a

(48) Essais d'Edimbourg, trad. par M. Demours, vol. VI. p. 45.

déja long-tems, c'étoit dans l'intention d'en faire l'essai dans un tems ou dans l'autre, selon que les occasions s'en présenteroient. Le succès dont cette méthode a été suivie dans les cas suivans, ne me donnent aucun lieu d'en regretter l'expérience, & la nécessité doit la justifier.

I. Un jeune homme d'une corporance assez foible, fut saigné, émétisé & purgé au commencement d'une fievre. La premiere fois que je le vis, il étoit à son sixiéme jour, & je ne pus alors déterminer de quelle espéce étoit sa fiévre. Le septiéme au soir sa tête commença à s'affecter : pendant toute la nuit il fut agité, & le matin il étoit tout-à-fait dans le délire. Son visage étoit pâle, ses yeux enfoncés & sombres, tendans à l'inflammation, ses cheveux étoient durs, sa peau séche &

brûlante, & un retirement des ſolides faiſoit voir qu'il étoit fort épuiſé. Le pouls devenoit en même-tems petit, la langue étoit rotie & il urinoit peu. Il y avoit beaucoup d'inanition dans ce cas, la tête s'étoit affectée & très-fortement & de bonne-heure dans cette maladie ; le Malade ne vouloit prendre aucuns remédes, & il n'y avoit peut-être pas de criſe à attendre avant le quarantiéme jour. Ces conſidérations me déterminérent à baigner le Malade : on lui appliqua à la tête un petit emplâtre veſſicatoire, & on le mit dans un bain préparé avec des tripes & du ſon, ce qu'il ſupporta fort bien. Lorſqu'on l'eut remis au lit, il s'endormit ſur le champ, ſon ſommeil fut long, ſa peau devint douce & plus fraîche, & il parut une ſueur légére, Pendant ſix jours il fut baigné

& toujours avec le même ſuccès. Le douziéme jour on découvrit une groſſe parotide, dure, enflammée & douloureuſe au toucher, qui ſe diſſipa en deux ou trois jours ſans aucun accident. Au moyen de ces bains, d'un lavement de tems à autre, & du vin qu'on ajoutoit à tout ce qu'il prenoit, car on ne lui en vouloit pas donner de pur, il ſe rétablit & recouvra bientôt ſa premiere ſanté.

II. Un Monſieur âgé d'environ ſoixante ans, très-corpulent, & accoutumé toute ſa vie à la bonne chere, fut attaqué d'une fiévre. Je ne le vis pas avant le onziéme jour. Le délire étoit venu de bonne-heure, il avoit été ſaigné deux fois, on lui avoit appliqué les veſſicatoires, & il étoit alors tout-à-fait inſenſible, après avoir été pendant quelque

tems très-assoupi, & s'être réveillé souvent comme en sursaut, en rêvassant & marmottant quelque chose. Ses yeux étoient enflammés & hagards, son visage étoit plein & haut en couleur, comme celui d'un apoplectique ou d'un homme yvre. Il étoit dans des sueurs continuelles & brûlantes, & on sentoit un soubresaut dans les tendons : du reste le pouls paroissoit bon, c'est-à-dire, plein & égal sans être fréquent; mais nous sçavons que lorsque les mauvais symptômes augmentent, il ne faut pas se fier à ce signe. L'inflammation du cerveau qui étoit si considérable, & le tems qui pressoit, faisoient desirer un secours prompt & puissant. Comme dans cette occasion-ci le principal symptôme à combattre, étoit l'affection locale du cerveau, je lui fis appliquer les sang-

ſues aux tempes. On lui fit un ſeton à la nuque, & pendant que les petites plaies des ſang-ſues rendoient toujours du ſang, on le baigna dans une décoction de plantes émollientes & légérement aromatiques. Au ſortir du bain il repoſa d'un ſommeil long & naturel, ſa peau étoit plus fraiche & moite. Le lendemain matin il parut un peu plus ſenſible. Enfin pour couper court, plus on répétoit le bain, & mieux il étoit; il en prenoit trois ou quatre chaque jour, & je lui ordonnai de prendre fréquement à la cuillerée un julep rafraîchiſſant. Il guérit.

III. On demanda mon avis pour une femme qui depuis plus d'un mois étoit attaquée d'une fiévre. La premiere quinzaine de la maladie, elle n'avoit preſque pas fermé l'œil, la ſeconde quinzaine, elle avoit été

dans un délire continuel, accompagné de *ſubſultus* & d'un aſſoupiſſement aſſez conſidérable dont elle revenoit fréquemment en parlant avec volubilité. Pendant deux jours elle parut un peu mieux, mais elle retomba dans ſon inſenſibilité, & le délire & les *ſubſultus* étoient alors plus forts que jamais. Je conſeillai un bain dans lequel elle ne reſta qu'un quart-d'heure, après quoi ſon viſage devint pâle, elle tomba en foibleſſe, & dormit pendant une heure ou deux. Néanmoins ſon délire diminua, elle dormit mieux la nuit ſuivante & dans une poſture naturelle, car juſque-là elle avoit toujours été ſur le dos, & après un ſecond bain dans lequel elle reſta plus long-tems, elle devint un peu plus ſenſible. Le *ſubſultus* ceſſa, & comme elle continuoit à avoir des ſommeils qui la rafraîchiſ-

ſoient, en trois jours tous les ſymptômes étoient diſſipés en grande partie. Elle eut une nouvelle rechûte, mais l'uſage répété du bain, la tira hors d'affaire. Il eſt vrai qu'elle étoit alors, comme on peut le croire, bien foible & bien épuiſée.

Il eſt à obſerver que cette Malade tomba toujours en foibleſſe dans le bain ou quelque tems après en être ſortie, ce qui ſans doute étoit la ſuite de l'épuiſement que lui avoit cauſé la longueur de la maladie & les ſang-ſues que je lui avois fait appliquer ſur un mauvais détail qu'on m'avoit fait des circonſtances. Il eſt auſſi à noter qu'ayant fait changer les bains d'herbes en des bains de bouillon, qui lui cauſa une démangeaiſon incommode par tout le corps, elle reprit ſenſiblement des forces. J'ai eu occaſion de voir quelque tems

après cette Malade, & je trouvai qu'elle s'étoit beaucoup mieux rétablie que je n'avois remarqué dans des cas à peu près ſemblables ; elle n'avoit pas cette incapacité, cette langueur ou ce léger délire qui reſte ſouvent à la ſuite de ces longues fiévres qui épuiſent les Malades, & dans leſquelles la tête a été vivement affectée. Il y a toute apparence que ce qui y avoit mis ordre, avoit été la nourriture qu'elle avoit priſe aſſez abondamment, & les bains dont elle avoit fait uſage dans ſa convaleſcence.

IV. Une femme fut attaquée d'une fiévre continue le cinquiéme ou ſixiéme jour de ſes couches. Je lui preſcrivis ſans la voir, & ſans ſuccès, quelques remédes uſités en ces cas. Comme la fiévre augmentoit toujours, on me pria de la voir

le neuviéme ou dixiéme jour. Le meilleur pronoſtic que je pûs faire, fut de dire qu'elle étoit dans un état à mourir dans vingt-quatre heures, ou même plutôt, & que je n'avois jamais vu perſonne dans de pareilles circonſtances aller plus loin. Il y avoit long-tems qu'elle n'avoit fermé l'œil, elle avoit un délire complet, ne connoiſſant plus perſonnes, ne pouvant point parler ſans bégayer, & étant attaquée d'un ris involontaire. Lorſqu'elle vouloit dire quelque choſe, à peine même avoit-elle la force de former des ſons. Ses regards étoient étincelans & enflammés, ſon viſage étoit haut en couleur, ſon corps dans un tremblement univerſel & dans une agitation continuelle, enfin pour comble elle avoit des ſueurs profuſes. Son pouls étoit dans le plus grand déſordre. Je dis aux aſſiſ-

tans qu'ils pouvoient, s'ils le vouloient, la mettre dans un bain d'eau chaude, & je me retirai ſans rien eſpérer de ce que j'ordonnois. On prépara le bain d'autant plus promptement, que chacun la regardoit comme morte. Le lendemain matin j'appris, à ma grande ſurpriſe, par un exprès que j'avois prié qu'on m'envoyât en cas qu'elle fût encore en vie, qu'auſſitôt après le bain elle avoit repris ſes ſens & avoit eu quelque ſommeil, mais qu'elle étoit toujours dans le délire. J'ordonnai qu'on répétât le bain tous les jours; & par ce moyen, auſſi bien que par la diéte & le ménagement, elle fut guérie. Mais la tête reſta encore affectée long-tems après ſa guériſon, & il étoit même à craindre qu'elle n'eût toujours l'eſprit un peu dérangé. Je n'ai jamais vu perſonne en revenir de ſi loin.

V. Une femme fut saisie d'une fiévre le quatriéme jour de ses couches. Au bout de quatre autres jours on m'appella pour la voir. Le lendemain elle tomba dans le délire. Après lui avoit ordonné ce qui étoit convenable en ce cas, je conseillai un bain si le délire continuoit ou augmentoit. On baigna cette Malade une fois, mais on ne continua pas dans la crainte qu'elle n'empirât. Elle mourut le septiéme jour.

VI. J'ai essayé le bain pareillement dans un cas où un jeune homme, quelque tems après une maladie de nerfs, avoit été attaqué d'une fiévre accompagnée dès les commencemens d'un délire obstiné, & de grandes agitation & insomnies. Mais je n'en ai remarqué aucun effet sensible, quoique je fisse prendre en même-tems au Malade les remédes les plus convenables.

Un de mes amis, témoin du succès des bains dans le cas de ce Malade de soixante ans, rapporté plus haut, les a essayé à mes instigations dans les cas suivans, qu'il a bien voulu me communiquer.

VII. Monsieur M...... âgé de cinquante ans, fut attaqué d'une fiévre pour laquelle on lui appliqua les vessicatoires le huitiéme jour de sa maladie, & on lui fit baigner les pieds. Il tomba dans un délire si furieux qu'il falloit deux forts hommes pour le retenir dans son lit. Je le vis le dixiéme jour : sa tête étoit très-affectée, il étoit dans un délire & une agitation continuels ; les yeux étoient enflammés, le pouls petit & inégal, & la langue séche & noire. On me dit qu'il n'avoit pas fermé l'œil depuis trois jours & trois nuits. Je lui fis appliquer les sang-sues aux tempes, & aussi-tôt que le bain

pût être prêt, je l'y fis mettre & maintenir par force pendant vingt-sept minutes. Au sortir du bain, il s'endormit, & ce sommeil continua depuis six heures & demie du soir, jusqu'à près de six heures du jour suivant au matin, il ne se réveilla qu'une seule fois pour boire, & pendant tout ce tems eut une sueur copieuse. Lorsqu'il fut éveillé, il étoit plus tranquille, de tems en tems il reprenoit ses sens & son pouls étoit meilleur. Le onziéme jour il prit de nouveau un bain sur le soir, dans lequel il resta une demi-heure & dormit depuis sept heures jusqu'au lendemain matin environ cinq heures. Il s'éveilla alors aussi tranquille & aussi raisonnable qu'il avoit jamais été dans sa vie. Son pouls étoit alors régulier. Il avoit seulement une espéce de stupidité qui provenoit, à ce que j'imagine, d'une surdité qui se

paſſa au bout d'un jour ou deux. La troiſiéme fois qu'il fut baigné, il deſcendit de lui-même dans le bain ſans le ſecours de perſonne. Il prit cinq bains toujours avec le même ſuccès & ſa ſanté ſe rétablit bientôt.

VIII. Une jeune femme robuſte & en embonpoint, fut attaquée de la même fiévre. Je ne la vis que le treiziéme jour. Elle avoit eu le délire cinq ou ſix jours, & pendant tout ce tems, n'avoit eu aucun ſommeil. Avant que je la viſſe on avoit beaucoup de peine à la retenir dans ſon lit, mais après elle étoit épuiſée & fort foible. Ses yeux étoient enflammés, ſa langue noire & brûlée, ſon pouls petit & fourmillant, ſon corps dans un tremblement univerſel. On lui appliqua les ſang-ſues, & on lui fit prendre ſur le champ un bain d'une demie-heure. Ce remède produiſit une ſueur abondante, &

elle dormit depuis trois heures après midi, jusqu'au lendemain cinq heures du matin. Son pouls se rétablissoit bien & elle étoit beaucoup plus tranquille, quoiqu'elle fut toujours dans le délire. Je continuai cette méthode qui procura toujours des sueurs & le sommeil, mais elle ne commença à recouvrer l'usage de ses sens qu'après le quatriéme bain. Elle fut baignée six fois, & se rétablit en peu de tems.

IX. J'ai vu une autre jeune femme le neuviéme jour d'une fiévre. Sa tête étoit affectée, elle étoit dans le délire & fort agitée, ses yeux étoient enflammés & son pouls inégal. Elle fut baignée pendant vingt-six minutes, dormit bien, sua modérément, & le lendemain elle reprit l'usage de ses sens. Elle ne prit que trois bains, & guérit.

Un bain général de tout le corps

affecte beaucoup plus immédiatement & plus efficacement tous les solides & les fluides, que tout autre reméde. Pendant que par sa chaleur il procure la transpiration des humeurs morbifiques, il entre par les veines absorbantes beaucoup d'eau qui passe dans le sang : & on voit naturellement les changemens que ce reméde doit opérer sur les fluides, dont il augmente la quantité lorsqu'elle est trop petite, qu'il délaye lorsqu'ils sont trop épais, ou enfin sur lesquels il agit en maniére d'altérant. Mais les effets qu'il produit sur les solides, sont encore plus évidents, en ce qu'il ramollit toute l'habitude du corps & le conforte, en enlevant cette striction qui est la suite de la fiévre. Dans toutes les fiévres on remarque un spasme, mais plus particuliérement encore dans quelques-unes. Lorsque le

ſpaſme augmente juſqu'au point de cauſer le délire & autres ſymptômes nerveux, il cauſe un déſordre dans la circulation, interrompt les opérations régulieres par leſquelles la nature pourroit dompter la fiévre & opérer la coction de la matiere morbifique, & enfin pouſſe les fluides dans des vaiſſeaux où naturellement ils ne doivent point paſſer. La fiévre excite le ſpaſme, celui-ci augmente la fiévre, & leurs effets ſont réciproques. Si l'on peut venir à bout de calmer cette tenſion ſpaſmodique, on dompte une cauſe puiſſante ou un des principaux ſymptômes de la fiévre, auquel quelquefois on doit avoir principalement égard. Car la maladie devient alors d'autant plus douce & plus ſimple, que l'affection des nerfs ajoute beaucoup à la malignité & au danger, la maladie locale du cerveau étant enfin la cauſe

immédiate de la mort. Une fiévre avec délire eſt une maladie compliquée.

Au ſortir du bain, le Malade tombe dans un ſommeil, mais qui eſt ſalutaire, le délire & le *ſubſultus* diminuent peu à peu, la peau, qui auparavant étoit ſéche & brûlante, devient plus fraîche & moite. Les ſueurs profuſes qui ne ſont point de la nature de la maladie, mais ſymptômatiques & la ſuite du ſpaſme général, deviennent modérées; & les parties charnues qui ſont moins reſſerrées, deviennent douces & potelées: ce qui démontre bien que la tenſion morbifique eſt relâchée. L'uſage intérieur du vin & le bain à l'extérieur ſont analogues à quelques égards.

Qu'on me permette d'expoſer ſous les yeux ce que les Anciens ont penſé ſur cet article. *Balnea*

aquarum dulcium calefaciunt nos & humectant, quod calori habeant humorem conjunctum. — Duras tensasque partes emollit (Balneum), excrementum liquamentumque quod intus hæret ad cutim evocat. — Balnea moderata corpori restituunt mediocritatem temperamenti, vires corrigunt, opportunum calorem augent, ac denique una cum sudoribus nonnihil flatuum discutiunt. — A balneis igitur vacuatur quidquid in corpore vel fumidum vel fuliginosum præfuit. — Ex balneis duo hæc ægro compendia accedunt, & quod redundantiæ humorum vacuabitur aliquid, & quod multum transpirabit caloris febrilis. — Nam id sane mirum balneis inest quod tam calidis prosint quam frigidis siccitatibus : quemadmodum & illud quod eos siticulosos efficiat qui sitis sint vacui, à siticu-

loſis vero ſitim abigat. — Si ſola febris conſtiterit balneum expoſcit, non ſecus ac cateræ ſiccitates quæcumque vel calidæ fuerint vel frigidæ. — Huic ſuccedunt planæ excrementorum evacuatio, æqualis per univerſum corpus calor, exiguorum meatuum rarefactio, tenſorum laxatio, denſatorum fuſio. — Balneæ ſiquidem eo quod madeſaciunt caput, ſoporiferæ ſunt.

On voit bien que tout ce qui vient d'être dit de la part des Anciens, a rapport à toutes les eſpéces de bains, tels qu'ils étoient en uſage de leur tems. Quoi qu'il en ſoit, les bains d'eau modérément chaude, produiſent tous ces effets plus ou moins évidemment, & par leur chaleur, & par leur humidité, & par la preſſion de l'eau, ſur-tout ſi on les prend un peu de tems : & dans les fiévres,

quoiqu'on puiſſe quelquefois employer les bains froids comme dans les fiévres ardentes, néanmoins ce ſont ceux qui conviennent le mieux à l'état du Malade, & aux circonſtances de la maladie, dans notre climat, ſur-tout s'ils ſont préparés avec attention de la maniere qu'on l'ordonnera. On peut voir dans le traité du Docteur Glaſs ſur les bains des Anciens, une explication ingénieuſe de leurs effets méchaniques.

On condamne avec raiſon une poſture droite dans les maladies aiguës, parce qu'elle cauſe ſouvent des foibleſſes, des défaillances, & quelquefois la mort. Faute de commodité, les Malades furent mis tous dans le bain dans cette poſture, ſans qu'il en arrivât aucune ſuite fâcheuſe. Je penſe que la chaleur du bain, en donnant des forces &

de la liberté à la circulation, & en la déterminant à ſe porter vers la ſurface du corps principalement, empêche cette défaillance & cette rétroceſſion d'humeurs, qui eſt la ſuite de cette poſture. Si néanmoins on craignoit qu'il arrivât quelque cataſtrophe fâcheuſe, en ayant une baignoire convenable, on pourroit faire prendre le bain au Malade dans une poſture horizontale; mais il faudroit prendre garde ſi dans quelques cas la chaleur du bain ne ſeroit pas capable de produire dans cette poſture un flux trop conſidérable à la tête.

Le trouble que les Malades ont ſouffert lorſqu'on les mettoit dans le bain pendant un redoublement de fiévre, m'a quelquefois fait croire qu'ils n'en étoient pas ſoulagés aſſez immédiatement, ou plutôt qu'après le bain, ils étoient quelquefois

quefois plus affectés ou moins tranquilles. Mais quoi qu'il en soit, le tems le plus propre pour le bain, & celui où il est suivi d'un plus grand succès, est le tems du redoublement. Car comme le bain dispose à un sommeil calme, & qu'il semble régler les sueurs en les restraignant lorsqu'elles sont excessives, & les augmentant quand elles sont trop peu abondantes, il prévient aussi ou diminue le redoublement qui vient sur le soir plus ou moins tard, & qui augmente pendant toute la nuit. Par cette même raison, la tête se trouve garantie de la violence de la fiévre & du délire, ce qui est le point principal, & les symptômes sont retenus dans un état assez modéré, jusqu'à ce que la coction des humeurs se fasse, & que la maladie se termine, les Malades doivent rester

dans le bain depuis quinze juſqu'à quarante minutes ou plus, s'ils peuvent le ſoutenir.

L'uſage fréquent des bains, ſi jamais il a lieu, & la variété des circonſtances, ſont ſeuls capables de déterminer dans quelles eſpéces de fiévre ils ſont convenables & quels ſont les tems propres à les employer. Sçavoir s'il faut les ordonner de bonne-heure, ou tard, dans le commencement, au milieu ou ſur le déclin de la maladie. On doit en cela avoir égard à beaucoup d'autres circonſtances qui tiennent à la maladie elle-même, au climat, à la ſaiſon, à l'âge, au ſexe & aux tempéramens.

J'ai vu preſque tous les ans dans la ſaiſon, des fiévres intermittentes pour leſquelles les Malades ſe baignoient lorſque les accès appro-

choient, & pour lesquelles ils buvoient tous les jours une eau légérement ferrée. Mais je n'ai pû sçavoir d'où venoit cette pratique, ni quand elle avoit commencé. Cette méthode étoit employée lorsque la maladie étoit opiniâtre & sujette à des rechûtes fréquentes, ou qu'elle étoit devenue anomale, & que les fébrifuges communs réussissoient peu. Presque tous les Malades étoient guéris, quoique la cure fût néanmoins un peu ennuyante.

Le Docteur Fisher nous a fait connoître les succès d'un bain continu dans tous les différens dégrés de la petite vérole.

Il n'y a pas de cas où les bains semblent plus indiqués, & promettre plus de soulagement que dans les fortes pleurésies & les violentes péripneumonies; maladies auxquelles

on peut ajouter la paraphrénésie; ils surpasseront de beaucoup ces bains locaux, si fort recommandés dans ces sortes de maladies; car appliqués à tout le coffre de la poitrine, ils agiront puissamment sur toutes les parties qui y sont contenues. Ils tempéreront plus efficacement l'inflammation, & par le relâche qu'ils produiront, ils rendront la respiration plus libre. La vapeur portée aussi dans les poumons, excitera l'expectoration. *Concoctis jam affectionibus, balneum citra periculum adhibetur, quin etiam ad expurgationem sputorum, quæ pleuriticorum, & peripneumonicorum thorace & pulmone continentur, maximè conferat, in iis ergo qui sic affecti sunt balneum iterari nihil prohibuerit.* Oribas. *Collect. med.* Lib. x. cap. 1.

Une personne fut attaquée d'une

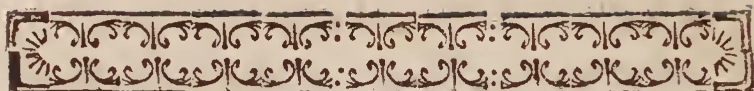
péripneumonie accompagnée dans ſon commencement des ſymptômes qui paroiſſoient fort tenir de la goutte, elle n'expectoroit point, & étoit dans le délire. On eſſaya un bain, mais trop tard, comme l'événement le montra : le Malade étoit à ſon ſeptiéme jour qu'on avoit annoncé comme devant être fatal. Quoiqu'on ait vu par les obſervations précédentes que les bains ont ſauvé des Malades qui me paroiſſoient être auſſi mal que pouvoit l'être ce dernier, cet exemple néanmoins nous porte à faire une remarque ſur leur uſage ; qui eſt, qu'on doit employer avec beaucoup de précaution ce reméde qui ſera ſuivi de ſuccès chez pluſieurs Malades, dans des maladies déſeſpérées, de peur que ſon défaut de réuſſite ne le faſſe abhorrer & mépriſer par le vulgaire.

C'eſt dans les Hôpitaux militaires où l'on trouvera le plus de commodités pour faire des épreuves ſur cette pratique, qui, quoique toujours très fort redoutée, eſt néanmoins ſûre, commode & amie de la nature lorſqu'elle eſt employée avec ſagacité, dumoins c'eſt ce que l'expérience m'a pleinement confirmé.

Extrait d'une Lettre de l'Auteur à un de ſes amis à Londres, datée du 20 Avril 1756.

Un homme ſe plaignoit depuis quelques jours d'une toux, d'un dérangement de l'eſtomach, & d'une oppreſſion. Le Médecin qu'il appella, le trouva attaqué d'un délire obſcur, qui bientôt augmenta & devint furieux. Il demandoit à tous momens à boire, & lorſqu'on lui en préſentoit, il témoignoit une grande horreur, jettoit la boiſſon loin de lui,

ou s'il en goûtoit, il crachoit promptement ce qu'il avoit dans la bouche, & menaçoit de mordre ceux qui le tenoient. Ayant passé un jour & une nuit dans cet état, n'ayant reçu aucun soulagement des vessicatoires qu'on lui appliqua au dos, ou d'autres remédes qu'on employa pour le tranquilliser, on le baigna & on lui appliqua des vessicatoires aux jambes. Une ou deux heures après il s'endormit. Ce sommeil dura quatre heures, au bout desquelles il s'éveilla avec tous ses sens à lui. Il descendit lui-même dans le bain le jour suivant. Je le vis par hazard dans ce tems ; la maladie paroissoit prendre alors la forme d'une fiévre accompagnée d'une grande chaleur, d'un pouls vif, & de sécheresse à la langue. Mon avis fut de continuer le bain pour prévenir le délire & subjuguer la fiévre.



SUPPLÉMENT.

CE que j'avois avancé il n'y a pas long-tems, dans un traité sur l'utilité de la navigation, en Médecine, pouvoit peut-être suffire pour réveiller l'attention des autres Médecins sur une pratique qui me paroissoit être importante. On m'a néanmoins donné à entendre que dans quelques endroits, j'aurois pu traiter la matiere un peu plus amplement : & comme souvent je n'ai fait qu'esquisser certaines choses, on sera peut-être bien-aise d'en avoir l'explication. C'est pourquoi je me suis hazardé à jetter quelques nouveaux jours sur cette matiere. Je serai heureux s'ils peuvent satisfaire le Lecteur, ou faire valoir le sujet. Je le ferai avec d'autant plus d'assurance,

que j'ai depuis été de plus en plus confirmé dans mon opinion, par les ſuccès que de nouvelles expériences m'ont annoncés. Ces ſuccès ſerviront à deux choſes, & à confirmer & à rendre en même-tems moins néceſſaires ces raiſons conjecturales, dont j'ai été quelquefois obligé de me ſervir pour prouver ce que j'avançois. Les perſonnes honnêtes & expérimentées jugeront de ces choſes, ſelon leur uſage, & le point où elles tendent; & quand bien même elles ne les approuveroient pas dans toutes leurs parties, néanmoins j'eſpere qu'elles voudront bien les recevoir favorablement.

On m'a fait deux ou trois objections quant à la partie philoſophique: je ne ſçais ſi elles ſont valables. Mais comme ce qu'on a dit n'attaque en rien l'argument principal, il n'eſt

pas néceſſaire d'y répondre. L'ordre demandoit que je miſſe en avant quelques principes, & j'ai recueilli tant chez différens Auteurs que de mon propre fonds, toutes les circonſtances qui diſtinguoient pleinement l'air & l'exercice en mer, de l'air & de l'exercice à terre. De-là, à conſidérer les choſes purement & théoriquement, il paroiſſoit raiſonnable de conclure que la navigation & la vie en mer pouvoient être un remède convenable. Le principal étoit de le prouver par l'obſervation, ſans laquelle tous les efforts que l'on feroit pour perſuader, ſeroient auſſi vains qu'impertinens. Un nombre aſſez conſidérable d'obſervations, dans des cas différens, m'a donné, je crois, les moyens de convaincre un chacun de la vérité de mon aſſertion. Sans apporter de nouveaux exemples,

ceux que j'ai détaillés de cures opérées par la navigation, ſont des preuves inconteſtables de ſon efficacité. Ce ne ſont pas même des exemples de légeres maladies dans leſquelles il auroit été ridicule de preſcrire la navigation, mais de maladies obſtinées, par leur nature ſouvent mortelles, & pour leſquelles d'autres remédes, & des plus puiſſans, avoient toujours été employés ſans aucun ſuccès, du moins quant à la cure.

Les exemples les plus fréquens que j'aie eus de l'efficacité de la navigation, ſont en ce qui regarde la conſomption. Cette maladie eſt endémique à la Grande-Bretagne, & eſt preſqu'auſſi fatale que fréquente. Elle attaque ſur-tout ceux qui ont l'eſprit le plus fin & la taille la plus déliée. Ces perſonnes ſemblent, par cette conſtitution, deſtinées

nées à devenir de bonne-heure les victimes malheureuſes de cette maladie, qui conduit à la mort d'autant plus ſûrement, qu'elle vient avec plus de lenteur, & que ſa marche eſt inſidieuſe. C'eſt toujours cette maladie que j'ai eu principalement en vue. Je me retrancherai même dans les remarques que je vais faire, à en parler particuliérement; & je m'efforcerai de montrer plus clairement le rapport qu'il y a entre la maladie & le reméde, ce qui pourra peut-être, dans des cas particuliers, en diriger une application encore plus heureuſe.

La vie & la ſanté conſiſtent dans la circulation libre, égale, & interrompue du ſang & des humeurs, & dans l'excrétion bien réglée de ce qui peut être ſuperflu dans la machine; cela ſuppoſe une bonne

conſtitution des fluides & l'action des ſolides. Le ſang eſt conſtitué de maniere à agir conſtamment ſur les vaiſſeaux comme un aiguillon néceſſaire pour les exciter à ſe mouvoir. Les vaiſſeaux de leur côté, en agiſſant ſur les fluides, leur donnent leur conſiſtance, & un plus grand dégré de mouvement : & de cette maniere, ils deviennent des cauſes mutuelles du grand ouvrage de la circulation. Quoique le ſang ſoit un fluide glutineux, néanmoins on remarque qu'il eſt très-fluide & fort pénétrant, ce qui le rend merveilleuſement propre à circuler dans des vaiſſeaux extrêmement petits. D'où vient cette extrême fluidité ? Eſt-ce d'un principe élaſtique particulier contenu dans le ſang ? Ou doit-on ſuppoſer que ce ſoit le réſultat de l'union & du mélange intime de

toutes les parties dont eſt compoſé ce fluide ſingulier? Il ne ſerviroit en rien ici d'entrer dans des recherches minutieuſes pour réſoudre ces queſtions.

L'Electricité, cette ſource féconde des recherches philoſophiques actuelles, prouve qu'il y a un principe d'une activité ſinguliere répandu dans toute la nature, qui pénétre tous les corps, & qui y exiſte plus ou moins. Dans le corps des animaux, ſi nous devons en croire une conjecture favorite de quelques-uns, ce principe eſt la premiere cauſe de la chaleur, de la vie & du mouvement des fluides. Il peut être engendré dans le corps, pour parler ainſi, par le moyen d'un certain procédé qui ſe renouvelle continuellement, tant que la vie ſubſiſte (49),

(49) *Voy.* la Théorie du Dr. Stevenſon, Eſſais d'Edimbourg, trad. de M. Demours, vol. VI. p. 445.

ou bien tire ſon origine de cauſes extérieures. Le feu s'éteint dans un air renfermé ; dans le même air la végétation s'arrête, la fermentation ceſſe, les animaux languiſſent, deviennent malades & meurent. Je n'oſerois aſſurer que la mer ſoit réellement une ſource convenable & plus abondante de cette matiere électrique. Il y a des raiſons qui ſemblent le prouver, & d'autres qui ſont contre. Quoi qu'il en ſoit, ce dont je ſuis bien ſûr, d'après une obſervation conſtante, c'eſt que l'air de la mer contient un principe vivifiant & reſtaurant, qui ſurpaſſe de beaucoup tout ce que j'ai jamais pu obſerver de l'air qu'on reſpire à terre. Je laiſſerai à d'autres, plus verſés dans de pareilles recherches, à déterminer ce que ce peut être que ce principe, qui dans une libre communication

de l'air, ſe trouve être ſi eſſentiel à la vie, & où il exiſte principalement, d'autant plus qu'à préſent on ne peut jetter ſur cet article que de vagues conjectures.

D'un autre côté, le ſang eſt un fluide d'une nature bitumineuſe, ſaline & inflammable lorſqu'il eſt deſſéché. Du mélange uniforme & en proportions juſtes de tous ſes principes, naît cet état ſain des humeurs, qui eſt le véritable fondement de la ſanté; & lorſque cette juſte proportion eſt rompue, alors il y a maladie. Si les principes ſulphureux, ſalins, prévalent, il s'enſuivra des maladies aiguës, ardentes, inflammatoires. Si ce ſont les parties les plus actives qui viennent à manquer, dans leſquelles conſiſte ſa ſpirituoſité, on verra naître ces maladies qui dépendent d'un mouve-

ment languiſſant, des obſtructions & une putridité rapide, parce qu'alors le ſang eſt devenu uſé & appauvri. Pour remédier ce défaut des parties ſpiritueuſes, nous tâchons par une variété de remédes aſſez connus, de remettre dans le ſang des parties chaudes, ſtimulantes, balſamiques & fortifiantes. Au moyen de ces remédes, les vaiſſeaux ſont excités à une action plus grande, & la circulation eſt accélérée, & nous avons une preuve de leur efficacité, dans les heureux effets qu'ils produiſent : mais il faut avouer en même-tems que ces effets ſont beaucoup plus remarquables en mer. Si la conſtitution du ſang eſt telle que nous l'avons décrite, s'il ſe fait par les pores une émiſſion continuelle de ce qui eſt redondant dans le corps, & ſi en quelque proportion

l'air & toutes ſes qualités ſont repompées par la même voie ; par un ſéjour en mer, il doit ſe joindre continuellement au ſang des parties qui ſont pareilles à celles de la plus grande énergie qui entrent dans ſa compoſition, & qui abondent en mer. La vertu fortifiante de ces parties ſera donc communiquée à tous les fluides, & ainſi bientôt diſtribuée par tout le corps. Avant que d'admettre une ſuppoſition de cette eſpéce, je ne ſçavois à quoi attribuer le retour ſi ſubit de l'appétit, des eſprits, des forces, de l'embonpoint, & même d'une ſanté durable, tous effets que produit un ſéjour en mer, même quelquefois de peu de durée. Mais en laiſſant de côté toutes ces choſes qui ſont d'une nature trop ſpéculative, quoiqu'il ſoit à propos d'en parler dans une hiſtoire de l'air

de la mer ; un autre fait qui frappera chacun, c'eſt que l'air étant en mer généralement plus chaud pendant l'hiver, & plus frais pendant l'été, il doit être d'une ſalubrité plus que commune dans toutes les ſaiſons, ſur-tout dans le cas de quelques maladies particulieres.

Quoique la conſomption, de toutes les maladies ſoit généralement la plus fatale, néanmoins c'eſt celle que l'on néglige auſſi le plus généralement, lorſqu'elle eſt à ce dégré où on pourroit encore en tenter la cure avec quelque certitude. La maniere lente dont elle attaque les Malades ſans qu'ils la puiſſent ſoupçonner, ne donne aucune crainte de danger : & comme elle eſt accompagnée de peu de douleurs, les Malades qui en ſont pris ſe bercent toujours des eſpérances les plus flatteu-

ſes, même lorſqu'ils ſont dans l'état le plus déplorable. Un crachement de ſang donne quelquefois l'allarme & avertit de bonne-heure de ſes approches. On a toujours, & avec raiſon, redouté ce ſymptôme, & en effet il eſt l'avant-coureur ordinaire de la pulmonie, ou indique une diſpoſition manifeſte à cette maladie, à moins qu'il ne ſoit l'effet d'une ſimple tranſudation, ou la ſuite de cauſes accidentelles dans des perſonnes d'ailleurs ſaines.

J'ai dit que des glandes tuméfiées, en comprimant les vaiſſeaux, en cauſoient le plus ſouvent la rupture, quoique d'ailleurs il n'y eût point de ſignes certains de tubercules déja formés. Il doit y avoir déja long-tems, à ce que je penſe, que ces tubercules exiſtent dans les poumons, ſans cauſer aucun empêche-

ment à leur mouvement, ou sans que la santé en soit affectée. Il se passe quelquefois un si grand espace de tems entre un crachement de sang & les apparences réelles d'une pulmonie, que je ne puis imaginer que la rupture du vaisseau ne se cicatrise point & dégénere en ulcere aussi souvent qu'on le croit, ce que la toux, la fiévre & le crachement du pûs découvriroient promptement. Un Boulanger, d'une complexion délicate, & dont la peau étoit fine & unie, cracha, au commencement de l'été une grande quantité de sang cailleux & vermeil. L'hémorrhagie s'arrêta, & au moyen de la diéte & d'un ménagement convenable, il se rétablit, & continua plusieurs mois en parfaite santé, à ce qu'il paroissoit. En Automne il commença à tousser, la fiévre hectique survint, à la fin il cra-

cha une mauvaiſe matiere & mourut. On remarque fort ſouvent un même progrès dans cette maladie. J'ai inſiſté principalement là-deſſus, parce que je penſe que la cauſe de la conſomption qui ſurvient après un crachement de ſang, doit être cherchée ordinairement plus loin que dans l'ulcération des parties bleſſées, & on doit avoir continuellement en vue les tubercules. Quoique peut-être ils n'exiſtent pas actuellement, nous pouvons être aſſurés qu'ils ſont en train de ſe former : car on les trouve toujours à l'ouverture du cadavre de ces Malades ; & l'on doit de bonne-heure, par toutes ſortes de moyens internes & externes, s'oppoſer avec grand ſoin à un événement de cette eſpéce.

Une toux ſéche accompagnée de fiévre, de ſueur, de dépériſſement, donnent une ſuſpicion fondée de

tubercules, & peut-être fait-on quelques petits efforts, ſouvent avec des remédes fort peu convenables, pour réſoudre l'obſtruction & prévenir la ſuppuration. Dans ce cas le diagnoſtique eſt évident. Mais dans un crachement de ſang où l'on ſuppoſe que l'ulcération ſera la ſuite de l'hémorrhagie, on croit avoir ſatisfait à toute indication, lorſqu'on a tâché de cicatriſer la plaie, & de prévenir une nouvelle hémorrhagie. On doit faire à cela d'autant plus d'attention, qu'on paſſe par-deſſus la principale indication qu'on n'imagine même pas. De plus, les ſaignées & les remédes rafraîchiſſans qu'on employe dans cette maladie, ſuſpendant pour un tems la croiſſance des tubercules, on ſe doute encore moins de leur exiſtence. On ne doit pas cependant conclure pour cela,

qu'il n'y a plus de danger, même quand il y auroit déja long-tems que le crachement de ſang ſeroit guéri. L'obſtruction cachée, qui eſt la principale cauſe du péril, augmente dans la ſuite peu à peu, s'enracine, & ſe montre à la fin pour la cauſe véritable & qu'on n'avoit nullement ſoupçonnée, d'une conſomption purulente & mortelle.

Il n'y a pas de claſſe de maladies pour leſquelles on ait employé ſans diſtinction une plus grande quantité de certains remédes, que pour la toux & la pulmonie. Une toux procéde de différentes cauſes; ainſi pour la guérir il faut employer des méthodes différentes. Une conſomption peut être glanduleuſe, ou pituiteuſe, ou catharreuſe, & le même traitement conviendroit mal à toutes ces eſpéces, J'ai ſouvent douté ſi cette pratique,

pratique, qui est fort recommandée, & que beaucoup de Médecins suivent, je veux dire l'usage des balsamiques dans ou après un crachement de sang, est toujours la plus convenable & la mieux indiquée. On l'employe dans la vue de consolider la playe, & sur le préjugé où l'on est que la suppuration succéde toujours, ou peut succéder à la rupture du vaisseau, ce qui, selon moi, arrive rarement. La simple rupture d'un vaisseau sanguin qui se vuide en grande partie dans les vaisseaux collatéraux, s'agglutine bientôt, je pense, pourvû qu'on ait soin de veiller sur la température & les mouvemens des fluides. Elle se cicatrise d'autant plus promptement, que la douce mucosité qui enduit les poumons, fait l'office d'un onguent cicatrisant; mais lorsque le sang s'est épanché

dans les interſtices cellulaires des poumons, nous avons une idée différente de la maladie. D'autres indications ſe montrent, & il ſemble qu'il faut employer une méthode particuliere, pour procurer la ſortie de ce ſang extravaſé, réſiſter à ſa putréfaction, & diſpoſer les parties à ſe guérir. On condamne avec raiſon les aſtringens dans le crachement de ſang, parce qu'en deſſéchant un peu trop les parties, ils peuvent les échauffer & les enflammer. La ſuppuration eſt la ſuite naturelle de l'inflammation, lorſqu'elle eſt venue à certain dégré; maintenant ſi on preſcrit des balſamiques ſtimulans & chauds, à une quantité aſſez conſidérable pour qu'ils produiſent quelqu'effet, ils exciteront ſans doute plus ou moins de fiévre, ce qui augmentera certainement l'inflam-

mation, & accélérera de cette maniere la ſuppuration, ce qu'il étoit eſſentiel de prévenir. Ce n'eſt pas que par-là je veuille abſolument décrier tous les remédes de cette eſpéce : il y a des cas où ils peuvent être de quelqu'utilité. Je prétends ſeulement mettre en garde contre un uſage trop général & précipité de ces médicamens dans cette maladie. Le but qu'on ſe propoſe en les adminiſtrant eſt ſi ſouvent rempli, ſans qu'on s'en ſerve, que je ſuis porté à croire qu'ils ſont rarement néceſſaires, & qu'avant de les employer ils doivent être particuliérement indiqués.

Il n'eſt quelquefois pas aiſé, ni bien néceſſaire ici de déterminer préciſément ſi une conſomption eſt la ſuite du crachement de ſang & de la rupture du vaiſſeau qui n'a pû ſe

cicatriser, ou du sang épanché qui s'est corrompu dans les plus petites branches de la trachée artére, ou enfin de la suppuration des tubercules. De telle maniere qu'elle ait été produite, je croirai toujours en ce cas avoir bien fait, & avoir conseillé ce qui peut le mieux conduire à la guérison & à la santé, lorsque j'aurai prescrit un voyage immédiat en mer : parce que telle méthode que j'aie employée, ou vu employer, je n'en ai jamais trouvé qui ait promis de mettre mieux à l'abri des funestes conséquences qu'on a lieu de craindre. J'ai encore un exemple de fraîche date, d'un jeune Monsieur qui en a retiré un avantage remarquable. Ce jeune homme étoit fort délicat, & avoit été jusqu'à quatorze ans dans un état si chétif, que ce n'avoit été qu'avec beaucoup

de ſoins qu'on étoit venu à bout de l'élever. L'hiver dernier il fut enrhumé. La toux étoit fort violente; il avoit des ſueurs nocturnes, perdoit ſon embonpoint, ſes forces & ſon appetit. On ne ſentoit aucun mouvement de fiévre en touchant le pouls, qui étoit plutôt lent & affaiſſé, quoique la langue fût fort blanche. Après un tems conſidérable & beaucoup de peines, la toux ſe paſſa entiérement, & il ſe rétablit un peu : mais tout le printems il fut pâle, languiſſant & émacié. En Avril, comme il prenoit le lait à la campagne, il cracha le ſang deux fois, mais en petite quantité. Il devint ſenſiblement plus mal & ſi foible, que lorſqu'il ſe promenoit, la moindre colline à monter le mettoit hors d'haleine. Il alla en mer en Juin. Son appétit qui étoit fort mau-

vais, augmenta de telle ſorte, qu'il devint preſque vorace & qu'il mangeoit tout ce qu'il trouvoit ſans diſtinction, ni pour la qualité, ni pour la quantité. Au bout de quelques jours le vaiſſeau ayant relâché dans une baye, il vécut à terre pendant huit jours. Encore quelques jours de navigation le menerent à la fin de ſon voyage. Il paſſa de nouveau quelques ſemaines à la campagne, ſe baignoit tous les jours à la mer, prit le lait & monta fréquemment à cheval. Le vaiſſeau ne mit que trois ou quatre jours à revenir. Cette navigation & la vie qu'il avoit menée à terre alternativement, produiſirent en lui un changement ſurprenant; il revint ſans ſe plaindre de rien. Il avoit recouvré ſes forces & ſon embonpoint, & avoit alors un air mâle, une complexion forte & faiſoit aiſément quel-

ques milles ſans difficulté, quoique pendant ſon voyage il eût ſouvent fait uſage, tant dans ſon manger que dans ſon boire, de choſes qui n'étoient pas trop compatibles avec ſa délicateſſe naturelle, ou l'état foible & délabré de ſes poumons, & cela ſans aucun accident. Dans le tems que j'écris ceci, en Décembre 1756, il jouit d'une parfaite ſanté.

On ne peut guères révoquer en doute la vertu réſolutive de l'air de la mer, lorſqu'on fait attention à la compoſition ſinguliere de l'eau de la mer, qui eſt remplie d'une variété de ſubſtances volatiles d'une nature très-pénétrante. La vapeur qui s'en exhale étant donc imprégnée plus ou moins de toutes ces qualités, rend l'air de la mer d'une application très-efficace & très-active, d'autant mieux que la vertu en eſt

encore augmentée par ſon humidité & ſa chaleur tempérée. Le Docteur Ruſſel a prouvé d'une maniere incontestable, par nombre de faits dont on ne peut douter, l'efficacité de l'eau de la mer employée à l'extérieur pour la réſolution des tumeurs glanduleuſes. L'air de la mer étant donc doué néceſſairement des mêmes qualités, par les vapeurs dont il eſt chargé, doit remplir les mêmes intentions par rapport aux poumons auxquels il s'applique : & je ſuis toujours porté pour qu'on aille vivre dans un pareil air, lorſqu'on ne peut pas abſolument s'accommoder de la navigation. Il convient mieux à tous égards, que l'air ordinaire, & à la nature de la maladie, & à l'état préſent des parties affectées. Quelques eſſais que j'ai fait ſur le ſéjour dans les places voiſines de la mer,

m'ont donné lieu de croire qu'il n'étoit pas ſans effet.

Un Monſieur naturellement d'une conſtitution délicate, étoit ſujet à une toux. Au commencement de l'hiver dernier ſa femme étoit morte d'une pulmonie, mais ſans aucun ſymptôme de purulence. Comme ſa toux augmentoit, il étoit fortement frapé de l'idée d'infection; la crainte, le chagrin & l'appréhenſion qu'il avoit avec raiſon de périr, le mettoient extrêmement bas. La toux même qui continua tout l'hiver & le printems, mit ſes amis fort en peine pour lui. On n'avoit pas négligé les remédes convenables, mais je comptois davantage pour ſon rétabliſſement, ſur une ſaiſon plus favorable; & comme l'été approchoit, il fut quelque peu mieux. Ses affaires ne lui permettant pas un long voyage

ou la navigation, je lui ordonnai en conſéquence de prendre l'air de la mer, & de ſe mettre à l'uſage du lait. Il faiſoit tous les matins à cheval trois ou quatre milles ſur les bords de la mer, buvoit du lait d'âneſſe, paſſoit le jour à ſes occupations, & après avoir pris encore du lait le ſoir, revenoit par le même chemin. Pendant qu'il finiſſoit cet exercice journalier, il me dit que l'air de la mer le rafraîchiſſoit beaucoup. Il reprit un grand appétit, des forces, & finiſſoit toujours ſa promenade par un goût de ſel aſſez fort, qui lui venoit de la vapeur qu'il avoit reſpirée. Il paſſa un mois ou plus de cette maniere. La toux ſe diſſipa, & il reprit ſa ſanté ordinaire. Pour la rendre plus ſtable, je lui conſeillai de boire, pendant quelques ſemaines, une eau légérement ferrée.

Une autre affection dans laquelle cette vapeur peut être d'un grand avantage, à cause de sa vertu émoliente & résolutive, est la callosité des poumons. Nous avons des exemples de cette qualité dans l'Observation II & IV de ce traité, où une difficile & laborieuse respiration, si je ne me trompe, dans le diagnostique, caractérisoit cette maladie. Lorsque les petites glandes de la membrane qui tapisse l'intérieur de la trachée-artere, ont été obstruées par un froid subit, si elles restent long-tems dans cet état, & que l'obstruction ne se résolve pas, elles acquierent une disposition schirreuse. Les canaux de la trachée deviennent durs, & ne peuvent se dilater librement. Cette affection dérange la respiration plus qu'on ne l'observe dans le cas de tubercules

qui ſont parſemées ça & là dans la ſubſtance ſpongieuſe des poumons. Les effets de la navigation, ſous ces circonſtances, ont ſurpaſſé de beaucoup les eſpérances que je m'en étois formées; & ils ont répondu en ce dégré de la maladie, à mes intentions beaucoup plus efficacement que tout autre reméde que j'aurois pû employer : du moins c'eſt ce que je crois. Peut être y a-t-il quelques eſpéces d'aſthme qui ont beaucoup d'analogie avec cette affection.

Quant à ce qui regarde l'état des poumons dans une conſomption, deux différentes indications ſe préſentent. Il faut amollir les calloſités & cicatriſer les ulcéres. Les diſſections des cadavres de ceux qui ſont morts de la pulmonie, montrent que les poumons ſont remplis de tubercules de différentes groſſeurs

& en différens états. Quelquefois toute leur ſubſtance eſt une maſſe confuſe de tumeurs glanduleuſes, d'abcès & d'ulceres. A meſure que les ſymptômes ſe montrent, c'eſt par ces circonſtances que nous déterminons les différens dégrés de cette maladie. Lorſqu'elle eſt compliquée à ce point, elle préſente des indications fort compliquées à ſuivre pour en opérer la guériſon. Si l'on en juge par la pratique commune & les ſyſtêmes les plus reçus, il paroît que la pratique ſe borne à déterger les ulceres, à adoucir les fluides, comme on dit, & à alléger les ſymptômes. On ne fait pas du tout attention, que je ſache, dans ce dégré, à procurer la réſolution des obſtructions qui ſe forment à tout moment de nouveau, & à prévenir les ulcérations qui pourroient

ſurvenir à d'autres déja formées ; il eſt cependant évident qu'on doit ſuivre cette indication dans ce dégré de la maladie, tout auſſi-bien que dans le cas de ſimples tubercules ſans ulcération. Car que fait-on en détergeant & cherchant à cicatriſer les glandes qui ſont déja ulcérées, ſi les obſtructions continuent à ſe former, il paroît preſque tous les jours de nouveaux abſcès, au moyen de quoi les ulcéres ſe multiplient continuellement, juſqu'à ce qu'enfin ils occupent tout le volume des poumons ? De-là, de nouvelles ſources & une augmentation de purulence, nonobſtant tous les efforts qu'on employe.

Et en vérité cette indication de réſoudre les obſtructions, & cela dans tous les dégrés de la conſomption, tant qu'il exiſte encore une

poſſibilité de la guérir, eſt ſi évidente, que ſi on n'y fait pas une attention la plus particuliere & continuelle, on n'avancera que très-peu vers la cure. Il ſeroit fort difficile d'apprendre par la pratique ordinaire, quels ſont ici les déſobſtruans les plus convenables, je veux dire dans cet état ulcéré de la conſomption glandulaire. Si l'on fait attention à la délicateſſe extrême des poumons & de tout le corps, & à pluſieurs ſymptômes de la conſomption qui ont des indications différentes, on ne doit haſarder, qu'avec beaucoup de précaution, ſi même on doit le faire, des remédes internes d'une qualité vivement déſobſtruante. Les médicamens d'une moindre efficacité ne font que blanchir. Enfin en examinant ſans préjugé tout ce qu'il eſt

possible de tenter dans cette intention, je reviens toujours à mon dire, qui est que je regarde la vapeur qui s'exhale de la mer, comme le reméde le plus sûr & le plus efficace en ce cas, d'autant plus que non-seulement elle est propre à désobstruer les parties tuméfiées, mais encore à dessécher & à cicatriser celles qui sont ulcérées. Au moins, telle a été l'opinion de ceux qui les premiers ont regardé la navigation comme un reméde dans cette maladie. J'oserai encore ajouter que cette vapeur est certainement antiseptique & capable par conséquent de corriger la disposition purulente de la matiere contenue dans les poumons, & par là d'empêcher qu'elle ne produise une fiévre putride, si elle vient à être repompée par les vaisseaux.

La difficulté qu'on trouve d'abord

de porter directement dans les poumons des remédes balſamiques doués d'une vertu efficace, ſuggéra ſans doute d'abord l'idée de les faire prendre intérieurement. On ſuppoſa que par ce moyen, le ſang imprégné de ces médicamens communiqueroit de cette maniere, par la circulation, toutes leurs vertus aux parties affectées, & que cela ſuffiroit pour les déterger & les cicatriſer. Mais ſi l'expérience prouve trop malheureuſement qu'ils répondent rarement à nos intentions, il y a lieu de ſoupçonner ou qu'ils ſont impropres par eux-mêmes, ou qu'ils ſont mal appliqués, ou enfin que leur vertu eſt fort petite.

Si pourſuivant une analogie manifeſte, nous conſidérons mûrement ce qu'on fait dans une maladie pareille, ou plutôt dans la même ma-

ladie mais différemment ſituée, dans les écrouelles externes, cela pourra jetter ſur cette matiere un plus grand jour. Ce ſeroit prouver bien peu d'expérience, ou peu d'attention, de traiter des écrouelles ulcérées vers laquelle la main a un libre accès, avec les ſeuls remédes qu'un long uſage a appris être d'ailleurs convenables & propres à des ulcérations ordinaires. On a trouvé que dans ce cas il falloit des applications de remédes d'une nature différente, & même d'une eſpéce ſaline. C'eſt pourquoi l'eau de mer, l'urine & quelques eaux médicamentées qui contiennent quelque principe ſulphureo-nitreux, ſont ſouvent employées de préférence & avec beaucoup de ſuccès. Les remédes qui ſont fort déterſifs, ſont en même-

tems fort résolutifs ; & par leur vertu stimulante & dessicative, ils empêchent une trop grande élongation des fibres charnues, d'où naît cette luxurience ou cette spongiosité qui souvent sont les principaux obstacles à la cure. Lorsque nous faisons usage de toutes ces choses pour une consomption, & que nous y joignons les balsamiques détersifs, nous ne nous appercevons peut-être pas d'une vertu aussi grande qu'on l'auroit pu supposer : & la pratique prouve que leur usage est trop circonscrit, je crois, lorsqu'on se borne aux apostumes communs & aux ulcérations qui proviennent de tubercules benins ou moins endurcis. Le premier pas qui nous conduit à la vérité, est la connoissance du tort que l'on a. Si par une application plus judicieuse de ces remédes, ou

de quelques autres les plus renommés dans la consomption, quelqu'un a été assez heureux pour être assuré en général de leurs bons effets, je ne feins pas de m'en réjouir, & je serai charmé de tout mon cœur si on veut bien m'apprendre à les employer de maniere à en tirer plus de succès.

Il faut avouer cependant qu'on peut dans certains cas appliquer immédiatement sur les poumons, par le moyen de l'inspiration, certains remédes en forme de vapeur ou de fumigation. On peut de cette maniere en porter une suffisante quantité dans ce viscere, sans qu'ils soient altérés par le cours de la circulation, & sans qu'ils soient sujets à causer ces commotions dangereuses ou ces effets qui, lorsqu'il y a quelque disposition à la fiévre ou à l'inflammation, sont constamment la

ſuite de leur uſage intérieur. Il y a long-tems que cette pratique a été introduite en Médecine, & il eſt à regretter, & même ſurprenant, qu'elle ait toujours ſi peu réuſſi. Il faudroit peut-être dans le choix & l'application de ces remédes, plus de précaution, plus de jugement, afin qu'ils puſſent être ſûrs & commodes & d'une efficacité ſuffiſante pour répondre aux différentes intentions, ſelon les différens dégrés de la maladie & les différens états des ulcéres. On conſeille en ce cas, & on a quelquefois employé des décoctions de plantes béchiques, des baumes déterſifs, des gommes deſſicatives, des antiſeptiques, le ſoufre & l'arſenic. Comme ce dernier contient un ſel fort acide, & une petite portion de mercure, il eſt certainement plus propre à corriger la ſordidité,

à réſoudre les calloſités, & à procurer une bonne digeſtion des ulcéres. Mais comme ſouvent ſon opération eſt incertaine & violente, & qu'il peut occaſionner des ſymptômes fort fâcheux, ſur-tout dans des ſujets foibles comme ſont toujours les pulmoniques, il ſeroit à ſouhaiter qu'on trouvât un moyen d'en rendre l'application plus douce. Nous avons un exemple remarquable de l'opération violente, mais cependant heureuſe, d'une fumigation arſénicale, dans Rivierre, *Obſ. communicat.* 2, qui prouve bien quelle eſt l'efficacité de ſes effets, quoiqu'elle ne donne pas le courage de le mettre en uſage. Le cinabre même qui peut-être eſt d'une nature moins déletere, a quelquefois eu auſſi de violens effets. Tout cela ſemble néanmoins indiquer un uſa-

ge bien ménagé de remédes mercu-riels, même intérieurement, lorſque les ſymptômes de colliquation ne ſe ſont pas encore trop montrés; & quoique je n'en aie point d'exemple, je penſe néanmoins qu'ils pourroient peu à peu répondre aux mêmes intentions, & avec ſûreté. Autrement, pourquoi adminiſtreroit-on tous les jours ces remédes dans le cas de différens ulcéres de mauvaiſe nature? La ſeule différence de ſituation ne peut point faire un changement eſſentiel quant à la maladie. Sur ce chapitre important des applications externes de remédes ſur les poumons, outre ce qu'en ont dit les Anciens, on ne ſe répentira pas de conſulter deux Médecins modernes de notre pays, Bennet dans ſon *Theatrum tabidorum*, & Mead dans ſes *Monita & præcepta medica*.

Pour jetter encore un plus grand jour ſur ces matieres, dans la vue d'établir une méthode plus certaine & plus propre à guérir la pulmonie, il faudroit conſidérer pareillement les différens remédes internes que l'on ordonne dans les écrouelles. Mais ce ſeroit en entreprendre trop pour ce moment, que d'entrer dans un examen critique de ces médicamens, pour voir s'ils ſont applicables à la conſomption, & pour inſtituer une comparaiſon entre les uns & les autres. D'ailleurs chacun peut en faire autant par lui même, & eſt en état d'en porter un jugement propre d'après ſes réflexions ſeules. S'il y a une analogie pleine entre ces maladies en elles-mêmes, je penſe que les moyens de cures doivent auſſi être analogues. Ceux qui, par une habitude de penſer d'une maniere

niere particuliere, ont été long-tems attachés à une certaine méthode, sont ordinairement partiaux en leur faveur, en fait de connoissances favorites que le tems leur a rendues familieres. Ils sont aussi enclins à respecter & à chérir les pratiques reçues. La Médecine ne connoît d'autre étendart d'orthodoxie, que ce qui est fondé sur l'expérience & le raisonnement; & il y a un argument contre la pratique reçue dans la maladie dont nous traitons qu'il importe à chacun de considérer attentivement, & dont on doit, s'il est possible, éloigner les mauvais effets.

On observe quelquefois que la consomption fait un progrès formidable, & même est accompagnée de colliquation, avant peut être qu'on soupçonne une suppuration, & que

l'expectoration donne quelques ſignes de purulence. Il paroît que cela arrive lorſque les abſcès ſont ſitués à l'extrêmité des diviſions de la trachée-artere, ou que la membrane qui revêt les glandes, eſt ſi forte & ſi épaiſſe, qu'elle ne peut être aiſément rompue par les ſeules forces de la matiere qui eſt logée dedans, & par conſéquent qui ne peut être rejettée promptement. Dans ce cas, les Malades languiſſent & ſont attaqués d'une toux ſéche & de tous les ſymptômes de colliquation, par abſorption, ou parce que les poumons ne peuvent agir librement: car lorſque le ſang n'y eſt pas trituré convenablement, les parties globuleuſes & ſéreuſes ſe ſéparent mutuellement; & ces dernieres ſortent par les ſoupiraux communs, ou ſe dérangent de leur route. C'eſt alors

où il faut aider la nature avec beaucoup de prudence, parce que le ſalut du Malade dépend d'une évacuation à propos de la matiere, auſſitôt que les ſymptômes indiquent qu'elle eſt formée. On peut ſe ſervir de toutes ſortes de méthodes pour procurer la rupture de cet abſcès : mais quelle méthode plus propre à l'effectuer avec moins de peine & de fatigue de la part du Malade, & plus d'eſpérance pour le ſuccès, que le mouvement & le vomiſſement auxquels on eſt ſujet en mer? Voyez l'Obſervation XIX.

Il eſt inutile de diſputer pour ſçavoir ſi la conſomption eſt une maladie curable ou non : une petite obſervation conciliera aiſément les différens ſentimens qui peuvent exiſter ſur cet article. Il eſt certain que quelques perſonnes guériſſent de cette

maladie ; & ſi je n'avois pas peur de paroître trop hardi, j'aſſurerois même ce qu'on n'a pas fait ſouvent, que nombre de perſonnes peuvent en être préſervées, & qu'au moins on peut prolonger la vie de ceux qu'il eſt impoſſible abſolument de guérir. A la vérité ce n'eſt pas par des remédes qu'on employe le plus ordinairement, l'expérience nous donne journellement des preuves certaines & triſtes de leur peu d'efficacité : mais ce ſera par des remédes qui ſont devenus ſuſpects à pluſieurs, ou mépriſés, ou enfin enſevelis dans l'oubli, par une timidité qui n'eſt point fondée, par la négligence, ou par un rafinemement inutile qu'on a introduit dans la Médecine. On a cependant multiplié à l'excès en même-tems d'autres remédes ſans vertu, s'ils ne ſont pas dangereux,

& qui en comparaiſon ſignifient beaucoup moins. Il y a apparence, à ce qu'on peut croire, que ç'a été pour ſe rendre aux importunités des Malades, ou ce qui peut bien être arrivé, pour ſervir à un ſentiment peu généreux de la part du Médecin. Un examen plus attentif de la nature, des cauſes de la maladie, des méthodes employées pour la guérir, & du peu de ſuccès de ces méthodes, prouvera à un chacun, dans un tems ou dans l'autre, pourvû qu'il ne ſoit pas bridé par la coutume ou le préjugé, qu'il faut abſolument ici changer la pratique. Quoi qu'il en ſoit, lorſque la maladie n'aura pas cédé aux remédes indiqués raiſonnablement, une conſomption ſera toujours une maladie fatale. Mais ſi on peut retirer des filets de la mort ſeulement un petit nombre de perſon-

nes de plusieurs milliers qui en périssent sans rémission, en n'ométant rien de ce que l'art aura pu fournir, le Médecin recevra toujours la louange qui lui est dûe, montrera plus clairement le pouvoir de son art, & la maladie ne passera pas comme elle l'a fait jusqu'à présent, avec trop de raison, pour en être l'écueil.

Ce sont ces motifs qui m'ont déterminé à offrir librement au public ces idées sur la cure d'une maladie, qui étant extrêmement fréquente, & ne distinguant ni âge, ni sexe, ni condition, demande tout notre sçavoir & notre attention, pour l'empêcher de devenir mortelle. Après une longue réflexion, & des observations répetées, je suis persuadé que l'air de la mer est celui qui convient le plus aux pulmoniques : & si l'on y joint l'exercice

de la navigation, la Médecine, je crois, ne peut prescrire de remédes plus sûrs & plus propres dans les différens dégrés ou états de la consomption : d'autant mieux, qu'on retire par-là les effets d'un reméde interne altérant, & d'un médicament qu'on appliqueroit à l'extérieur.

Il y a encore une chose qui nous manque, & qui nous seroit d'un grand usage ; ce seroit d'avoir une régle selon laquelle nous puissions être capable de déterminer avec certitude, quel est le reméde qui a opéré telle ou telle cure. Cette régle seroit d'autant plus nécessaire, qu'on a quelquefois adopté un principe indéterminé, qui est, que pourvû que la maladie soit guérie, n'importe comment. Cette maxime une fois admise, jette une obscurité générale dans la pratique, & tend trop

ſouvent ſur de legers fondemens ; à établir une méthode, ou à juſtifier la continuation d'un reméde propoſé par tel Auteur que ce ſoit, ſans pouvoir donner d'autres preuves de ſon utilité, ſi ce n'eſt que le Malade en a fait uſage & en eſt guéri. Il n'y a que l'empiriſme ſeul qui ne cherche pas à aller plus loin que les effets & les apparences préſentes. On doit avouer que l'étude ſoigneuſe des *Juvantia & Lædentia*, produit les plus grands avantages ; mais en même-tems on ne peut diſconvenir que parmi une variété & une multiplicité de remédes, il eſt impoſſible de déterminer ce qui fait bien ou mal. Réduire la Médecine à une véritable ſimplicité, c'eſt la conduire à une plus grande certitude. On nous préſente une infinité de remédes avec tant d'aſſurances & de ſermens de

leur ſuccès, qu'on doit imputer le préjugé qu'on a en leur faveur, à la crédulité, au défaut d'un examen convenable, ou à la vanité, qui nous eſt ſi naturelle, de nous approprier quelque choſe. Car enfin, qu'on en faſſe impartialement l'eſſai, & on verra que ni la raiſon ni l'expérience ne confirmeront les belles qualités que leurs Auteurs leur ont données. Cependant on multiplie tous les jours des remédes qui n'ont que des vertus obſcures, & un mérite intrinſéque très-petit, & cela ſelon la mode & la fantaiſie, ou ſur l'autorité d'une perſonne, & nous leur laiſſons ſouvent prendre la place de ceux qui ſont d'une efficacité réelle. Le Médecin, quant au choix des remédes, reſte donc par-là dans une perpléxité qui ne peut que faire tort au Malade. J'oſe donc avancer que

chaque nouvelle addition à la matiere médicale, ne fait qu'augmenter le nombre, & par conséquent nous rendre plus embarrassés, plus incertains, plus perplexes que jamais.

Il seroit donc fort à souhaiter qu'on nous donnât toujours des observations plus positives de l'opération & de l'effet des remédes, & qu'il y en eût un nombre suffisant pour étayer leur usage & leur efficacité, & pour montrer ceux sur lesquels, dans des maladies particulieres, on doit le plus compter. Il faudroit rapporter de bonne-foi leurs bons & mauvais effets, & y joindre l'événement. C'est par-là seulement que nous pouvons estimer la valeur réelle d'un remède. Quelques observations de succès, choisies parmi un plus grand nombre d'infructueuses, ne soutiendront pas long-tems

le crédit des obſervations ou du remède propoſé. On ne doit ſupprimer aucunes circonſtances, ni les exagérer. Les obſervations dictées par un eſprit de parti, propagent une erreur, & conduiſent dans des bévues toujours dangereuſes pour le Malade, dans un tems ou un autre, & qui tendent à diſcréditer l'art. Souvent en paſſant le tems à faire uſage de remédes qui ſont peu convenables, la cure eſt retardée, & l'occaſion favorable pour la cure étant une fois perdue, il eſt rare qu'elle ſe retrouve.

Non-ſeulement il eſt néceſſaire de ſçavoir à fond la vertu & l'efficacité réelle des remédes, mais pour être en état de juger plus certainement par quels moyens la cure a été opérée, il eſt intéreſſant de bien connoître toutes les différentes manie-

res dont une maladie peut être guérie. Outre que cette connoiſſance peut quelquefois nous indiquer un meilleur moyen de curation, elle ſervira encore de beaucoup à abaiſſer cette préſomption trop générale que nous avons de nous arroger le mérite d'une cure à laquelle nous avons la plûpart du tems très peu contribué, encore ſçavoir ſi nous y avons du tout contribué, par l'adminiſtration de nos remédes. Il eſt ſûr que c'eſt toujours la nature qui guérit la maladie ; mais combien de fois la nature guérit-elle à elle ſeule, ſans que l'art s'en mêle en aucune façon, par le tems, le hazard, le changement des ſaiſons, un ménagement convenable, & en évitant quelquefois ſimplement les cauſes de la maladie ?

Puiſque je viens de faire mention

du hazard, je vais rapporter l'exemple de la cure d'une maladie fort obstinée, qui fut d'autant plus agréable, qu'elle étoit inattendue. Cet exemple d'ailleurs n'est point étranger à notre sujet. Une Dame sur les derniers mois de sa grossesse, eut un accès de colique fort violent, auquel succéda une jaunisse. Cette jaunisse se passa pendant ses couches, mais revint bientôt après & dura quatre mois, sans que du reste sa santé en fût autrement affectée. Elle n'avoit ni douleur, ni dureté, ni grosseur, ni poids, dans la région du foie; les selles étoient blanchâtres, & elle étoit constipée. Aucun reméde ne sembloit assez efficace pour guérir la maladie, & la couleur de sa peau devint bientôt jaune foncé. Quoiqu'elle prit tous les jours plus ou moins l'exercice du cheval, je lui conseillai un

voyage. Comme elle revenoit, son cheval ayant fait un faux pas, elle sentit une douleur aiguë au côté droit du ventre, qui glissa en prenant la route du nombril, en diminuant de plus en plus, & qui se passa tout-à-fait en peu de jours. Depuis ce tems la jaunisse se passa peu-à-peu, & elle reprit son premier état de santé. Je pense que la cause de cette maladie étoit une pierre qui bouchoit le canal excréteur de la vésicule du fiel. Sa position fut altérée par le choc & l'action des muscles de la Malade lorsqu'elle voulut se retenir, de maniere à la faire tomber ensuite dans les intestins, au moyens de l'exercice & de l'action ordinaire des parties. Sans un accident aussi puissant, probablement la maladie seroit devenue plutôt ou plus tard mortelle.

Le raiſonnement & l'exemple des Anciens me conduiront dans la ſuite à conſeiller ſans ſcrupule dans un cas pareil la navigation qu'ils ont fort recommandée dans les jauniſſes & les maladies des reins. Le mouvement du vaiſſeau & les vomiſſemens, ſont très-convenables pour aider à la ſortie des pierres, du gravier ou autres matieres retenues dans la véſicule du fiel & les reins ou leur conduit excréteur. Nous ne ferons même alors qu'imiter la nature qui produit des vomiſſemens ſpontanés dans les maladies hyſtériques & néphrétiques, & dont elle employe utilement les efforts à chaſſer plus promptement les ſubſtances étrangeres qui la gênent.

Je finirai ces remarques ſur la navigation, par deux ou trois obſervations.

Une Dame, à la ſuite d'une fiévre lente, tomba dans des tremblemens anomales qui augmenterent au point qu'ils devinrent une maladie convulſive des plus violentes. Les mouvemens étoient ſi forts, ſi variés & ſi univerſels, que dans des tems d'ignorance on auroit eu recours plutôt aux exorciſmes qu'aux remédes; des moyens convenables la guérirent de cet accident, dont elle fut libre pendant environ un an ou plus. La fiévre revint & ramena cette même maladie qui céda aux remédes qu'on avoit employés la premiere fois. Mais enfin à une troiſiéme attaque de fiévre, cette maladie devint habituelle, & ne voulut plus céder. On propoſa le bain. La navigation paroiſſoit lui devoir faire du bien, auſſi je la conſeillai, dans la vue de connoître en même-tems quels ſe-

roient ſes ſuccès. Par malheur elle fut menée de place en place, & ſouffrit toutes les fatigues de la navigation, & la maladie reſtoit toujours dans le même état, ou même empiroit : lorſqu'elle fut arrivée à Bath, elle étoit plus terrible que jamais. Elle fit uſage des eaux pendant quelques ſemaines, mais comme on ne jugea pas qu'elles lui fuſſent propres, elle revint par terre chez elle. Préſentement depuis pluſieurs mois, & au tems où elle a coutume d'avoir ſa rechûte, la maladie eſt ceſſée, quoique cependant elle ſente tous les jours quelque petite diſpoſition à avoir des tremblemens.

Un Noir, à l'âge de quatorze ans, fit une chûte qui lui fit une dépreſſion au crâne, qui lui fit perdre les ſens pendant aſſez long-tems : enſuite il devint épileptique, maladie qu'il

garda quelques années. D'abord les accès vinrent tous les mois, ſans que du reſte il eût les facultés de l'eſprit affectées. Mais enſuite étant devenus plus fréquents, il devint un peu hébêté. Son maître ayant appris d'un Monſieur qui faiſoit la Médecine à la Jamaïque, que lorſque les Eſclaves ont des accès d'épilepſie, un voyage les guérit quelquefois, l'envoya en mer. Au bout de neuf mois, il revint en Février 1756, de la Virginie où il étoit allé, & fut pendant dixhuit mois ſans avoir d'accès, excepté derniérement où il en eut un fort leger; mais pour le préſent il eſt fort, actif & a tous ſes ſens à lui.

Un Monſieur fut attaqué dans ſa jeuneſſe d'ardeurs d'eſtomach qui le tinrent pluſieurs années. Il fit pour cette maladie tous les remédes ordi-

naires, & consulta les Médecins les plus renommés, sans succès. Car quoiqu'il fût tantôt mieux & tantôt pis, néanmoins lorsque sa maladie étoit au dégré le plus foible, elle l'incommodoit encore beaucoup. Ses affaires l'appellant en mer, il ne fut pas à bord trois jours, qu'il s'éleva un vent violent, ce qui lui donna des envies de vomir. Depuis ce tems il n'a pas eu le moindre retour de sa maladie.

Dans une derniere épidémie de fiévres, j'ai tenté l'usage des bains, & avec un tel succès, qu'il doit encourager dans les essais qu'on pourra en faire à l'avenir, à en étendre l'usage un peu plus généralement dans des fiévres de différentes espéces.

Il n'y a peut-être pas de remède dont l'usage paroisse plus violent &

plus dangereux que les bains dans les fiévres, & cependant dans la vérité, il n'y en a pas de plus certain & qu'on ſoutienne plus aiſément. Les premiers eſſais trouvent toujours des obſtacles, mais je ne penſe pas qu'on objecte contre les bains cette averſion générale qu'on a pour de nouvelles & ſingulieres pratiques. J'avoue que la crainte & un égard pour une réputation m'a long-tems retenu, d'autres peuvent être déterminés par d'autres motifs à ne pas les employer. Enfin la néceſſité m'a réveillé dans la forte perſuaſion où j'étois en même-tems, que tant qu'on ne tenteroit pas cette méthode, le Malade ne pouvoit abſolument être tiré de l'état dangereux où il étoit. Les ſuccès dont les premiers eſſais furent couronnés, diſſipérent bientôt les préjugés communs

qu'on avoit contre cette pratique. On n'en redouta plus l'ufage, mais on le regarda avec une efpéce d'étonnement, comme un moyen plus certain & plus fûr de foulager le Malade dans ces circonftances fâcheufes, où la fiévre opiniâtre élude fi fouvent les remédes adminiftrés par l'homme le plus fçavant : & lorfqu'on trouve que les autres remédes font peu de chofe, ou qu'on ne peut les avoir fous la main, que le tems eft trop court pour pouvoir attendre leurs effets, ce n'eft pas une petite confolation pour le Malade de fçavoir qu'il en eft un en réferve, dont on peut attendre, dans la plûpart des cas, les effets les plus heureux & avec affurance. Ce n'eft pas encore un petit avantage que la facilité qu'on a de l'adminiftrer, fe trouvant fous la main de tout le monde,

& à la diſpoſition d'un chacun.

Les effets les plus généraux & immédiats des bains, ſont de tranquiliſer le Malade, & de procurer le ſommeil lorſqu'il eſt en délire. D'un autre part ſi le Malade eſt trop aſſoupi, ils le réveillent. Le bain tempere la chaleur fébrile, lorſqu'elle brûle & enflamme les Malades par ſon excès, & il rechauffe ceux qui ſont languiſſans & froids. De-plus, comme je l'ai remarqué en ſon lieu, il reprime les ſueurs contre nature, lorſqu'elles ſont exceſſives & cauſées par un ſpaſme générale & fébrile, & excite des ſueurs douces & ſalutaire lorſque la peau eſt ſéche & brûlante. Cette contrariété apparente ne paroîtra pas étrange à ceux qui ſçavent que les médicamens n'ont que des vertus relatives; & que ſelon les tem-

péramens, la diſpoſition préſente des humeurs & la condition des parties, le même remède dans différens ſujets, produira des effets différens & oppoſés ; c'eſt ce que les Anciens ont auſſi obſervé. Le bain, diſent-ils, eſt propre dans les fiévres chaudes & froides ; ils font encore mention d'une qualité ſinguliere qu'il poſſéde, qui eſt de déſaltérer ceux qui ont une ſoif violente, & de donner la ſoif à ceux qui précédemment n'étoient point altérés. On peut auſſi compter au nombre des effets conſtans du bain, de faire revenir les Malades beaucoup plus promptement; & lorſque la convaleſcence eſt long-tems à venir, même après la criſe, & lorſque le délire eſt preſque tout-à-fait paſſé, je l'ordonne pour calmer cette agitation, cette fatigue qu'ont cauſée la chaleur de la fiévre,

la ſéchereſſe de la peau & le lit. Les Malades en ſont tellement rafraîchis, qu'ils ont demandé quelquefois à y deſcendre de nouveau, ou à y reſter plus long-tems. Le bain a produit dernierement ſur un Malade un flux d'urine abondant.

Je ne ſuis pas encore en état de déterminer ſi le bain contribue en quelque choſe à hâter la criſe. Je ne ſuis pas aſſez prévenu pour imaginer qu'il produira toujours, & immédiatement, ces grands changemens & ces altérations ſi ſenſibles qu'ils ont quelquefois procuré, ou qu'on peut en attendre. Néanmoins on peut être aſſuré qu'étant adminiſtré à tems, ſes effets étant doux, en ſoutenant la force naturelle du Malade, reſtraignant l'excès des ſymptômes fébriles ou nerveux, & domptant peu à peu la matiere morbifique,

que, il diſpoſe inſenſiblement à une criſe douce & ſalutaire. Et ici ce n'eſt pas un reméde violent dont on accable la nature; ce ne ſont pas des commotions ou des évacuations ſubites & à contre-tems auxquelles on l'expoſe, ce que les Malades ne peuvent ſupporter lorſqu'ils ſont foibles & épuiſés, au contraire ce reméde la ſoulage toujours & la ſoutient évidemment.

C'eſt pourquoi lorſqu'il paroîtra de bonne-heure certains ſymptômes qui font craindre un plus grand dégré de malignité & de danger, on peut conſeiller avec beaucoup d'avantage le bain depuis le huitiéme ou neuviéme jour, juſqu'au quatorziéme ou au-delà. Lorſqu'on en continue l'uſage pendant l'augmentation de ces ſymptômes, les malades ſouffrent beaucoup moins de la violence

de la fiévre ; & conſéquemment ils paſſent ce période dangereux & ſouvent mortel, avec beaucoup plus de facilité & de ſûreté.

FIN.

TABLE
DES MATIERES.

A.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

Fin de la Table des Matieres.